

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, JANVIER 1926

N° 5

## Soyons contents



ENCORE une année de passée !

Et une autre qui commence à grande allure !

Au moins, l'année qui vient d'entrer dans le domaine de l'histoire a-t-elle été profitable? A-t-elle été suffisamment remplie? Elle nous a apporté de grands deuils; mais elle nous a fourni aussi un certain nombre d'événements heureux.

Comme nous en sommes encore au temps des souhaits de bonne année, nous laisserons-là nos peines si grandes soient-elles pour ne considérer, que nos motifs de réjouissances.

Au point de vue canadien français, l'année 1925, n'a pas été mauvaise; on peut même affirmer qu'elle fut bonne. Qu'il nous suffise de souligner quelques événements heureux.

\* \* \*

Le premier qui se présente à notre esprit est sans doute la reconnaissance officielle de la fête nationale dans la province de Québec. Désormais le 24 juin y sera jour civilement chômé. Il aurait sans doute été préférable que cette reconnaissance s'appliquât à tout le pays, et nous aurions eu raison d'y prétendre; mais il est déjà beau que Québec nous l'ait donnée. Nous sommes au Canada les premiers occupants de race blanche, notre race a promené partout le flambeau de la civilisation, et, de nos jours, on compte sur elle pour porter la bonne parole dans les parties les plus reculées du pays et où la vie est la plus difficile. Notre élément est en plus l'un des deux signataires du pacte confédératif et sa seule patrie est le Canada.

La fête nationale des Canadiens français devrait donc compter dans tout le pays.

Seulement, l'entreprise eut été inutile dans le temps, et elle le sera peut-être encore longtemps. En attendant que cela soit, il convenait de fortifier le château fort de la race et on l'a fait.

La campagne qui a conduit à cette reconnaissance nous a permis de marquer l'importance que prend chez nous la presse indépendante. Le plébiscite fait par *l'Action Catholique*, déclanché sans préparation, remporta un succès qui dépassa de beaucoup les espérances les plus optimistes.

Le courant devenait irrésistible et l'opposition que certaine presse d'affaire lui fit n'eut aucun résultat, si ce ne fut celui d'activer les demandes et de faire l'unanimité plus complète chez les nôtres.

\* \* \*

L'autre événement heureux qui suivit n'est autre que le voyage de Liaison Française entrepris sous les auspices de *l'Action Catholique*. Ce voyage, le deuxième, de même que celui du *Devoir* en Ontario, précédé de celui en Acadie en 1924, étaient bien propres à nous réjouir. Ils devaient porter la bonne nouvelle aux groupes éloignés, leur donner l'assurance que Québec ne les oublie pas, en un mot, leur donner confiance en la possibilité de leur survivance pleine et entière.

Ils ont atteint leur but et le triomphal pèlerinage de survivance française qui nous est venu de l'Ouest à Noël en est une des premières preuves.

La jeune famille canadienne-française dispersée dans ce grand Canada refait donc sa vie de famille interrompue par la période d'établisse-

ment, les distances et une certaine négligence peut-être à établir les contacts nécessaires.

La province-mère a visité ses filles et les enfants sont revenus voir leur mère.

\* \* \*

D'autres événements qui se sont produits chez ces groupes éloignés ne sont pas sans importance. Mentionnons d'abord le premier survenu plus près de nous, en Ontario. Sous la pression exercée par un compatriote de valeur, la Chambre ontarienne n'a pu résister. Et le premier ministre a promis et donné une commission chargée de faire enquête sur les écoles bilingues, avec mission de rechercher et de suggérer les mesures capables de remédier au mal dont on se plaint depuis quinze ans.

Les multiples promesses faites depuis des années, et qui sont demeurées promesses, nous conseillent de ne pas nous bercer d'illusions. L'enquête en question nous permet tout de même d'espérer que quelque chose va changer.

Les nouvelles d'Alberta ont aussi été excellentes, d'abord en annonçant l'établissement d'un programme d'enseignement français dans les écoles primaires, ensuite la formation d'une Association d'éducation dans cette province.

Ceci est l'indice certain d'un réveil prometteur chez les nôtres, et, si on regarde l'œuvre accomplie par ces associations dans les autres provinces, d'une certitude de survie.

Notre situation commerciale s'améliorant

et la récolte ayant été bonne, notre émigration accuse un ralentissement considérable.

\* \* \*

Il reste encore bien des problèmes à régler. Le surplus de nos populations rurales a encore de grandes difficultés à se placer et, trop souvent il vient se déverser dans nos villes qui n'en peuvent plus ; un grand nombre de nos griefs ne sont pas redressés, le travail du dimanche se maintient dans les régions comme celle du St-Maurice, pour ne mentionner que ces problèmes-là. (1)

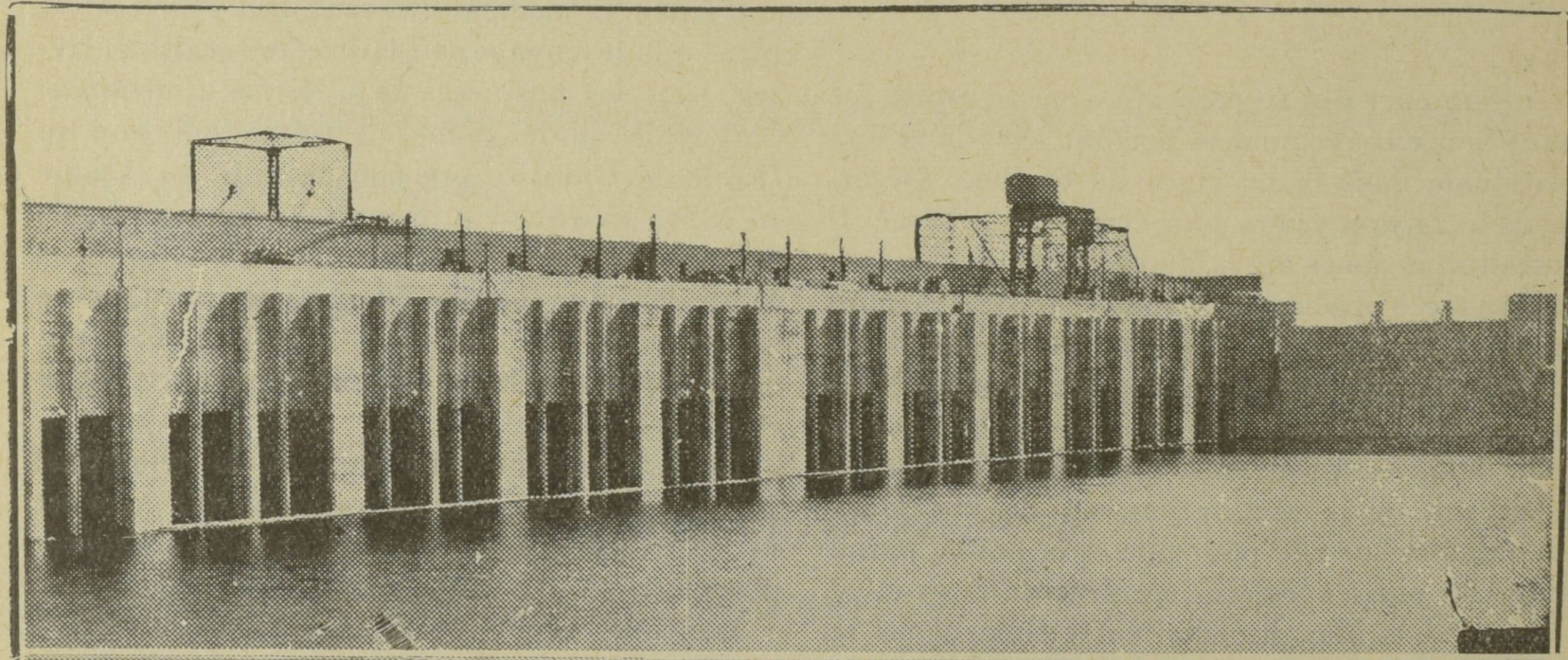
En somme, cependant, nous avons raison d'être contents de l'année qui vient de finir. Elle ne nous a pas apporté le bonheur, mais elle nous a donné un peu plus de vie ; nous n'avons pas gagné tous nos droits, mais nous avons remporté certains succès ; tous nos maux n'ont pas trouvé leur guérison, mais nous en avons amoindri quelques-uns.

Dans la vie d'une race une année c'est bien peu et quand, au cours de cette année, on peut se rendre le témoignage d'avoir fait un pas en avant, on peut dire que la tâche accomplie est déjà grande.

Que chaque année apporte son amélioration et avant longtemps nous aurons sans doute lieu d'être satisfaits.

Thomas POULIN.

(1) Depuis, on a promis que ce travail cesserait à la "Belgo."



LA GRANDE VANNE DE L'USINE HYDRO-ÉLECTRIQUE DE LA "DUKE-PRICE CO",  
A L'ILE MALIGNE, LAC ST-JEAN.

Conte de Noël  
en un acte et  
un tableau.

# Les écus de flamme

Saynète,  
par  
PAUL CHANSON

*Veillée de Noël chez maître Guillaume,  
orfèvre à Chevigny,*

*Royaume de France, en l'an de grâce 14...*

## PERSONNAGES

MAITRE GUILLAUME, orfèvre.

JEHAN, son compagnon.

JACQUES, son apprenti.

SAINT JOSEPH (sous l'apparence d'un pèlerin.)

UN VOYAGEUR.

*L'atelier de Guillaume. Objets d'art religieux,  
tableaux, calices, encensoirs, etc.*

*Des sièges. Deux établis où travaillent, l'un à droite, l'autre à gauche de la scène, Jehan et Jacques. Un bâton accroché au mur, en évidence. Porte au fond. Si possible, au fond également, une fenêtre... On devine la neige dans le clair de lune.*

## SCÈNE I

JACQUES. (*Le beffroi sonne.*) — 11 heures... A la demie prochaine, les cloches de l'église vont se mettre en branle... Et nous sommes encore au travail, Jehan.

JEHAN. — Le maître n'a pas deux paroles. Il a promis de livrer la châsse au monastère pour le 1er janvier... Pas une heure à perdre.

JACQUES. — La veillée de Noël... la nuit que Jésus vint au monde, la nuit que chacun passe en famille, au coin du feu, en songeant à sainte Marie et saint Joseph qui cheminent vers Bethléem... La nuit où il n'y a plus ni maître, ni compagnon, ni apprenti... où tous les hommes se sentent véritablement frères, en ce petit enfant qui sommeille dans une crèche...

JEHAN. — Ah ! ça, Jacques, vas-tu chanter tantôt, comme font nos jongleurs ?...

JACQUES. — Qui ne deviendrait troubadour, le soir de Noël ?... Il faut toute la rapacité de notre maître, son avarice sordide...

JEHAN. — Allons, allons, si nous sommes frères, ne commence pas par...

JACQUES, *se levant brusquement.* — J'enrage... Tous les camarades sont chez eux. Pour le réveillon, chacun met sa dinde à la broche et le plus pauvre réserve la part des mendiants... Mais nous travaillons comme si de rien n'était.

JEHAN. — Il le faut bien.

JACQUES. — Et pourquoi ?...

JEHAN. — Cette châsse...

JACQUES. — Dieu ne bénira pas le travail qui usurpe sur la prière...

JEHAN. — Et sur la dinde du réveillon.

JACQUES. — La dinde, c'était manière de parler... Chez nous, Jehan, on mangera du lard... Et ce n'est pas maître Guillaume...

JEHAN. — Maître Guillaume, encore...

JACQUES. — Demande à René, à Philippe, à Charles, à tous les apprentis, où qu'ils travaillent, partout le maître régale ses ouvriers... Maître Guillaume ne nous donne même pas une tartine, et ce travail supplémentaire, ce travail interdit par notre corporation, maître Guillaume ne le payera pas...

JEHAN. — Bah !... mieux vaut prendre son mal en patience...

JACQUES. — Eh bien ! non, et non, et non... Je me croise les bras. (*Il le fait s'asseyant.*)

JEHAN. — Tu n'étais donc pas si impatient de prier, Jacques

JACQUES, *se relevant et marchant de long en large.* — Prier, comment veux-tu que l'on prie, le cœur chaviré ?... La faute à qui, Jehan, la faute à qui ?...

JEHAN. — Travaille, travaille, tu te montes la tête.

JACQUES, *se remettant à l'établi.* — Attends un peu... Tiens, cette crosse pour le saint Nicolas d'or... (*Il lui donne un coup de pouce brutal.*) Je la fausse... bring... et bing...

JEHAN. — Tu te venges sur saint Nicolas...

JACQUES. — Saint Nicolas, Dieu m'en garde ! mais le maître... (*Ton rageur.*) La châsse terminée, quand nous la porterons au monastère, je glisserai la crosse faussée dans les mains du saint Nicolas... Ah ! ah ! maître Guillaume, maître Guillaume qui vous vantez de n'avoir jamais rien ouvré que de parfait, ah ! ah ! maître Guillaume, ce jour-là vous en entendrez...

## SCÈNE II

(*Maître Guillaume avait déjà entr'ouvert la porte du fond, il avance et se plante droit devant l'établi de Jacques.*)

MAITRE GUILLAUME (à Jehan). — Mon bâton, compagnon (*Il rugit de colère*), mon bâton.

JEHAN, *qui n'a pas bougé.* — La nuit de Noël, maître ?...

MAITRE GUILLAUME. — Mon bâton te dis-je.

JACQUES, *aux genoux de Guillaume.* — Grâce, maître, grâce... Je la redresserai cette crosse.

MAITRE GUILLAUME, à Jehan. — Eh bien ?...

JEHAN.— Prenez-le vous-même.

MAITRE GUILLAUME *quittant Jacques pour se camper devant Jehan.*— C'est toi qui me parles ainsi?...

JEHAN.— Pas moi, maître, écoutez... Ce sont les cloches de Noël qui parlent de miséricorde et de bonté...

(*Les cloches sonnent de l'église voisine. Jehan s'agenouille le temps d'un "Ave Maria" et se relève.*)

MAITRE GUILLAUME.— Les cloches... Les cloches... Ah! ce n'est pas elles qui remplissent les goussets, ni le mien ni le vôtre... Les cloches disent: "Travaille, le temps est court."

JACQUES.— Les cloches disent: "Jésus va naître, c'est l'heure de bénir, et le temps d'aimer..."

MAITRE GUILLAUME, à Jacques.— Je veux bien t'épargner le bâton. Mais écoute. A cette Messe de minuit, dont je me prive, moi, pour travailler, *tu n'iras pas.*

JACQUES.— Ne pas aller à la Messe de minuit!... Ne pas aller adorer l'Enfant dans sa crèche... et qu'il y a tant de cierges et tout le monde en bel habit, et de l'encens plein l'église, et des lumières, et des chants, et l'orgue... Ah! vous ne voudrez pas cela, maître Guillaume...

MAITRE GUILLAUME.— J'ai dit.

(*Jacques retourne à l'établi, se cache la figure dans ses mains et pleure.*)

JEHAN.— Maître, mieux valait le bâton.

JACQUES, *aux genoux de Guillaume.*— Oh! oui, cent coups plutôt. (*Il décroche le bâton.*) Tenez, maître, le voici, frappez fort... A cette heure, Jésus aussi souffrait... A chaque coup de bâton j'évoquerai la paille pointue pénétrant la chair de notre sire Jésus-Christ qui tant peina pour nos péchés...

MAITRE GUILLAUME, *jetant au loin le bâton et hausant les épaules.*— Graine de moine... Fais-toi donc Frère Mineur, tu t'es trompé quant au métier... Mais, en attendant, sache que maître Guillaume a plus de cervelle que les girouettes. Ce que j'ai dit reste dit. Tu n'iras pas à la Messe.

### SCÈNE III

(*On frappe à la porte, Jacques va pour ouvrir.*)

MAITRE GUILLAUME, à Jacques.— Demande qui, avant d'ouvrir.

(*On frappe plus fort.*)

JACQUES.— Qui frappe, je vous prie?...

LE VOYAGEUR, *de derrière la porte.*— Un pauvre voyageur, il a grand faim, et grand soif, et grand froid... Il est tout recru de la longue route...

JACQUES, à Guillaume.— Puis-je ouvrir?...

MAITRE GUILLAUME.— Un vagabond... un voleur de grand chemin, peut-être... Qu'il aille à l'hôtellerie.

LE VOYAGEUR, *de derrière la porte, mais il a entendu.*— Il n'y a point de place en l'hôtellerie.

MAITRE GUILLAUME.— Qu'il couche à la belle étoile...

JEHAN.— Maître, en cette nuit de Noël, éconduire un pauvre, l'image de notre sire...

MAITRE GUILLAUME, à Jacques.— Ouvre.

(*Le voyageur entre, pas trébuchant, harassé, il s'affale sur une chaise.*)

LE VOYAGEUR.— Merci... Je n'en puis plus...

JEHAN.— D'où venez-vous?...

LE VOYAGEUR.— De bien loin. J'habite le val de Tournebrise... Et voilà qu'hier, le torrent déborda... la crue emporta tout, jusqu'à mon pauvre grabat... Ne me resta qu'un âne pour m'en sauver. Longtemps, bien longtemps j'ai cheminé, je ne connaissais point les chemins, moi, jamais sorti de mon village... Je me suis égaré, nuit tombante... Et tout à coup voilà que j'aperçois les clartés du village... En vérité, j'ignore où je suis... Mais d'entendre les cloches, cela m'a fait ramentevoir que nous étions en la nuit de Noël... et j'ai pensé que de bonnes gens me recevraient... Mais nul ne m'a reçu.

MAITRE GUILLAUME, *bourru.*— Et tu t'imagines que...

LE VOYAGEUR.— Ah! maître... si j'étais seul... Mais faut vous dire que je ne suis point seul, vu qu'au contraire je me suis sauvé avec ma femme; elle, sur le dos de l'âne, et moi qui tenais la bride...

JACQUES.— Où les as-tu laissés?

LE VOYAGEUR.— Ils attendent à la porte.

JACQUES.— Je vais les faire entrer.

MAITRE GUILLAUME, *furieux.*— Ah! ça, te crois-tu donc le maître, pendard? Un gueux, sa femme, et un âne encore... Je vais te faire voir, moi, comment je les traite. (*Au voyageur.*) Allons, déguerpis.

LE VOYAGEUR.— Ah! je ne vous ai point tout dit... Vous me mettez à la porte si vous le voulez, maître, mais, au nom du Seigneur, écoutez-moi; un mot, un mot seulement.

MAITRE GUILLAUME.— Eh bien?

LE VOYAGEUR.— C'est que nous avons notre enfant, un tout petit, ma femme le nourrit encore.

MAITRE GUILLAUME.— Un enfant par-dessus le marché!... (*Il prend le voyageur par le bras et le pousse brutalement vers la porte.*) Allons, suffit, va-t'en.

(*Jacques et Jehan se sont mis en travers de la porte.*)

JEHAN.— Maître... en la nuit de Noël... Ferez-vous comme les habitants de Bethléem? Ah! craignez le juste courroux de Dieu.

MAITRE GUILLAUME, *furieux.*— Craignez plutôt, vous autres, que je ne vous chasse enfin,

car, en vérité, depuis une heure vous m'excédez. Ouvrez la porte ou je fais un malheur.

JACQUES.— Maître Guillaume, laissez-moi aller... Je le prendrai chez moi.

MAITRE GUILLAUME, *pouffant de rire*.— Ah ! ah ! ça n'a pas un écu vaillant et ça veut faire la charité... Après tout, qui se ressemble s'assemble ; et ce gueux-là (*Il désigne le voyageur*), c'est chez les gueux qu'il doit descendre... Allons... pourvu que tu m'en débarasses, je te tiens quitte...

JACQUES.— Oh ! merci, maître... (*Au voyageur*.) Suivez-moi, mon bon ami, le père n'est pas riche, mais s'il n'a qu'un seul morceau de pain, on le coupera en deux...

(*Sortent Jacques et le voyageur qui exprime par gestes sa reconnaissance.*)

## SCÈNE IV

JEHAN.— Maître, la Messe est jà longtemps sonnée... Je ne pense point que vous songiez à m'en priver?...

MAITRE GUILLAUME.— Va, vous m'avez retourné les sangs... Le mieux ce serait de vivre tout seul... Va.

(*Jehan va pour sortir, puis revient sur ses pas.*)

JEHAN.— Joyeux Noël, maître.

(*Il tend la main que Guillaume refuse.*)

MAITRE GUILLAUME.— Va, te dis-je.

(*Jehan sort.*)

## SCÈNE V

MAITRE GUILLAUME, *seul*.— Cette châsse me sera, par le Chapitre, payée, comptant, à raison de trente mille écus qui, joints aux soixante mille écus de mon coffret, en feront septante mille ! Septante mille écus !... Et quand je regarde autour de moi... Ce tableau d'un maître florentin fut estimé trois mille écus. Il vaut à mon avis davantage. Ce calice, on ne le payerait guère moins de quatre mille... Il me semble qu'à tout prendre, la meilleure pièce de mon musée est ce Christ. (*Il le prend*). La monture est d'or vierge... Il n'y a que l'Espagne pour sculpter l'ivoire de la sorte... Oui, Oui, Monseigneur de Nemours, vous avez tâté maître Guillaume... Quinze mille écus, disiez-vous?... Oui dà... Point si sot maître Guillaume... (*On frappe à la porte.*) Encore?...

LE PÈLERIN SAINT JOSEPH.— Ouvrirez-vous, maître Guillaume?...

MAITRE GUILLAUME.— Il me connaît?...

LE PÈLERIN.— Ouvrirez-vous?

(*Il frappe très fort.*)

MAITRE GUILLAUME, à quelques pas de la porte.— Qui va là?...

LE PÈLERIN.— Un pèlerin de Jérusalem, il désire acheter quelques objets de piété.

MAITRE GUILLAUME, *se précipitant vers la porte*.— Acheter... il parle d'acheter... Oh ! mais alors, c'est tout différent.

## SCÈNE VI

(*Maître Guillaume ouvre. Le pèlerin est vêtu de haillons, d'où la déconvenue de Guillaume que sa mimique exprime... Le pèlerin, en dessous de sa cape miséreuse, porte le vêtement somptueux du traditionnel saint Joseph.*)

MAITRE GUILLAUME, *dédaigneux*.— Si votre bourse répond à vos habits...

(*Le pèlerin s'assied, imperturbable.— Un temps.— Il soulève sa cape et pose sur une table une bourse gonflée, l'ouvre ; des écus d'or se répandent. Maître Guillaume, devant le métal sacré, pousse le ah!... d'adoration de l'avare. Il s'assied face au pèlerin auquel il témoigne incontinent le plus profond respect.*)

MAITRE GUILLAUME.— J'ai de bon bouillon, une poularde en broche, un cuissot de sanglier.. Que voulez-vous, Monseigneur?...

LE PÈLERIN.— Rien.

MAITRE GUILLAUME, *montrant ses objets d'art*.— Je suppose que Monseigneur est impatient de faire son choix.

LE PÈLERIN.— Non.

MAITRE GUILLAUME.— Que Monseigneur prenne son temps.

LE PÈLERIN.— Si j'achète tout, combien vends-tu?...

MAITRE GUILLAUME.— Acheter tout?... Tout? Tout?

LE PÈLERIN.— Tout.

MAITRE GUILLAUME.— L'inventaire serait...

LE PÈLERIN.— Inutile. J'achète tout. Ton prix est le mien. Ne juge pas des gens sur leur mine. Je t'ai montré ma bourse... l'une de mes bourses, plutôt. Tiens, en voici deux autres. (*Il les tire de dessous sa cape.*) Et j'en ai d'autres encore...

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur ne peut être qu'un grand baron, quelque duc...

LE PÈLERIN.— Non.

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur serait-il un roi?

LE PÈLERIN.— Monseigneur est charpentier.

MAITRE GUILLAUME.— Charpentier...

LE PÈLERIN.— Vois mes mains... elles ont tenu la sciè et le marteau... Des mains de charpentier... Mais je suis pressé et tu ne réponds pas. Combien me vends-tu ta boutique, ou plus exactement son contenu?...

MAITRE GUILLAUME.— Mon dernier inventaire...

LE PÈLERIN.— Laisse là ton inventaire... Vit-on jamais marchand plus emprunté?... Son prix est le mien, quel qu'il soit ; il fait le difficile...

MAITRE GUILLAUME.— C'est que, Monseigneur, je ne sais si Monseigneur imagine la somme considérable que...

LE PÈLERIN.— Ton prix?...

MAITRE GUILLAUME.— Je ne saurais traiter à moins de...

LE PÈLERIN.— Eh bien?...

MAITRE GUILLAUME.— Cent cinquante mille écus.

LE PÈLERIN, *tirant d'autres bourses de dessous sa cape.*— Les voici.

MAITRE GUILLAUME.— Avec la permission de Monseigneur, je vais compter.

LE PÈLERIN, *l'empêchant de toucher aux écus.*— Tout à l'heure... Marché fait, causons comme deux bons amis.

MAITRE GUILLAUME, *saluant.*— C'est trop d'honneur...

LE PÈLERIN.— Une question, je te prie... Es-tu chrétien?...

MAITRE GUILLAUME.— Oh! Monseigneur...

LE PÈLERIN.— Sans doute, sans doute... Mais es-tu bon chrétien!...

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur, il n'est si bon chrétien qui n'en trouve un meilleur, ni si mauvais qui n'en rencontre un pire...

LE PÈLERIN.— Ce qui signifie que tu te ranges parmi l'honnête moyenne des médiocres.

MAITRE GUILLAUME.— Soyons modeste et ratifions médiocre.

LE PÈLERIN.— Soit. Une deuxième question. Supposons, je dis, sup... po... sons... qu'à cette heure, par cette nuit de Noël, quelque voyageur égaré vint à frapper à ta porte, demander le vivre et le couvert, ouvrirais-tu?...

MAITRE GUILLAUME.— N'ai-je point ouvert à Monseigneur?

LE PÈLERIN.— Tu plaisantes... je ne parle pas d'un acheteur, d'un mendiant dont la doublure est cousue d'or, je parle d'un pauvre, d'un véritable pauvre, et pour préciser (*Le pèlerin se lève.*), je parle d'un pauvre homme qui te demandait abri pour sa femme et pour son enfant.

MAITRE GUILLAUME.— Et pour un âne.

LE PÈLERIN.— Oui, pour un âne... Mais cela ne t'excuse en rien, maître Guillaume, du moins à me yeux, car j'ai toujours beaucoup aimé les ânes...

MAITRE GUILLAUME.— Tous les goûts, Monseigneur...

LE PÈLERIN.— Je les aime en faveur de Noël... Maître Guillaume, il y a quatorze cents ans et davantage de cela, par une nuit semblable à cette nuit... il ne neigeait pas mais il faisait grand froid... quelqu'un cheminait vers Bethléem, menant un âne par la bride. Il y avait dessus l'âne une jeune vierge (*Saint Joseph change de ton ton et s'attendrit, évoquant sa propre histoire.*) et cette Vierge avait nom Marie de Nazareth... Elle et moi, nous... vois-tu, maître Guillaume, j'ai tellement aimé

cette histoire, que je la crois parfois mienne, à force de la redire et de me la raconter. Joseph et Marie, disais-je donc, avaient quitté Nazareth, parce qu'en ce temps-là César Auguste avait fait paraître un édit de dénombrement... et chacun devait se faire inscrire au lieu de sa naissance. Joseph et Marie s'étaient mis en route, et le temps vint que Marie devait enfanter... Juge de mon embarras... La langue, décidément, me fourche à chaque instant... Juge de l'embarras de Joseph... A la maison, lorsqu'il y a les grands-parents, et les amis, et le confort, c'est déjà bien de l'affaire, une naissance...

MAITRE GUILLAUME.— Je le suppose.

LE PÈLERIN.— Mais chez les étrangers!... Je frappe à... Joseph, veux-je dire, frappe à toutes les portes... Pas de place... Celui-ci recevait un parent, celui-là hébergeait un cousin. Cet autre, sa femme venait de tomber malade. Ce dernier avait justement, la veille, vendu son lit de surcroît... Joseph avisa l'hôtellerie. Mais il ne payait pas de mine, Joseph, vu la longue route fournie, et vu que Joseph, comme moi-même, était charpentier.

MAITRE GUILLAUME.— Moins fortuné que Monseigneur.

LE PÈLERIN.— De sorte que, en désespoir de cause, on se réfugia dans une étable, une hutte où les bergers passaient la nuit... Et c'est là que naquit Notre Sire. (*Un temps*). Les riches ne voulaient point de lui, ni même les médiocres, les médiocres de ton espèce, Guillaume... mais les bergers l'accueillirent, les bergers pauvres, comme ton pauvre apprenti Jacques a reçu chez lui le pauvre voyageur si brutalement jeté hors...

MAITRE GUILLAUME.— C'est Jacques qui vous a conté cela?

LE PÈLERIN.— Nenni... Prends garde, maître Guillaume, prends garde!... Que l'exhortation d'un pèlerin t'ouvre à la charité de Notre Sire, c'est-à-dire à la charité du pauvre, car Notre Sire ou le pauvre, c'est tout de même, Guillaume!... Prends garde à l'endurcissement du cœur... Prends garde au châtement, Guillaume, car s'il est toujours injuste de fermer sa porte aux malheureux, combien davantage en la nuit de Noël... la nuit où Jésus se souvient qu'il dut errer comme les pauvres, gîter sur une litière comme les animaux, la nuit où Jésus connut le froid et la meurtrissure d'une couche de paille, la nuit où tout ce qui souffre réclame soulagement, au nom de Jésus qui souffrit...

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur, laissez-moi compter vos écus.

(*Il va ouvrir les sacs, saint Joseph lui retient la main.*)

LE PÈLERIN.— Pas encore... Les cloches sonnent la fin de la Messe de minuit... Ton

compagnon Jehan, ton apprenti Jacques vont rentrer. Je désire les voir.

MAITRE GUILLAUME.— Pèlerin, pèlerin. D'où me connaissez-vous, et ceux de ma maison ?

(*Il s'élançe vers saint Joseph pour lui ter sa cape, mais saint Joseph lève la main et Guillaume s'arrête à l'effet d'une force mystérieuse.*)

LE PÈLERIN.— Voici Jacques et Jehan, ouvre leur la porte.

## SCÈNE VII

(*Rentrent Jacques et Jehan.*)

MAITRE GUILLAUME.— Je vous pardonne à tous les deux.

LE PÈLERIN.— Dis plutôt que tes serviteurs te pardonnent... Mais qui servit le prochain je veux le servir à mon tour... Approche, Jacques.

JACQUES, à maître Guillaume.— Qui est ce pèlerin, maître ?

LE PÈLERIN.— Il te veut grand bien pour le grand bien que vous venez de faire, toi et tes parents, à un pauvre voyageur... Jacques, en récompense de ta charité, tous ces objets de prix, je te les donne.

JACQUES.— Mais maître Guillaume...

LE PÈLERIN.— Maître Guillaume a tout vendu. Ce que j'achetai, je te le donne ; or, j'ai tout acheté...

JACQUES, aux pieds de saint Joseph.— Dois-je en croire mes oreilles...

MAITRE GUILLAUME.— Mon apprenti, Monseigneur, ne mérite pas que...

LE PÈLERIN.— M'as-tu vendu ton bien, puis-je en disposer?...

MAITRE GUILLAUME.— Sans doute, mais...

LE PÈLERIN.— Je t'entends, tu n'as pas compté les écus... Je suis ton homme à présent... Asseyons-nous tous deux, nous compterons ensemble.

MAITRE GUILLAUME.— Volontiers.

(*Ils s'installent face à face, et pendant qu'ils ouvrent les sacs, Jacques dit à Jehan.*)

JACQUES.— Est-ce un rêve?... Jehan, je te donne la moitié de toutes ces richesses...

(*Maître Guillaume a fait tomber des écus sur la table... Au premier qu'il touche, il se lève en poussant des hurlements de douleur comme s'il venait de saisir un fer rouge. Jacques et Jehan se précipitent vers lui.*)

MAITRE GUILLAUME.— Oh ! là, oh ! là, je brûle, je brûle... de l'eau, de l'eau...

JACQUES.— Qu'est-ce donc, maître ?

MAITRE GUILLAUME.— Ces écus sont brûlants.

(*Jehan s'approche de la table, regarde les écus, hésite à les soupeser, et saint Joseph, l'encourageant du geste, Jehan les soupèse sans rien éprouver.*)

JEHAN.— Ces écus?... Mais ils sont froids.

MAITRE GUILLAUME.— Ils sont froids, imbécile... Et que serait-ce s'ils étaient chauds...

De l'eau, de l'eau, de l'eau, vous dis-je. Ah ! je me meurs, ayez pitié, ayez pitié...

JACQUES, au pèlerin.— Monseigneur, je vous en supplie, ayez pitié de notre maître, car ces écus sont ensorcelés...

LE PÈLERIN.— Touche-les, Jacques. (*Jacques les touche comme fit Jehan.*) Eh bien?...

JACQUES.— Ils sont froids.

MAITRE GUILLAUME.— Ah ! ça, suis-je fou ? Voyons, que j'essaye d'un autre. (*Maître Guillaume s'approche des écus, les frôle, les tâte, provoque le rire par le geste... se décide enfin à en appréhender un second.*) Oh ! là, oh ! là, oh ! là, c'était le purgatoire le premier, mais le second c'est l'enfer...

LE PÈLERIN.— L'enfer où tu tomberas, Guillaume, si tu ne change pas de vie... Ces écus...

MAITRE GUILLAUME.— Non, non reprenez-les. Je garde ma boutique...

LE PÈLERIN.— Impossible... Le marché fut conclu irrévocablement.

MAITRE GUILLAUME.— Eussé-je jamais rien vendu pour des deniers de feu ?

LE PÈLERIN.— Ils ne sont point de feu, sinon pour les avares... Ton apprenti, ton compagnon les touchent sans ressentir le moindre mal. L'or est chose sainte aux mains de ceux qui savent les ouvrir... Redeviens charitable, sois bon et miséricordieux, ces écus seront même pour toi inoffensifs. Dès maintenant, Guillaume, si tu ne les touches que pour les donner, ils ne te feront aucun mal... essaye plutôt.

(*Le pèlerin ramasse un écu, le tend à Guillaume qui hésite à le prendre, le prend enfin et s'écrie.*)

MAITRE GUILLAUME.— C'est vrai...

LE PÈLERIN.— Dépêche-toi...

MAITRE GUILLAUME.— Eh?...

LE PÈLERIN.— Dépêche-toi de le donner, il va te brûler...

(*Maître Guillaume se précipite vers Jehan ou Jacques, le premier rencontré, et se débarrasse de l'écu.*)

LE PÈLERIN.— Tu peux, maître Guillaume, tu peux recommencer autant de fois que le cœur t'en dit.

MAITRE GUILLAUME.— Ainsi je ne puis y toucher que pour m'appauvrir?...

LE PÈLERIN.— Qui donne, s'enrichit... Quand tu achèteras, Guillaume, pour satisfaire à ton rang et aux nécessités de la vie, point ne te brûleront les écus... Mais dès que tu les saisisras d'une main avaricieuse, ils te brûleront...

## SCÈNE VIII

(*On frappe, Guillaume hésite avant d'aller ouvrir. Sur un signe du pèlerin, il ouvre.*)

MAITRE GUILLAUME.— Entrez, brave homme.

LE VOYAGEUR.— Excusez, maître Guillaume, mais il me faut remercier mon bienfaiteur. (*S'adressant à Jacques.*) Oh ! merci, grâce à vous nous avons trouvé le gîte, le couvert et l'amitié.

MAITRE GUILLAUME. (*Le pèlerin lui faisant signe de donner, Guillaume prend plusieurs poignées de pièces et remplit le chapeau, les poches, les mains du voyageur.*) — Tenez, tenez, voilà pour votre maison dévastée, pour votre femme, pour votre enfant.

LE VOYAGEUR, *aux pieds de Guillaume.*— Ah ! comment vous remercier ?

MAITRE GUILLAUME.— C'est à moi de remercier... Vous m'avez enseigné le bonheur de donner... Ça brûle un peu d'abord... mais ensuite...

LE VOYAGEUR.— Ça brûle ?...

MAITRE GUILLAUME.— On vous expliquera cela. En attendant, le réveillon que je devais déguster seul, comme un vieil égoïste, je vous y convie tous... Toi, Jehan et toi... Ah ! c'est vrai, j'oubliais, vous êtes riche, à présent, Jacques.

JACQUES.— Gardez vos biens, maître.

MAITRE GUILLAUME *au pèlerin.*— Que dois-je faire ?...

LE PÈLERIN.— Accepter.

MAITRE GUILLAUME.— Mais ces écus ?...

LE PÈLERIN.— Ils feront des heureux...

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur le pèlerin ne saurait dédaigner notre modeste réveillon ?...

LE PÈLERIN.— Mon vœu m'oblige à poursuivre sur-le-champ mon pèlerinage...

LE VOYAGEUR.— Vous allez à Jérusalem ?

LE PÈLERIN.— La Jérusalem céleste.

(*Saint Josph s'est approché de la porte. Tous le considèrent avec vénération comprenant qu'il s'agit d'un saint.*)

MAITRE GUILLAUME.— Monseigneur, devant que de nous quitter, ne direz-vous point votre nom ?

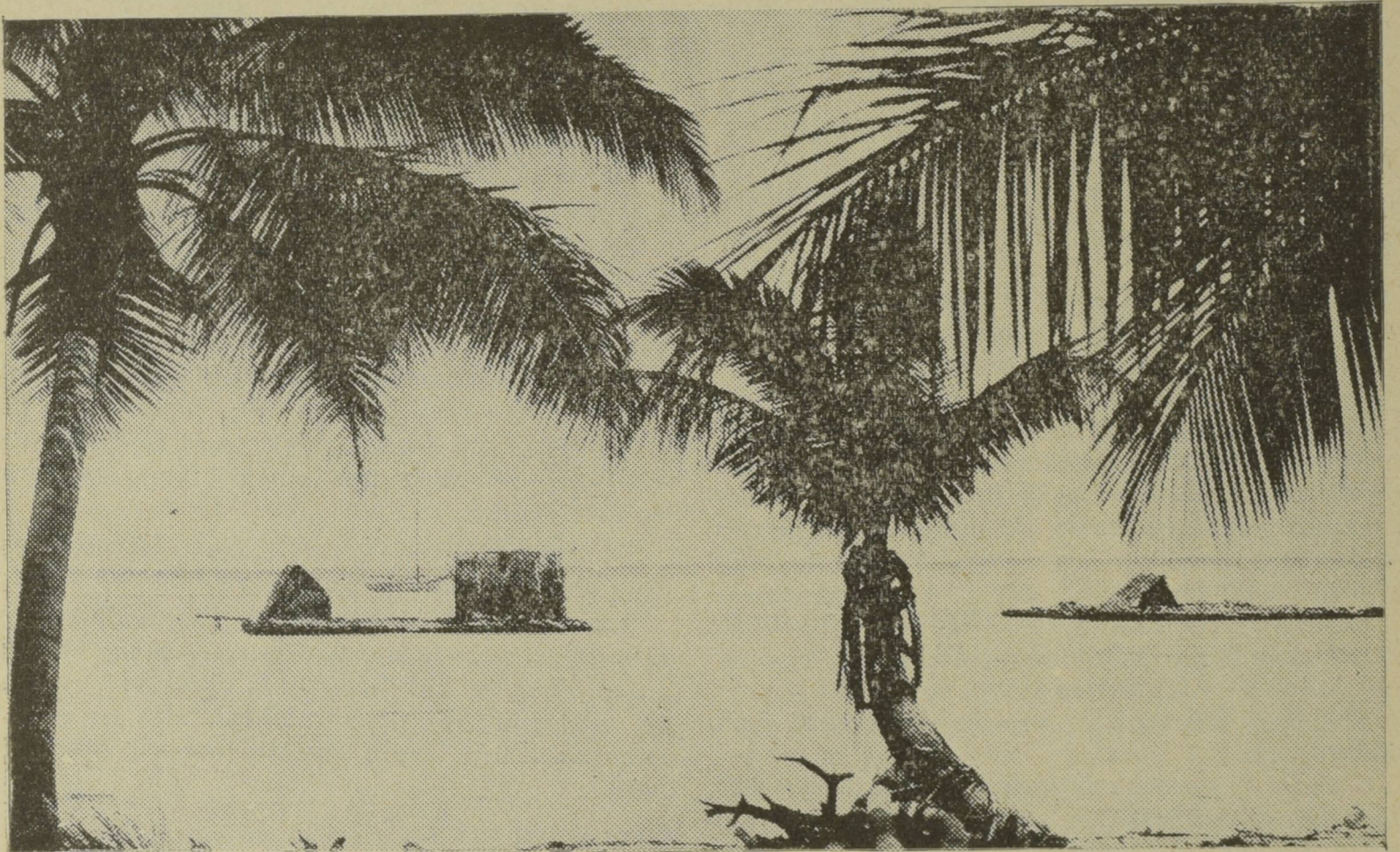
LE PÈLERIN *est sur le seuil, la porte entrebâillée.*— Souvenez-vous des paroles du Seigneur : "Celui qui recevra le plus petit d'entre les miens, c'est moi-même qu'il recevra..."; Jacques, en recueillant l'enfant du voyageur, c'est Jésus que tu recueillis. Toi, maître Guillaume, en ouvrant au pèlerin, tu reçus saint Joseph.

(*Saint Joseph a laissé tomber ses haillons. Tous se prosternent.*)

*Rideau très vite.*

Paul CHANSON.

(*L'Etoile Noëlisme.*)



#### MAGASINS A L'ABRI DES RATS

Dans certaines îles de la Polynésie, les rats sont si nombreux que les indigènes sont obligés de construire des magasins entourés d'eau pour y conserver leurs récoltes.



## En marge des élections du Monomotapa

(Écrit pour l'Apôtre)

**I**L y eut, paraît-il, des élections au Monomotapa récemment.

Et l'on m'a raconté ce trait, dont je veux vous faire part, des mœurs électorales de ce pays.

Par quelque aventure, Barnabé Rinfret, rédacteur d'un journal catholique indépendant de l'endroit, voyageait au début de l'élection dans son comté natal.

Le garçon avait du toupet — c'était la coutume dans sa famille — et prisait fort les conversations de wagon-fumoir. Au reste, volontiers causeur, bon enfant et le langage populaire, il jasant sans gêne aucune des questions qu'il connaissait mieux que la majorité de ses interlocuteurs, lesquels ne se gênaient pas du tout.

On avait tenu, dans le comté, une sorte de congrès des électeurs que, là comme ici, on appelle assez mal une *convention*. L'ancien député au Parlement du Monomotapa venait d'attraper, pour ses vieux jours, une retraite assurée, un fauteuil à la Chambre Haute. Personne n'en était surpris. Le personnage n'était peut-être pas d'âge consulaire. Mais il avait certaine distinction et dans son parti des états de service brillants. Il suivait la coutume de ses confrères en politique et ses concurrents au fauteuil ne pouvaient vraiment lui disputer l'honneur rémunératif de ce siège de tout repos.

Le congrès des électeurs avait-il été cuisiné ? (On connaît cette cuisine, m'a-t-on dit, jusqu'au Monomotapa.) Il était arrivé cette chose fort peu originale, certes, mais un peu exagérée quand même, qu'un marchand de bœufs, docteur ès-matières bovines seulement, s'était trouvé le choix du congrès et allait remplacer un docteur ès-sciences sociales et politiques.

Notre journaliste donc, confortablement assis dans le fumoir, bourre sa pipe d'un excellent tabac monomotapien et mal odorant, allume avec volupté et entame la conversation sur le sujet d'actualité. Un journaliste ne cause jamais que de l'événement du matin.

— Et les élections, dit-il ?

— Croyez-vous, s'empresse de reprendre son voisin, que M. Trèshonnête ait chance d'assurer vingt sièges aux gris ?

Il faut vous dire qu'au Monomotapa deux partis se partageaient généralement les petits secrets de la boîte à suffrage universel : les blancs et les noirs. Noirs et blancs se disputaient, avec toute la rage qui convient, le fromage de l'administration. Était-il possible de les distinguer et se distinguaient-ils vraiment ? Fort peu, en vérité. C'était deux équipes formées de joueurs plus ou moins habiles. Rien de plus. Sauf sur un point : les noirs s'opposaient légèrement à certaine participation aux guerres chez les gens de la Lune ou d'une autre planète, en faveur des Martiens, tandis que les blancs soutenaient, au contraire, que l'intérêt du Monomotapa exigeait un attachement très étroit aux Martiens et qu'il fallait au besoin, pour mieux défendre le Monomotapa, porter les armes dans la Lune ou au diable vauvert.

Or, certaine région du Monomotapa de tendance noire voyait, cette année-ci, un ex-blanc de grande habileté, se présenter à elle vêtu d'une robe grise assez foncée, dans l'espérance de nuire à l'équipe des noirs au profit des blancs. Le jeu électoral en était naturellement compliqué. Et l'on supputait, avec force salive, combien de sièges les gris, sous M. Trèshonnête, réussiraient à chiper aux noirs.

— A mon avis, affirme notre rédacteur du journal catholique indépendant, M. Trèshonnête sera heureux s'il attrape cinq comtés.

— Vous pensez ? reprend un troisième interlocuteur. M. Trèshonnête est habile organisateur et les noirs sont mécontents et divisés ?

— Je vous l'accorde, mais encore lui faudrait-il des lieutenants d'une certaine valeur et je les cherche.

— Oui, voilà, ajoute le premier fumeur, un noir évidemment. D'ailleurs, M. Trèshonnête n'est pas sincère et le peuple s'y connaît. Il en a déjà vu des gris et ne s'y laissera pas reprendre comme ça, à tout coup. On sait que M. Trèshonnête est un blanc pur et l'on distingue la raison de sa grisaille de circonstance. Ce n'est pas la première fois que ce monsieur, intelligent, je l'admets, change de costume, mais on ne l'a jamais vu changer d'équipe.

Le troisième interlocuteur prit feu, vous l'imaginez. Et mon journaliste s'amusa comme un bossu, lorsque tout à coup quelqu'un dit :

— Et dans le comté, ici, que dit-on du nouveau candidat ?

Il y eut un silence ; la question était trop précise. Les langues ne s'agitant plus, le journaliste en congé crut bon de lâcher son opinion carrément. Mauvaise politique, cette fois ; ce fut le grain de sable contre lequel vint buter sa belle carrière de journaliste modéré et convenable.

— Voulez-vous mon avis tout cru ? Je trouve, en vérité, que tomber de docteur à marchand de bœufs, c'est un peu raide ; la transition n'est pas ménagée ; manque d'élégance.

— Prenez-vous M. Bovinois pour un homme malhonnête ?

— Vous le prenez vous-même sur un ton fort élevé. Je vois que vous criez : Vive M. Bovinois ! sans aucune hésitation. Permettez-moi l'hésitation. Je crois que votre candidat M. Bovinois est un honnête homme...

— Et un homme intelligent. Vous savez qu'il a une jolie fortune.

— Oui, mais vous savez qu'on peut être intelligent et pauvre et qu'il arrive parfois aux imbéciles de posséder beaucoup de biens au soleil. C'est évidemment une compensation. Quant à M. Bovinois...

— Vous avez tout l'air de le juger sans le connaître. Vous ne parleriez pas de notre candidat comme vous le faites, vous qui êtes dans un *papier* recommandé par le *clargé*, si l'on vous avait raconté les générosités de M. Bovinois. Un exemple : il n'y a pas une des statues de l'église de Sainte-Barbe qu'il n'a pas payé lui-même. Et c'est lui qui a fourni l'argent pour la grosse cloche de Sainte-Victoire. Et je peux vous dire qu'il a promis à M. le curé de Sainte-Euphrosie la grande image qu'ils vont mettre au fond du chœur...

— Oui, mon brave ami, mais vous n'avez pas l'idée qu'il s'agit de bien autre chose dans le moment. Il ne nuit pas à un député de savoir faire des écus et de les dépenser généreusement pour les frais du culte. Tout au contraire. Mais il me paraît plus important encore qu'un député connaisse un peu l'histoire religieuse, politique, économique, la philosophie, le catéchisme et les quatre règles simples.

— M. Bovinois sait son catéchisme et son arithmétique mieux que bien des députés et des journalistes.

— C'est quelque chose. N'empêche que je l'aimerais d'une culture générale aussi étendue que son prédécesseur.

— Vous autres des journaux du *clargé* vous devriez donner l'exemple de la charité, au moins.

— Je ne vois pas.

— Sainte-Barbe, prochain arrêt !

— Bon ! Je descends ici et le regrette quasiment. Au revoir, messieurs, et vous aussi, monsieur.

— Au revoir. Mais tâchez donc de vous montrer plus juste et moins grincheux pour les braves gens que vous devriez soutenir.

— Décidément vous y tenez.

— Sainte-Barbe ! Les voyageurs pour Sainte-Barbe !

Barnabé Rinfret en est bien fâché, mais il lui faut descendre. Il prend au filet un léger paquet, une chemise, trois mouchoirs, deux faux-cols roulés dans son dernier article— la profession d'intellectuel et même de journaliste garantit au Monomotapa, contre les lourds paquets et les malles de luxe,— et file un peu ennuyé tout de même.

Il n'était pas au bout de sa peine.

Trois jours, en effet, après cette conversation, il recevait au journal l'épître que voici :

#### RUFIN BOVINOIS LIMITEE

*Veaux, vaches, cochons.*

*En mains bestiaux de tous genres  
Sainte-Victoire Station, Monomotapa.*

*Sainte-Victoire, 15 octobre 1925.*

*M. Barnabé Rinfret, journaliste,  
Paris — Monomotapa.*

*Mesieu,*

*Je suis ben fâché d'avoir connu les paroles que vous avez eue sur mon comte, samedi dernier, sur le train venant à Sainte-Victoire.*

*J'ai toujours eu beaucoup d'affection, dans le passé, pour les écrits de "Barnabé Rinfret" sur "La Vie des Familles". Je croyais pas qu'un homme aussi intel-*

ligent et qui fait des si beaux écrits pu avoir des idées aussi étroites.

Mesieu Rinfret, votre manière de parler sur moi m'a fort désappointé sur vous. Je me demande si réellement vous me connaissez pour me juger comme ça ou si vous avez agi sur le dicton des autres. Il n'est pas prudent, ensuite, dans le chaos, de parler sur les uns les autres.

J'ai dans notre beau comté, dans votre belle institution "La Vie des Familles", à l'évêché de Paris et dans beaucoup de paroisses du Monomotapa des preuves faites qui je suis. Il me semble que vous pouvez facilement vous informer qui je suis soit à Mgr, soit à vos directeurs de "La Vie des Familles", soit à tous ceux quelconques avec qui j'ai eu des relations quelconques. Ces gens-là vous diront de quel bois je suis et si réellement je suis l'homme tel que vous prétendez que je suis. Je crains point.

C'est vrai que j'ai pas été aux études pendant des années, mais je me suis instruit d'une autre manière que les journalistes, ce qui m'empêche pas de gagner ma vie au moins aussi bien qu'eux et de n'avoir pas plus qu'eux besoin de vivre aux dépens des autres.

Dans tous les cas, Monsieur Barnabé Rinfret, dites-moi donc les raisons pourquoi et comment vous avez pu me juger de cette manière.

Votre bien dévoué pour vous servir,

Rufin Bovinois, candidat du peuple.

Ce pauvre diable de Barnabé Rinfret fut tout pantois de la tuile. Il considérait ceci que je vous explique à l'instant : il était journaliste à "La Vie des Familles". Or, "La Vie des Familles" n'était pas — ainsi que se plaisaient à le répéter certains de ses directeurs — un journal comme un autre. C'était l'organe des gens modérés et convenables. Il était soutenu par la générosité des personnes bien pensantes et des patriotes, surtout par le clergé du Monomotapa.

Dans ce curieux état des communautés politiques contemporaines où l'opinion est reine, *La Vie des Familles* s'employait à pousser en avant l'opinion respectable. Elle était presque

la réalisation d'un idéal. Elle l'eût été sans ce fait peu original que tous les actionnaires ou lecteurs ou même directeurs de *La Vie des Familles* ne définissaient pas de semblable manière le modéré et le convenable. Une nuance, quelques nuances s'établissaient en temps de crise, c'est-à-dire aux saisons électorales. Et le blanc, le gris, le noir s'en mêlant, les rédacteurs alors avaient la plus grande peine du monde à retrouver le nord magnétique.

Aussi bien, Barnabé Rinfret voyait déjà son finaud de Bovinois refusant quelque cloche à Sainte-Victoire, une statue à Sainte-Barbe et surtout le tableau du chœur de Sainte-Euphrosie. Autant de braves curés dans l'embarras. Sur trois, l'un d'entre eux au moins ne manquerait pas de se précipiter chez Monseigneur, puis chez MM. les directeurs ecclésiastiques et laïques de *La Vie des Familles*.

— Je vous demande un peu si les rédacteurs de *La Vie des Familles* avaient besoin de pérorer dans les wagons fumoirs pendant les saisons électorales et encore d'y faire des personnalités. Ils les faudrait voir eux, ensuite, réparer les pots cassés. Ils s'en souciaient ces messieurs rédacteurs des pots cassés ! Bovinois ! Bovinois ! n'en vaudra-t-il pas un autre comme député ! la belle affaire !

Et lui, Barnabé Rinfret, qui n'avait pourtant pas tort, deviendrait bonhomme à surveiller pour son manque de modération et son peu de soucis des convenances. A moins qu'il n'eût à subir quelque bonne semonce ou autres ennuis plus sévères encore.

Après réflexions, Barnabé Rinfret, journaliste catholique indépendant à *La Vie des Familles* se dit :

— L'ennemi du genre humain n'est pas mon fait. J'ai femme et enfant et mon seul maigre salaire pour leur procurer le vivre. A quoi bon pratiquer un zèle intempestif ? En vérité, la discrétion a du bon. Je me surveillerai à l'avenir. J'aime à défendre la vérité religieuse et monomotapienne, mais encore faut-il du pain. Au fond, l'événement permet de l'apercevoir, il doit y avoir des vérités convenables et d'autres qui le sont moins ou ne le sont pas. Ne soyons pas si sot que de rechercher ces dernières. Prenons plutôt la résolution de nous distinguer dans la défense des premières. Et quant à Rufinois il faut lui passer la main immédiatement et dans le sens du poil.

Barnabé Rinfret écrivit donc de sa meilleure plume :

*LA VIE DES FAMILLES*

*Organe d'opinions  
Modérées et convenables.*

*Paris, 18 octobre 1925.*

*A M. Rufin Bovinois,  
Candidat du peuple,  
Sainte-Victoire Sta.*

*Cher monsieur Bovinois,*

*Une personne bien intentionnée, sans doute, vous a fait de ma conversation un rapport qui n'est pas modéré et convenable. Mais je ne puis me résigner à perdre un lecteur de votre importance et la confiance d'un homme qui "avait tant d'affection — vous le dites et j'en suis touché — pour les écrits de Barnabé Rinfret".*

*Vous ne pouvez, M. Rufinois, ignorer que je m'incline avec un respect professionnel devant toutes les opinions modérées et convenables.*

*Et comment avez-vous pu croire un instant que moi qui connaissais la fortune qui vous a été départie, la façon intelligente dont vous l'employiez à tant d'œuvres admirables, la faveur et les honneurs qui vous en reviennent des personnages les plus estimables, j'irais jeter quelque mauvaise pierre dans votre jardin?*

*Vous pouviez me faire chasser de La Vie des Familles et, ma foi, je ne l'aurais pas volé.*

*Non, j'ai souvenir d'avoir, dans le feu de la conversation, hasardé — après mention énergique de votre honnêteté et de vos grandes qualités — que pour devenir parfait député vous auriez à acquérir une culture générale plus étendue.*

*C'est terrible d'être parfait député, M. Bovinois ! J'admire votre courage, car je ne doute pas que vous ayez cette ambition pour le plus grand honneur du Monomctapa*

*Ainsi donc, cher monsieur Rufinois, croyez bien à toute la considération, au vote et au dévouement.*

*De votre humble serviteur,  
Barnabé Rinfret.*

Naturellement, M. Bovinois fut aux petits oiseaux. Il s'empressa de revoir Sainte-Barbe, Sainte-Victoire et Sainte-Euphrosie, de leur confirmer ses promesses antérieures. Nombre d'autres paroisses attrapèrent, du reste, de moindres générosités à cette occasion.

Et Barnabé Rinfret, qui avait appris la descente à Paris de M. l'abbé de Sainte-Euphrosie, ne fut pas inquiet.

Mais que dites-vous de ce trait des mœurs électorales du Monomotapa ?

En vérité, la nature humaine est un peu partout la même. Cependant, il semble qu'en ce pays-ci, on fasse moins de distinctions subtiles entre les principes du vrai. Et jusqu'à nouvel ordre on permet à un garçon de bonne volonté, adroit, et décidé à fuir la fortune, d'exprimer simplement la simple vérité.

Ferdinand BÉLANGER.

## *Devoir et devoir*

Il est sept heures et demie.

Gilles, le benjamin de la famille, ne croit pas que ses huit ans lui interdisent l'entrée au salon, où causait oncle, tante et cousine.

Il se présente devant maman, comme pour dire : j'y vais, n'est-ce pas ?

— As-tu fait ton devoir ?

— Pas encore, maman.

— Comment cela ? Tu avais coutume de le faire avant souper.

— J'ai joué à la balle avec Georges et Henri, chez eux.

— Dans ce cas va faire ton devoir.

— Demain matin, maman, dit Gilles suppliant.

— Non, tu le négligeras... Ce serait prendre une mauvaise habitude.

— Je voudrais voir cousine.

— Tante et cousine seraient contentes de te voir. Mais elles aimeront encore mieux un Gillot qui fait son devoir et se prive d'une veillée pour étudier. Apprends bien tes leçons, Cécile ira te voir dans quelque temps ; tu descendras, ton devoir terminé. Va, comme un homme, mon Gilles, pour le petit Jésus et pour papa."

Gilles, le cœur gros, embrasse sa mère et monte à sa chambre.

A huit heures et demie, le petit Gilles paraît dans la porte du salon, à la main de sa grande sœur. Il vient embrasser papa et maman avant le coucher.

— Eh ! bien, mon gros, dit le père, en lui posant la main sur la tête ?

— Papa, j'ai tout fini, je sais mes leçons."

Gilles, les yeux encore rouges, mais content, attire son papa qu'il tenait par le cou et, se haussant sur le bout des pieds, l'embrasse.

Huit heures et demie, c'était le coucher pour Gilles. Obéissant, résigné il était descendu souhaiter le bonsoir.

"Viens voir oncle, tante, cousine quelque temps, lui dit la maman. Tu as fait ton devoir, n'est-ce pas ?

— Oui, toute ma dictée", répondit le bambin en courant vers sa tante.

Neuf heures secouèrent la tête du blondinet. Ses petits yeux vifs, où se lisaient tout à l'heure le contentement du sacrifice accompli, le bonheur de *veiller* au salon, clignotaient, se fermaient, pleins de sommeil.

La grande sœur se leva.

"Cécile, dit Gilles, quelques minutes après, ses prières terminées au pied de son lit, maman est bien contente, dis ?

— Oh ! oui.

— Et le petit Jésus aussi ?

— Encore plus. Dis bonsoir à ton bon ange, embrasse Cécile et dors bien."

Ses parents aussi peuvent dormir en paix sur son lendemain : ils ont fait leur *devoir*.

\*

\* \*

Le petit Louis S. demeure sur la même rue, il est du même âge que Gilles, de la même classe. Il a aussi même talent, sinon meilleur.

Pourtant Mme S. se plaint :

"Ces Frères-là, ça ne sait pas prendre les enfants. Mon Louis se fait gronder, traiter de paresseux ; lui qui a déjà occupé une bonne place, le voilà qui traîne dans la dernière moitié de la classe.

"Ils ne savent pas le prendre", vous dis-je, reprend Mme S. Et d'un petit air dépit, elle ajoute : "Pourtant on dit qu'ils savent en *prendre* d'autres."

Louis a un défaut, si défaut il y a : comme les enfants de son âge, il aime à jouer, il est insouciant.

Il n'est pas seul insouciant. Voilà le mal.

Louis a joué, trotté depuis la fin de la classe jusqu'au souper, du souper jusqu'à huit heures.

Il rentre harassé, à peine a-t-il la force de se déshabiller. Tout à coup il se met à pleurer.

"Voyons, qu'y a-t-il encore ?

— Maman, je n'ai pas fait mon devoir. Le Frère va me punir.

— Tu le feras demain matin. Je te réveillerai.

On le réveille tard pour le déjeuner. Il dormait si bien.

Mais Louis pense à son devoir.

"Aline, dit la mère à sa fille, écrit à mon nom un billet d'excuse pour Louis ; dit qu'il a été malade."

Louis ne déteste pas cette manière facile d'"aller à l'école". D'autant que ça vient de maman.

Et la scène se répète assez souvent. Louis a encore trop joué, ou bien on reçoit des visiteurs, ce soir, ou encore on veut coucher les *petits* de bonne heure.

Aline lui fera sa dictée, ses problèmes. De temps à autre, un billet dira aux maîtres l'indisposition de Louis la veille.

Ce sont plutôt les parents qui sont... indisposés devant le peu de progrès de Louis à l'école. Il a une bonne tête, et cependant peu de goût pour l'étude, peu de succès.

"Ces Frères-là, répète Mme S., je vous dis..."

Les Frères pourraient dire à leur tour :

"Ces parents-là, ils nous aident bien peu."

\*

\* \*

Le travail de la classe doit se continuer à la maison. Quand les instituteurs ont fini leur journée, la besogne des parents commencent.

Vous confiez vos enfants, vous prêtez votre autorité à des maîtres pour qu'ils travaillent avec vous. N'allez pas renverser ou affaiblir l'œuvre qu'ils édifient pour vous.

"L'étude est importante, l'habitude du travail constant est nécessaire", disent les professeurs à l'école. "Travaille bien", répètent le père et toute la famille.

Ces exhortations valent-elles après la conduite contradictoire des parents.

"Papa, maman ne tiennent donc pas tant que cela à mon devoir et à mes leçons", se disent les petits Louis.

Ils raisonnent bien.

Ils raisonnent mieux que certains parents qui s'en prennent trop souvent à ces "Frères-là", à ces "Sœurs-là".

Le petit gars, lui, plus tard ne s'en prendra pas à ses maîtres.

Il faut lui mettre dans la tête l'*idée* du travail, faire germer en lui le goût de l'étude.

Pensez-y, parents.

Il va à l'école. N'y allez pas pour lui. Allez-y avec lui.

Aidez sa volonté bien plus que son intelligence, afin que les bonnes habitudes, semées en lui par ses maîtres, croissent avec lui arrosées par les bons conseils et l'attention vigilante des parents.

Vous voulez qu'il fasse son *devoir*.

Il le fera... après vous.

(Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin).

On peut être avare et cependant prêter une oreille attentive et même donner des signes d'impatience.

## Une histoire banale

**L**AUTOMOBILE dévale comme un bolide vers le bas de la ville. Au croisement des rues, un cri, des jurons, un fracas de vitres brisées et de tôles froissées.

Un tamponnement s'est produit, l'auto fringant a frappé un lourd camion venant d'une rue transversale. Le chauffeur, la tête en sang, gît à vingt pas, évanoui ; la dame, qui se trouvait à l'intérieur, est frappée à mort, l'épine dorsale brisée.

\* \* \*

Les passants s'arrêtent.

Les voisins se mettent aux fenêtres ou sortent des maisons ; les sergents de ville accourent, questionnent, verbalisent ; des hommes s'agitent autour de l'automobile renversée, brisent la carrosserie et dégagent enfin la victime.

Le chauffeur, là-bas, revient à lui.

Après quelques instants de silence angoissé, les gens s'exclament, conseillent ; les remarques vont leur train.

— Aller, si vite, en pleine ville, quelle imprudence !

— Le chauffeur du camion n'a rien ; c'est lui le coupable !

— Pauvre femme ! C'est épouvantable. La connaissez-vous ?

— C'est Madame Nadin. Une bien bonne personne. Hier encore...

Des voix crient d'en arrière : "Laissez passer : c'est le prêtre."

Et le prêtre, essoufflé de la course, s'agenouille devant le corps inerte, lève la main, absout ; il fait ensuite l'onction sainte sur le front de la victime, et hochant la tête : "C'est bien tard !" murmure-t-il, et toujours à genoux, récite quelques *Ave* pour celle qui vient de paraître devant son Juge.

Autour de lui, les conversations ont repris, moins bruyantes.

— Elle laisse un enfant : Pierre Nadin.

— Oui ; un mauvais garnement, dit-on. Il lui faisait des misères ces derniers temps. Elle l'aimait bien pourtant.

— *C'est de valeur !* se faire assommer sans même avoir le temps de se reconnaître : elle est morte sur le coup.

— Oh ! Elle ira au ciel tout droit, bien sûr ! Une dame si pieuse ! Elle était de toutes les réunions paroissiales.

Un son de cloche, lointain d'abord, se rapproche rapidement : "C'est l'ambulance".

Tous se sont tus. Avec mille soins, on hisse le cadavre à l'intérieur ; la voiture démarre. Le monde se disperse...

Le soir, dans les journaux : "Un terrible accident d'automobile. Une dame est tuée. Le chauffeur gravement blessé."

Et c'est tout.

C'est une histoire triste et banale.

\* \* \*

Et pendant tous ces cancan, la morte attend le jugement du Christ.

Pauvre âme ! Elle revoit dans un coup d'œil, sa vie entière, et elle a peur horriblement.

Elle a été chrétienne, mais combien chétive ! Elle a été mère, mais combien peu chrétienne ! Cela surtout la terrifie.

Elle entend ses amies, témoins de l'accident, dire devant son corps : "Une si bonne chrétienne ! si pieuse !"

Ah ! que ne peut-elle leur crier de se taire ! "Quoi ! Jésus répondait à ceux qui l'appelaient *Bon Maître*. "Ne m'appellez pas *Bon* ; Dieu seul est bon". Et vous m'appellez bonne chrétienne ! Je n'ai pas été bonne ; et j'ai été si peu chrétienne !"

Elle se revoit, jeune mère, s'amusant avec son enfant, jouissant de ce petit être, tout entière aux plaisirs de la maternité en oubliant les impérieux devoirs. Et l'on disait autour d'elle : "Comme elle aime son enfant !"

— Non, c'est elle-même qu'elle aimait, la malheureuse ! Comme elle voit clair aujourd'hui. Trop tard, hélas !

Elle n'avait pas le cœur de corriger son petit Pierre à trois ans : "Je l'aime trop. Je ne peux pas le voir pleurer ; c'est plus fort que moi" Et elle lui passait tout, ses colères, ses jalousies, ses gourmandises. Tout était pardonné, excusé, admiré. Au lieu de cultiver amoureusement dans l'âme de son enfant les germes de vie chrétienne déposés par le baptême, elle laissa les herbes d'enfer envahir cette terre bénite.

Elle comprend maintenant que ses yeux sont ouverts sur l'au-delà, qu'elle l'a *mal aimé*, qu'elle a *tué son âme*.

Elle voyait les mauvais instincts s'éveiller, agiter le cœur de ce petit sans défense, et elle s'est faite leur complice par sa faiblesse, par ses sottises et coupables admirations, par ses encouragements même, car elle défendait son gars contre le père, plus énergique et plus clairvoyant.

"Tu n'as pas de cœur, lui criait-elle, coléreuse et larmoyante", et lui, pour avoir la paix, haussant les épaules, sortait, faisant claquer la porte, ou se taisait.

Et, maintenant, elle frissonne d'épouvante dans l'attente du jugement.

Le passé défile toujours devant ses yeux terrifiés. Son fils a grandi, et ses passions ont grandi avec lui. Il n'est pas resté longtemps le chérubin qui faisait les délices de sa maman.

Oh ! ce soir de la première faute de son fils, — soir de douleurs ! — comme elle s'en souvient ! Pierre était rentré tard à la maison. Inquiète elle l'avait interrogé, timidement. Pierre, lui jetant un regard où se mêlaient la honte, l'impudence et le défi : " Qu'est-ce que cela te fait ? Tu ne vas pas me tenir en laisse comme un caniche, je suppose." Et il était monté dans sa chambre. Oh ! ce regard ! Quel coup il lui avait donné au cœur !

Elle entendait dire toutes sortes de choses sur son Pierre. Torturée par l'inquiétude, elle avait bien quelques remords parfois de son silence, devant le père, mais elle se taisait quand même ; elle lui cachait tout... pour sauver Pierre.

" Ah ! malheureuse ! je le perdais par mon silence ! "

Et elle a peur. Et la pensée du Juge qui vient la pénètre d'épouvante. C'est à ce moment que la mort l'a saisie brutalement. Oh ! Christ-Jésus, pitié !

\* \* \*

Le Juge a paru ; il a rendu sa sentence. L'ignorance et la légèreté ont sauvé la mauvaise mère des flammes éternelles, mais quel long purgatoire elle devra souffrir !

Réveil terrible de l'au-delà. Il sera épouvantable pour certains parents, qui se disent chrétiens, et qui n'auront pas, eux, l'excuse de l'ignorance.

C'est une histoire triste et banale.

\* \* \*

Le corps repose dans son cercueil, au milieu du salon, aux meubles familiers. Les démarches, les formalités consomment bien des heures ; Pierre reste à la maison, plutôt gêné qu'ému ; il ne songe guère à prier pour sa mère... Sait-il encore prier seulement ?

Des voisines, des parents éloignés, des étrangers font la veillée du corps ; de ces lèvres tombent quelques prières sur l'âme souffrante, comme une rosée rafraîchissante sur une fleur desséchée. Des messes sont dites le jour de l'enterrement... On revient du cimetière... Quelques jours encore, le souvenir de l'absente persiste dans les cœurs ; puis la vie reprend, ordinaire et banale, comme sur l'océan, après que le navire, crevé par l'écueil invisible et sournois, a sombré dans les profondeurs, les folles vagues reprennent leur danse insouciantes de ceux qui viennent de disparaître.

Et la mère, délaissée là-bas, souffre, souffre ; elle paye l'irrémissible dette de la justice.

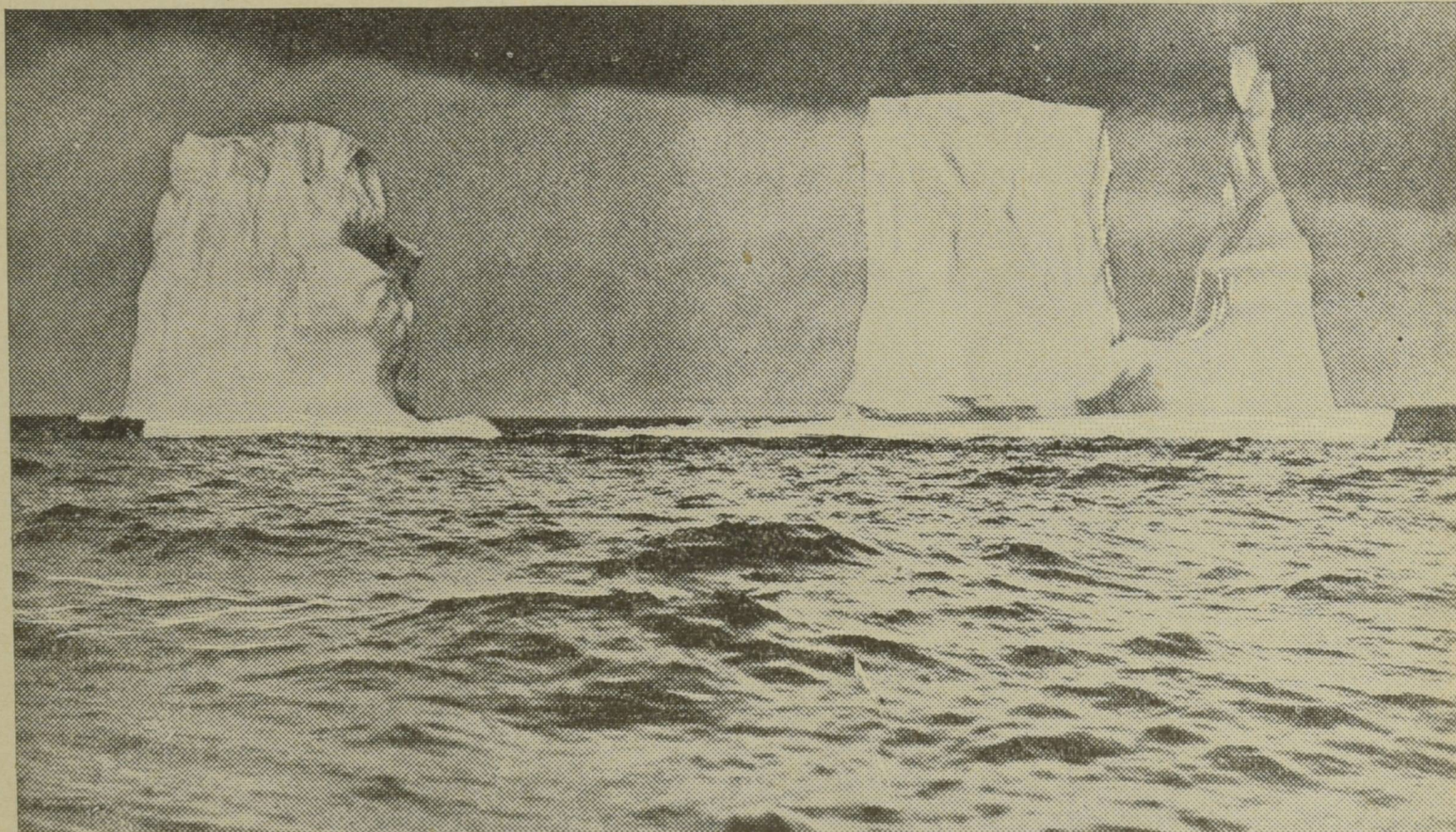
Et l'enfant s'amuse, travaille, vit sa vie d'ici-bas, avec les vivants, oublieux des morts.

Et l'enfant ne songe plus à sa mère !

C'est une histoire triste et banale !

Attention qu'elle ne soit pas la nôtre !

E. MULLER, S.J.



LES BANQUISES QUE LES NAVIGATEURS RENCONTRENT AU LARGE DES CÔTES DU LABRADOR

## Notre légende dorée

*Le R. Frère Ernest-Béatrix, des Frères Maristes, continue de publier à l'Action française de Montréal, sa série de petits volumes intitulés Notre légende dorée. Le troisième vient de paraître. Il est tout consacré à la sainte Vierge. L'auteur a fouillé quantité d'ouvrages canadiens et en a extrait des récits où on parle de notre Mère du ciel. Ces volumes sont édifiants et feront du bien. Ils ne se vendent de 35 sous.*

*Pour donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt de ce livre nous en reproduisons ici une page.*

### LE CHAPELET DU PAPE

... Charles s'endormait petit à petit, et mère grande lui passant au cou le chapelet du pape, se levait alors sur la pointe du pied, et allait sans bruit déposer le cher enfant dans la petite couchette en noyer tendre, qui est devenue aujourd'hui l'héritage des Sœurs Grises.

Le chapelet du pape ! Ah ! c'était moi qui, dans une de mes longues courses par le monde, lui avait rapporté cette précieuse relique.

Dix fois dans le mois, grand'mère me faisait raconter comment je l'avais eu ; et puisque ces choses me reviennent toujours à la mémoire, autant vaut vous les raconter tout de suite. Bien que ma grand'mère soit morte, je suis persuadé que son âme m'écouterait avec autant de plaisir que jadis ; — et il me semble l'entendre dire, en conduisant ses aiguilles dans la trame de son tricot.

— Eh ! bien, Henri, tu as donc eu la chance de voir le Pape ?

— Oui, grand'mère, je l'ai vu, je lui ai parlé, et il nous a bénis, vous en particulier.

— Allons, raconte-moi cela, mon enfant, et tâche de te bien rappeler toutes ses paroles ; la mémoire est un don du Saint-Esprit, et tous les jours je remercie le bon Dieu de me l'avoir conservée.

... Nous étions au Vatican. Ce fut l'âme joyeuse, le cœur léger, que nous passâmes entre les halbardiers suisses et que nous gravâmes l'immense escalier qui conduit à la salle des audiences publiques.

Une trentaine de personnes y étaient déjà réunies. C'étaient des prêtres, des religieuses, deux militaires, trois ou quatre bourgeois, un attaché d'ambassade, que sais-je moi ? et mon œil se plaisait à courir curieusement de groupe en groupe, lorsqu'un bruit sec traversa la salle et l'une des portes latérales s'ouvrit pour laisser passer trois prélats vêtus de violet.

Au milieu d'eux marchait un homme de haute stature, un peu replet, ayant le pas d'un officier de cavalerie, et portant droite et fière une tête resplendissante de calme et de paix intérieure.

Nos genoux fléchirent involontairement ; à sa soutane blanche nous avions reconnu Pie IX.

Mais lui, d'un geste tout paternel, nous fit relever, et commençant par la droite, il adressa cordialement la parole à celui qui se trouva le premier sur son passage ; c'était un trappiste. J'étais du côté privilégié, mais à la queue, tout à fait près de la porte de sortie ; cela me donna le temps de songer que ma pauvre tête ne trouvait pas une seule parole à prononcer. Et pourtant il approchait ; et à mesure qu'il avançait, j'entendais distinctement mon cœur battre comme un marteau de forgeron. Déjà la pape était arrivé à mon voisin ; ma timidité était devenue de l'insouciance ; je me sentis entrer dans le rêve, lorsque tout à coup une voix claire, sympathique, fortement nuancée d'accent italien me dit en français :

— D'où êtes-vous, mon enfant ?

— Du Canada, répondis-je en levant les yeux.

Le pape était là debout, devant moi !

— Ah ! ah ! de mon pays de prédilection, continua-t-il en souriant. Votre patrie est une terre de braves, une terre d'exemples et de bénédictions.

Puis changeant brusquement de sujet :

— Votre évêque n'est-il pas Mgr Geon, Regeon ?

— Mgr Baillargeon, Votre Sainteté.

— Ah ! bien, bien ! je me souviens de son nom maintenant, c'est moi qui l'ai nommé, mais il y en a tant que je ne puis me les rappeler tous. Ah ! j'ai bien travaillé pour votre pays. C'est moi qui ai érigé les diocèses de Bytown (Ottawa), de Trois-Rivières, de Saint-Hyacinthe, de Hamilton, et de... de... c'est le dernier, celui-là... il a presque un nom polonais, mais on m'a dit que c'était un nom sauvage.

— Probablement le diocèse de Rimouski. Votre Sainteté.

— Celui-là même mon enfant. Ah ! si Dieu daigne préserver ma vie, je ferai encore autre chose pour vous, pour l'Amérique avec l'aide du Saint-Esprit et de sa grâce.

Puis se tournant du côté de ma femme qui se tenait debout près de moi.

— Quelle est cette dame ? votre sœur sans doute ?

— Pardon Saint-Père, c'est ma femme.

— Votre femme ! mais vous êtes bien jeunes tous les deux, mes enfants.

— Que voulez-vous, Saint-Père, j'ai cru prudent de ne pas attendre l'âge respectable des antiques patriarches, et je me suis marié depuis un an. Le pape se prit à rire de ce gros rire métallique qui lui était particulier, en disant :

— C'est bien, très bien, mes enfants.

Puis redevenant grave tout à coup :

— Maintenant, je vais vous bénir, ainsi que les objets de dévotion que je vous vois entre les mains.



Nous nous agenouillâmes, et c'est en ce moment que je demandai au pape l'indulgence "in articulo mortis" pour vous, grand'mère, ainsi que pour tous les membres de la famille.

Pie IX leva les mains ; vous étiez tous bénis, et la faveur suprême nous était accordée. Le pape allait s'éloigner et traverser la salle, lorsque, se retournant, il laissa tomber cette question :

— Et que faites-vous, là-bas, au Canada ?

— Je suis officier du gouvernement canadien, et à mes heures de loisir je m'occupe de littérature.

Alors, revenant vers moi et me regardant fixement, il dit en scandant chaque mot :

— La plume est une puissance plus grande que l'épée ; c'est par elle que la Bible et l'Évangile nous ont été transmis. Servez-vous toujours de la vôtre avec des intentions de paix, de justice et de dévouement à l'Église notre Mère.

Il devint rêveur une seconde fois, puis il reprit :

— Quand vous serez retourné là-bas, mon enfant, dites à vos compatriotes que vous avez vu le pape, et que fort de la parole toute-puissante de Dieu, il ne craint pas les embûches qu'on lui tend. L'Église catholique a soif de persécutions. Celles-ci forment la sève de son tronc vivace, et plus elles sont fortes, plus la cime de l'arbre immortel grandit, et s'élève majestueusement vers l'éternité...

... Assise dans sa berceuse, grand'mère, joignait les mains sur ses genoux ; alors les rôles paraissaient intervertis et, la tête inclinée, elle semblait ainsi recevoir de son petit-fils cette bénédiction que Pie IX l'avait chargé de répandre sur tous les siens.

Puis sa voix tremblante disait :

— Et le chapelet, Henri, tu ne t'es pas trompé ; c'est bien celui du pape ?

— Oui, grand'mère, c'est bien lui.

Alors, elle se levait lentement, et s'en allait, appuyée sur sa canne de frêne, l'enlever des mains du petit Charles endormi.

Elle baisait avec ferveur le souvenir ; ses lèvres tremblaient en murmurant l'*Ave*, et ses doigts raidis et noués par l'âge couraient pieusement sur les dizaines, à la file les unes des autres. Pour elle, la soirée s'envolait, ainsi portée par les anges aux pieds de Marie, et ce fut comme cela que le chapelet devint un des plus grands enseignements de notre famille...

*Contes et Récits.*

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Le joug du Christ est semblable aux ailes des oiseaux ; loin d'alourdir les âmes, il leur permet de prendre leur vol dans les hautes régions.

Saint AUGUSTIN.



LE "NGAURUHOE", VOLCAN DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Sa hauteur est de 7,515 pieds.

## Le premier cinéma



JÉSUS allait commencer sa vie publique.

Depuis quarante jours et quarante nuits, il habitait par delà Jéricho une affreuse solitude. Il jeûnait et priait. L'heure de la tentation allait sonner, puisque c'était pour être tenté que Jésus avait quitté le Jourdain pour le désert.

L'Évangile raconte trois tentations, et saint Matthieu décrit ainsi la dernière :

“ Le diable transporta Jésus sur une montagne très élevée, d'où il lui montra tous les royaumes du monde, avec leur gloire.”

Le diable fit donc voir, *il montra* et saint Matthieu ne précise pas le mode d'action du démon. Mais ce fut une vue du monde qui défila sous les yeux de Jésus, du monde avec toute sa gloire. Ce fut donc une *vue animée* des royaumes de cette terre.

Avec sa puissance diabolique Satan déroula comme un long film merveilleusement évocateur des magnificences du monde.

Il fit passer devant les regards de Jésus, un panorama gigantesque du globe. Un à un les royaumes défilaient dans un encadrement de montagnes, de plaines, de mers, de lacs, de bois et de rivières. Ça et là des bouts de globes habités, des villes et des villages, des hommes, des femmes et des enfants semblaient vivre sous les yeux de Jésus. Et Satan faisait miroiter sur un écran magique, l'avenir prometteur, riant et captivant, l'avenir plantureux de puissance et de gloire. De partout, de la mer, du sol, du sous-sol, des rivières et de l'air surgissaient des trésors inépuisables de richesses naturelles inexploitées, incomparablement plus fascinatrices que celles déjà en exploitation. C'était une avalanche d'applications nouvelles, plus faciles, plus rapides et insoupçonnées, de puissances inconnues, de profits et de grandeurs.

Le *cinéma diabolique* était inventé ; il s'essayait sur Jésus. Nous savons comment Jésus mit le tentateur à sa place.

Mais Satan en veut à toute âme humaine. Il rôde sans cesse autour de l'homme pour le dévorer. Il a voulu souffler à l'homme son art séducteur, et l'homme a produit l'image filmée sur l'écran ; l'image enjôleuse qui frappe, agit sur l'imagination, la surexcite et déclenche l'action. Le cinéma entrainait dans la vie, puissance réelle, capable de servir au bien comme au mal, mais jusqu'ici presque exclusivement appliquée au mal.

Aussi quelles répercussions néfastes sur la vie individuelle, paroissiale et civique.

Ce qui n'était jadis que la tentation intérieure et spirituelle, est devenue la tentation animée, matérielle et extérieure. La suggestion s'est filmée et l'art de faire miroiter tout ce qui parle aux sens, au cœur et à l'esprit, a mis tout en

branle pour affoler la chair, populariser le luxe, les coutumes étrangères et dissolvantes et familiariser avec tous les bas instincts de la nature déchue.

Le vice sous toutes ses formes, le vice vécu s'est propagé autrement plus vite. Le démon le premier mettait à son service l'école en image. Oui le cinéma, c'est plus que le maître ou la maîtresse qui parle, c'est la parole filmée, colorée, vécue, c'est l'esprit du mal s'animant puissamment pour parler plus victorieusement au grand enfant qu'est et sera toujours l'homme.

Que l'on puisse faire du cinéma un apôtre du bien, un professeur de sciences appliquées, un éducateur efficace, c'est très possible, c'est déjà réalisé sur une petite échelle, mais il reste et restera toujours vrai que tout ce qui n'exploite pas les tendances mauvaises de l'homme, sera toujours commercialement moins payant.

Et comme il faut une fortune pour filmer quoi que ce soit, l'on comprend qu'il y ait lenteur à contrebalancer le mauvais film. Les chances de profits ne sont pas égales, et le dieu argent y regarde de près.

Le malheur c'est que l'argent des catholiques s'en aille soutenir l'œuvre infernale et que les âmes, avec une légèreté prodigieuse, se laissent prendre par milliers dans les filets gigantesques de l'inventeur du premier cinéma.

Catholique, pensez-y.

[Bull. par. de N.-D. du Chemin.]

### UNE LEÇON DE PONCTUATION

La scène se passe dans un petit bourg de la Somme. L'inspecteur d'Académie se présente un jour inopinément chez le maire et le prie de l'accompagner à l'école. Le magistrat municipal, sans doute pressé, se disposait à sortir. De méchante humeur, il s'exécute, mais murmure entre ses dents : “ Cet âne-là nous ennuie !

L'autre entend, mais ne dit mot. Ils arrivent à l'école où, tout aussitôt, l'inspecteur interroge les enfants sur la grammaire, puis sur la ponctuation. Le maire haussait les épaules. Alors, sans se départir de son calme, l'inspecteur poursuit :

“ Oui, la ponctuation tient dans la langue une place plus importante que certains ne le pensent. Il est indispensable de bien ponctuer, et je le prouve.”

Alors, envoyant un élève au tableau noir, il lui dicte cette phrase :

“ L'inspecteur, dit le maire, est un âne.”

“ Bien, écrivez à nouveau la même phrase, mais avec la ponctuation suivante :

“ L'inspecteur dit : le maire est un âne.”

Tableau !

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## “LE BOUCLIER CANADIEN-FRANÇAIS”

par L.-J. DALBIS

**L'**UN des hôtes de la nation canadienne-française, M. L.-J. Dalbis, venu de France pour enseigner la biologie dans une grande École de l'Université montréalaise, a publié, récemment, à la Librairie Déom (251, Sainte-Catherine Est, Montréal), un volume intitulé *Le Bouclier Canadien-français*.

Il faut que vous sachiez que les géologues, gens calés s'il s'en trouve, ont décoré notre région du nom de *bouclier canadien*, à cause de sa stabilité et de son ancienneté.

M. Dalbis, s'est efforcé d'esquisser, par larges synthèses, sous le signe du Lis, du Lion, de l'Érable, les glorieux faits dont nos ancêtres ont illustré le *bouclier canadien*.

Il nous fournit le portrait des anciens : marchands de fourrures, colons-défricheurs, apôtres laïques et ecclésiastiques des deux sexes, coureurs des bois, grands explorateurs, missionnaires et éducateurs hardis, soldats héroïques. Puis, le décor change et le spectacle. C'est la domination anglaise. Les cœurs n'ont pas moins de virilité, mais la lutte est d'autre genre. Il faut sauver l'âme de la nation canadienne-française et sa parlure. Le clergé, l'unique élite sociale au début, organise la résistance dans le vieux cadre de la paroisse. Et on surveille l'éducation ; on fonde des collèges ; l'enseignement supérieur naît et grandit lentement. Enfin, c'est la Confédération. Le fanatisme ne meurt pas ; la nation canadienne-française se voit toujours en butte à la tracasserie des Barbares et aux ennuis suscités par les Procustes du drapeau, de l'école et de la langue uniques. Mais d'une médiocre situation, on tire, à force de courage allègre et persévérant, le meilleur parti.

L'auteur ferme ces études et descriptions du bouclier canadien-français sur une vision où “le Canada français apparaît comme un des boucliers de la culture française ; sentinelle avancée à une des portes du nouveau monde

anglo-saxon, il garde le passé, protège le présent et réserve l'avenir.”

\* \* \*

Quand le divin boiteux Héphaïstos, afin de plaire à sa cliente Thétis, forgea pour Achille aux pieds rapides, le bouclier fameux décrit dans l'Illiade, il y grava la terre, le ciel et l'océan, le soleil infatigable, la lune arrondie, tous les astres dont se couronne la voûte des cieux, des scènes de paix et de guerre, des spectacles de la ville et de la campagne, des paysages du terroir ; tout ce que pouvait inscrire sur l'airain redoutable et l'or précieux et l'argent, l'artiste olympien, maître d'un laboratoire de vingt fourneaux, d'un nombre incalculable de soufflets dociles à ses commandements et de belles esclaves, statues d'or animées qui ont en partage l'intelligence, la voix, le mouvement, et ont reçu des Immortels l'industrie.

La Providence a fait naître la nation canadienne-française sur un sol d'une si belle résistance que la science humaine l'a nommé *bouclier canadien*. Elle a permis que sur ce bouclier, la nation canadienne-française dessinât, au fil des jours, sous la dictée de sa Toute-Puissance, avec une énergie rigide, une suite d'événements si merveilleux que l'étranger intelligent reconnaît et proclame le miracle.

La belle fable d'Héphaïstos n'est-elle pas dépassée ?

Il le semble à lire les pages enthousiastes consacrées au bouclier canadien-français par M. Dalbis.

\* \* \*

M. Dalbis nous avertit que les idées qu'il nous présente en volume, aujourd'hui, il les a déjà semées, par la conférence et l'article de revue ou de journal, de l'un ou l'autre côté de l'Atlantique.

M. Dalbis mérite, certes, toute notre reconnaissance pour cette propagande et la façon de cette propagande.

Car on ne trouve un mot ni une idée, chez lui, qui marque que quelque grande ligne de notre histoire lui ait échappé. Pas un passage qui ne révèle la plus intelligente sympathie.

Il arrive assez souvent à nos cousins de France même les mieux disposés, de commettre à notre égard certaine méprise que notre susceptibilité supporte mal. Nous sommes ignorés de tant de gens, dont l'ignorance est volontaire, que nous n'admettons pas facilement que l'on nous méconnaisse dans notre propre famille, chez nos aimables cousins. La susceptibilité est toujours un défaut mais elle s'explique parfois si bien qu'il semble qu'on s'étonnerait plutôt de ne la pas rencontrer.

M. Dalbis — est-ce le fait de son cœur ou de son intelligence? A mon avis, au moins autant le fait du premier que de la seconde — a

ménagé notre susceptibilité, et même toutes nos susceptibilités.

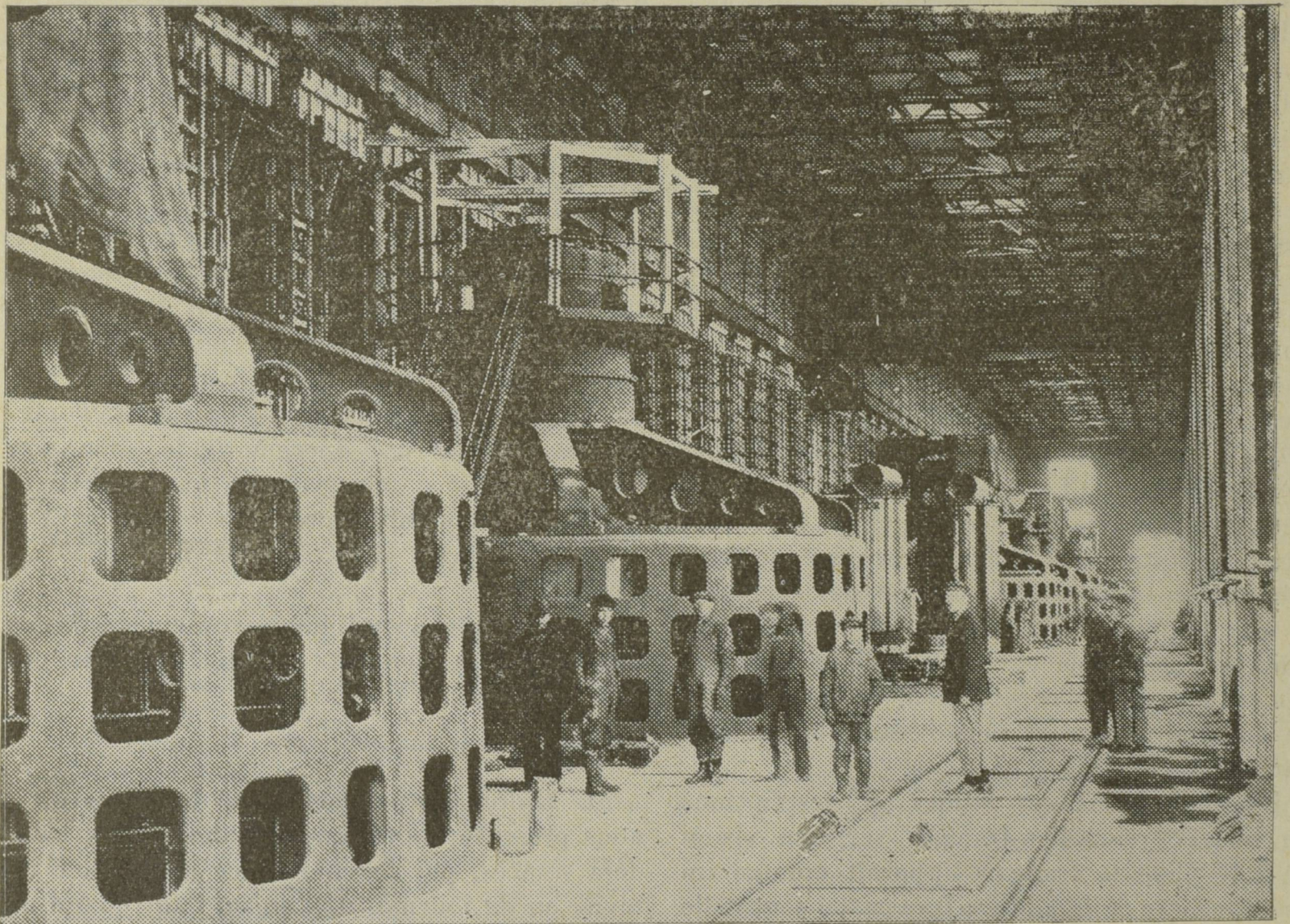
Non pas qu'il ait fui les terrains difficiles. La seconde partie de son ouvrage — la plus considérable de beaucoup — traite de Maria Chapdelaine, sujet discuté, ici, et sur lequel on a imprimé force sottises, sur les deux rives de l'Atlantique.

Mais il a compris notre conscience nationale si profondément romaine.

Et nous verrons avec quelle précision il en a parlé, dans un second article sur les quelques deux cents pages du *Bouclier Canadien-français* où l'auteur nous entretient de Louis Hémon et de Maria Chapdelaine.

N'hésitez pas à faire pénétrer dans votre bibliothèque le volume de M. Dalbis. Ne fut-ce que pour cette étude fouillée, dont nous parlerons bientôt, de *Maria Chapdelaine*.

Ferdinand BÉLANGER.



INTÉRIEUR DE L'USINE HYDRO-ÉLECTRIQUE DE LA "DUKE-PRICE CO", A L'ILE MALIGNE, LAC SAINT-JEAN. — On voit ici les turbines de l'usine.

# Ephémérides Canadiennes

DÉCEMBRE

1 — Mgr S.-J. Doucet, P.D., curé de la Grande-Anse, au diocèse de Chatham, N.-B., décède à l'âge de 78 ans et cinq mois.

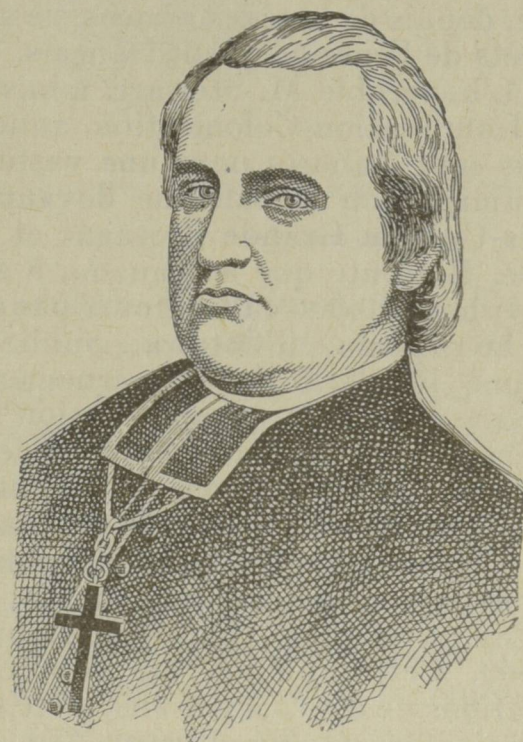
2 — A l'Hôpital de la Rivière-du-Loup, décède M. l'abbé F.-X.-Ludger Blais, ancien curé de Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup, à l'âge de 93 ans. Feu l'abbé Blais était depuis plusieurs années le doyen du clergé de Québec.

3 — D'après un bilan qui vient d'être établi, et que le conseil de ville de Montréal doit mettre à l'étude, aujourd'hui même, la dette municipale de la grande ville s'élève, présentement, au chiffre de \$152,042,658.

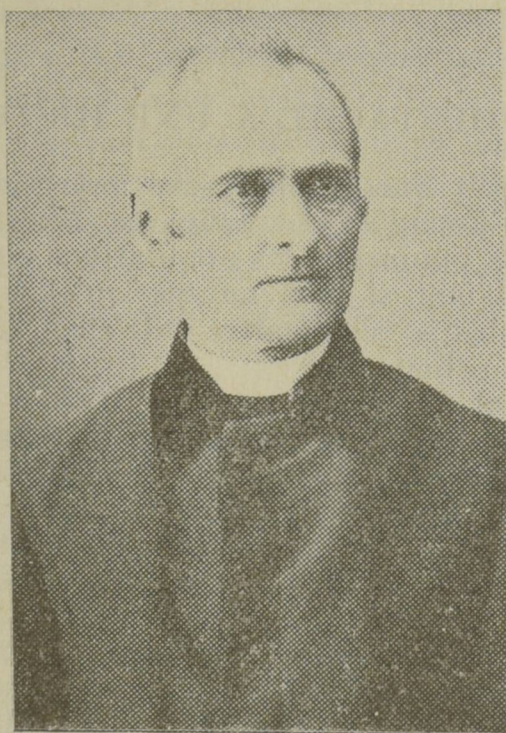
4 — Il y a cent ans aujourd'hui que décédait le grand patriote, Mgr J.-O. Plessis, onzième évêque et premier archevêque de Québec.

5 — Le navire *Airdale* parti de Québec pour Saint-Jean de Terre-Neuve, s'échoue à l'Île-aux-Coudres. Le pilote, M. Jules Lachance, disparaît une heure après l'échouement et on le croit noyé.

— Sir Robert Holt, le magnat montréalais des forces hydro-électriques, annonce, par



MGR J.-O. PLESSIS



FEU L'ABBÉ F.-X.-LUDGER BLAIS

l'entremise du *Star*, de Toronto, que le syndicat qu'il dirige se prépare à développer, aux rapides des Cèdres, sur le Saint-Laurent, un million de plus de chevaux-vapeur, et qu'il est tout disposé à mettre 300,000 forces au service de la province d'Ontario.

8 — A Ottawa décède M. J.-R. Booth, le roi des marchands de bois du Canada, à l'âge de 98 ans et huit mois.

10 — La Cour Suprême du Canada permet au "Nipissing Central", chemin de fer de l'Ontario, de se prolonger dans la province de Québec jusqu'au district de Rouyn. Le premier ministre de Québec veut porter cette cause en appel au Conseil Privé d'Angleterre.

— Les municipalités du comté de Montmorency donnent, au Château Frontenac, un banquet à l'hon. L.-A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec. Il y a vingt-cinq ans que l'hon. Taschereau est député de Montmorency.

12 — Le gouvernement français par l'entremise du baron de Vitrolles, consul général de la République française au Canada, fait un don de 3,000 francs aux Écoles françaises de l'Onta.

rio. Le chèque a été adressé à l'hon. sénateur Belcourt, président de l'Association d'éducation de l'Ontario.

13 — Réunis fraternellement, en un banquet de quatre cents couverts, à l'hôtel Macdonald, d'Edmonton, les Canadiens français de l'Alberta jettent les bases d'une Association d'Éducation, sur le modèle de celles du genre que possèdent déjà l'Ontario, le Manitoba et la Saskatchewan. L'heureuse initiative de cette fondation opportune appartient au Cercle Jeanne d'Arc qui, dans la capitale albertane, s'occupe, depuis de longues années, de surveiller les intérêts de l'enseignement français.

14 — L'honorable M. Stewart, ministre fédéral de l'Immigration-Colonisation, annonce que des plans sont élaborés pour une vaste campagne d'immigration canadienne devant couvrir les États-Unis, la Grande Bretagne et les pays d'Europe. Il ajoute que le Canada, à son avis, peut absorber 200,000 cultivateurs par année.

17 — Le *Citizen*, d'Ottawa, publie que le programme législatif du gouvernement Mackenzie King pour la prochaine session fédérale, contiendra la promesse de compléter le chemin de fer de la Baie d'Hudson, en exécutant une partie de l'entreprise dès l'année prochaine.

18 — L'Hôtel-Dieu du Saint-Sacrement, actuellement en construction sur le chemin Sainte-Foy à Québec, fait un emprunt de \$1,500,000. Cette somme, qui sera convertie en obligations de 5½% à dix ans, a été souscrite par la maison L.-G. Beaubien et Cie, Limitée, de Montréal, pour le compte d'un syndicat financier.

— Le gouvernement fédéral canadien aurait résolu de ne pas accorder au "Nipissing Central", filiale du "T. N. O.", l'autorisation de construire son embranchement de Rouyn, avant que la Province de Québec ait soumis au Conseil Privé d'Angleterre, comme son Premier ministre en a manifesté l'intention, le jugement de la Cour Suprême du Canada justifiant cette autorisation.

19 — D'après les chiffres fournis par le Bureau fédéral de la Statistique, la récolte totale de pommes de terre au Canada en 1925 est estimée à 44,497,000 quintaux provenant d'une superficie de 545,891 acres, comparativement à 56,648,000 quintaux récoltés sur 561,228 acres en 1924.

22 — Près de trois cents franco-canadiens de l'Ouest canadien arrivent à Montréal où ils sont reçus avec enthousiasme par leurs frères de la province de Québec. Ces pèlerins de la "Survivance franco-canadienne" seront à Québec la veille de Noël et à Sainte-Anne de Beaupré, pour la messe de minuit.

22 — Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, bénit le nouveau "Pavillon des Sciences" que notre Université vient de faire construire dans la paroisse du Saint-Sacrement,

sur le Chemin Sainte-Foy. Ce pavillon logera l'école supérieure de chimie, et les deux écoles d'Arpentage et de génie forestier.

23 — *L'Action catholique* annonce que le Souverain Pontife publie aujourd'hui même son encyclique par laquelle il institue la fête de la royauté du Christ. Cette nouvelle a réjoui tous les catholiques de notre province.

24 — Le Directeur de notre Ministère fédéral de l'Agriculture déclare que la récolte du blé, au Canada, en 1925, n'a été dépassée qu'une fois depuis qu'on cultive cette céréale dans l'Ouest. Elle s'élève à 422,000,000 de boisseaux.

25 — L'église de Sainte-Agathe de Lotbinière est la proie des flammes. On ne peut sauver que les Saintes-Espèces et une partie du mobilier de la sacristie.

26 — M. J.-B.-A. Thivierge, président de la Librairie Langlais Limitée de Québec, décède à l'âge de 49 ans et 9 mois.

27 — Les curés des trois paroisses de Shawinigan annoncent en chaire qu'à partir du 1er janvier prochain on ne travaillera plus le dimanche dans les usines de la "Belgo Canadian Paper Company".

29 — On apprend de Rome que la Pallium dont vient être décoré S. G. Mgr Roy, archevêque de Québec, a été remis par procuration à Mgr Amédée Gosselin, ancien recteur de l'Université Laval, actuellement à Rome, lors du Consistoire du dix-sept décembre dernier.

30 — La quête de la guignolée faite à Québec et à Lévis par les voyageurs de commerce rapporte près de \$15,000, dont \$8,000 en argent, et le reste en effets de toutes sortes.

31 — On annonce de Montréal la fusion des grandes épiceries Hudon-Hébert et Chaput.

## LA MOUSTACHE A UNE HISTOIRE !

Il paraît que la mode des moustaches nous vient d'Espagne. Lorsque les Maures eurent envahi la péninsule, les populations chrétiennes se trouvaient si bien mêlées qu'elles ne pouvaient plus se reconnaître entr'elles, faute d'un signe de ralliement.

Il fallut s'entendre pour trouver ce signe par lequel au premier coup d'œil les chrétiens se reconnaîtraient et pourraient s'entr'aider. Ils laissèrent donc croître sous le nez une ligne horizontale de poils, et sous la lèvre un bouquet perpendiculaire qui donnait à l'ensemble la figure d'une croix.

Ces détails sont intéressants à connaître à l'heure qu'il est surtout, où les moustaches se font de plus en plus rares ! Si jamais elles disparaissent sur toutes les figures masculines, les générations à venir sauront au moins que la moustache a une origine chrétienne.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

UNE DE SES ÉTRANGETÉS, LE KYSTE DERMOÏDE

**A**VANT de quitter la région de l'œil, je dirai un mot du kyste dermoïde, parce qu'il siège surtout dans cette région, quoiqu'il ne le fasse pas exclusivement.

J'ai déjà parlé des kystes, il est vrai ; mais le kyste dermoïde n'est pas un kyste banal. On pourrait dire d'abord qu'il n'est pas une maladie, mais une infirmité ; qu'il n'est pas une tumeur due à l'obstruction ou à l'inflammation d'une glande quelconque, mais plutôt un caprice de la nature.

Quoiqu'il se développe surtout dans l'adolescence et l'âge adulte, le kyste dermoïde a son origine dans la toute petite enfance, alors que se forment les tissus. Par un phénomène encore inexplicable, une portion de peau ou de muqueuse, pincée dans une fente osseuse, se replie en dedans, de sorte que la partie interne de ces kystes est, suivant le cas, de la peau ou de la muqueuse ; qui se développe dans des conditions anormales.

Mais la peau et la muqueuse ont des propriétés spéciales. La première pousse parfois des poils, et la seconde des dents.

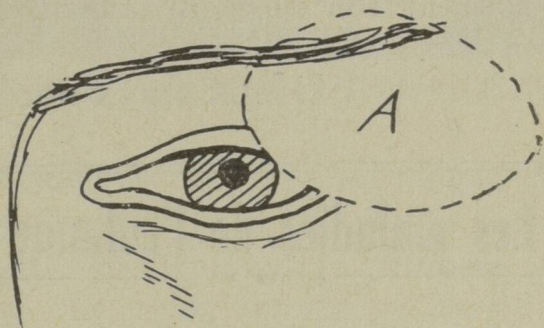
Voilà pourquoi lorsqu'on ouvre un kyste dermoïde adulte, on y trouve parfois des poils, barbe ou cheveux, parfois des dents, lorsque les portions de peau ou de muqueuse enclavées se trouvaient de celles destinées à produire des poils ou des dents.

Les kystes dermoïdes étant dus à un pincement de la peau ou de la muqueuse dans une fente osseuse, doivent se rencontrer le long de ces fentes.

Et c'est ce qui arrive.

\* \* \*

Les os, comme on le sait, n'atteignent pas tout de suite la consistance que l'on remarque



Le kyste dermoïde et son siège ordinaire

chez les adultes. Regardez la tête d'un petit enfant. En certains endroits elle paraît molle ; on distingue nettement des lignes qui marquent les limites de plaques osseuses qui ne se joignent pas tout à fait, lignes qui forment, là où elles se croisent, des plaques molles plus grandes que l'on appelle des fontanelles.

C'est le long de lignes de ce genre que se forment les kystes dermoïdes, parce que c'est à leur niveau que la peau ou la muqueuse se trouve pincée par un mécanisme qu'il serait bien difficile d'expliquer.

Puis ensuite cette parcelle de peau ou de muqueuse se met à se développer. Il s'en suit le kyste dermoïde.

\* \* \*

Cette tumeur est absolument bénigne, et n'expose jamais la vie de celui qui la porte.

Elle est seulement plus ou moins nuisible suivant son volume, et compromet surtout l'esthétique du visage. L'œil porte une prune, comme on dit familièrement.

Il est donc souvent question de l'enlever.

L'opération n'est pas grave, mais elle est délicate et parfois très difficile.

En effet, il ne suffit plus simplement d'inciser la peau.

Il faut pénétrer jusqu'au périoste, le gratter avec soin pour empêcher la récurrence ; et malgré toutes les précautions prises, cette dernière est assez fréquente.

Le médecin peut donc difficilement promettre une guérison radicale. D'autant plus qu'il lui

faut souvent poursuivre les racines de la tumeur jusqu'à des petites dépressions osseuses pas toujours faciles à trouver.

Pour que les cicatrices soient moins visibles dans un endroit si apparent, le chirurgien fait le plus souvent son incision dans le sens du sourcil.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Les maladies de l'enfance

### LA VARICELLE

LA varicelle est une fièvre éruptive, caractérisée par une éruption de vésicules. C'est une maladie très fréquente, très contagieuse, remarquablement bénigne, de germe inconnu ; elle est en tous cas différente de la variole. La vaccine n'immunise pas contre la varicelle, et la varicelle ne garantit pas de la variole.

Le virus varicelleux, assez comparable à celui de la rougeole, est fragile.

Un seul symptôme permet de reconnaître la maladie, c'est l'éruption de vésicules, car la période d'incubation, qui dure quatorze jours, est remarquablement silencieuse. L'enfant ne ressent généralement aucun malaise, quelquefois il a moins d'appétit et la langue est un peu blanche.

Presque toujours le médecin est appelé parce que l'enfant présente une éruption sur le corps. Ce sont de petites vésicules remplies d'un liquide clair, "comme si une goutte d'eau était interposée entre l'épiderme et le derme". (APERT.) On en trouve sur toute la surface du corps, principalement sur le tronc (dos et ventre). Elles n'apparaissent pas toutes à la fois, mais par poussées successives, séparées par des intervalles de un ou deux jours.

Avant que la vésicule apparaisse, on observe la formation d'une tache rouge qui se soulève peu à peu, et au sommet de laquelle apparaît la gouttelette claire caractéristique. Arrivée à son complet développement, la rougeur de la peau disparaît, et il n'existe plus qu'une véritable goutte d'eau adhérente à la peau. Peu à peu, la vésicule se sèche et il se produit une croûte qui tombe en laissant presque toujours une petite cicatrice blanche indélébile.

On peut également en observer sur les muqueuses, mais c'est plus rare.

On observe un léger mouvement fébrile à chaque poussée de vésicules.

L'apparition d'éruptions scarlatiniformes (RASH) avant ou pendant l'éruption est peu observée.

Les complications sont exceptionnelles chez le grand enfant. Les varicelles ulcéreuses et gangreneuses ne se voient que chez des enfants profondément cachectiques.

Très rarement, la varicelle s'accompagne de néphrite. Le pronostic est donc très bénin.

Dans les premiers mois de la vie, le nourrisson paraît réfractaire à la varicelle, comme il l'est pour les autres fièvres éruptives. Cependant, M. Apert a observé dix-neuf cas de varicelle à la Maternité de Paris, chez des prématurés élevés en couveuse.

Chez le nourrisson, l'élément éruptif est le même que chez l'enfant plus âgé : même vésicule brillante, transparente et bombée.

Les nourrissons cachectiques, athrepsiques, mal tenus ou mal alimentés, sont prédisposés aux complications comme le sont ceux qui relèvent d'une autre maladie ou dont la peau est infectée (pyodermites, abcès sous-cutanés). Chez ceux-là l'infection secondaire est à redouter. La vésicule, au lieu de se dessécher, se transforme en pustule et creuse la peau, entamant le derme.

La varicelle est quelquefois confondue au début avec du pemphigus bulleux, avec du prurigo strophulus, avec de l'impétigo bulleux.

On a voulu récemment établir des relations entre le zona et la varicelle, certains cas de varicelle ayant paru se développer à la suite d'un zona survenu dans l'entourage et réciproquement, mais le fait n'est pas admis par la majorité des auteurs.

Il n'y a pas de traitement spécial de la varicelle. Elle a une tendance spontanée vers la guérison. Le mieux est d'isoler aussitôt l'enfant pour éviter les chances de contagion ; on le maintiendra au lit, l'alimentation sera diminuée. On veillera surtout à la propreté de la peau, on défendra à l'enfant de se gratter, car le grattage écorche les croûtes et les infecte, et on le poudrera largement à la poudre de talc stérilisé mélangée à parties égales de poudre d'oxyde de zinc.

DR PIERVAL.

(La Maison.)

### UN BAUME SPÉCIAL

— Vous n'êtes jamais de mauvaise humeur ? disait-on à une femme qu'on savait, chez elle, fortement éprouvée. Est-ce que vous ne sentez ni les injustices des hommes, ni les taquineries des choses ?

— Je les sens comme vous, dit-elle, mais elles ne me blessent pas.

— Vous avez donc un baume spécial

— Oui ; contre les contrariétés des personnes, j'ai la charité ; contre celles des choses, j'ai la piété, et sur chaque blessure, qui saigne, je prononce ce mot : Dieu le veut !





# RADIO

## Autour du Roberts

### II

**Q**UELLES améliorations pourrait-on apporter au "Roberts" pour en faire un appareil encore meilleur. Il est certain que l'on peut faire une foule de combinaisons différentes. Mais les combinaisons ne sont pas toujours des améliorations. La revue *Radio Broadcast* a institué un concours avec récompense à celui qui trouverait un meilleur circuit. Elle n'a pas encore reçu que nous sachions, le circuit vainqueur.

Toutefois, il est intéressant d'étudier les diverses modifications que l'on peut apporter : quelques-unes ont déjà été publiées ailleurs, d'autres sont encore inédites. D'abord, la bobine d'antenne. Il n'est pas du tout nécessaire de placer les 40 tours réglementaires. Cela ne peut être utile que dans le cas où l'on veut se servir d'une antenne extrêmement courte v. gr : 25 pieds. Nos antennes ordinaires en auront suffisamment de 20 à 25 tours. Dans ce cas il y aura moins de fil inutile et par conséquent moins de pertes. Il y aura aussi moins de capacité entre le primaire et le secondaire, ce qui ne sera qu'un avantage. La bobine étant plus petite, elle exercera son action d'interférence sur un rayon plus limité : encore un avantage. Enfin au lieu de faire les prises de connexions à 2, 5, 10, 20, 30, 40, on pourra le faire à 2, 5, 8, 12, 17, 23 ; ce qui aidera beaucoup à la sélectivité.

Il n'est pas même nécessaire de faire une bobine spéciale pour l'antenne. Il suffit d'utiliser quelques tours du secondaire et de connecter l'antenne et la terre à ces quelques tours. Nous aurons de ce fait un auto-transformateur qui dans certains cas nous donnera de meilleurs résultats que ceux obtenus avec la bobine spéciale d'antenne. Il sera bon dans ce cas et

surtout lorsque l'antenne est longue de placer un condensateur fixe de faible capacité en série entre l'antenne et le primaire. On peut aussi, si l'on veut, intercaler dans le circuit de l'antenne une inductance d'environ 70 tours et munie de prises de connexions à tous les 10 tours environ ce qui donnera un primaire presque accordé. Dans ce cas il faudra éviter de placer cette bobine en relation inductive avec le secondaire sous peine d'y perdre toute sélectivité. Les quelques tours du secondaire utilisés comme primaire suffisent pour transférer le voltage de l'antenne. Mais ce dernier arrangement, tout en augmentant les contrôles, ne semble pas augmenter les résultats. La première méthode indiquée semble meilleure. Pour la réaliser il suffit d'enlever la bobine d'antenne, de connecter un condensateur .0001 en série dans l'antenne, de connecter l'autre partie de ce condensateur au dixième tour de la bobine secondaire et de connecter le commencement de la bobine secondaire à la terre.

L'addition d'une étape de haute-fréquence augmente considérablement la sensibilité du Roberts. Toutefois il n'est pas certain qu'il soit bien pratique d'augmenter la sensibilité de cet appareil. On peut affirmer sans trop de hardiesse qu'avec un Roberts bien construit on peut prendre tous les postes qu'il est possible d'entendre pour une période donnée de réception ; que si un poste refuse d'entrer c'est un signe qu'à ce moment il est au-dessous du niveau du bruit. Dans ce cas une étape de plus en haute-fréquence ne servirait à rien si ce n'est à augmenter le bruit. Donc en principe l'étape additionnelle n'est guère utile du moins pour faire de la distance.

Cependant en pratique elle peut être désirable dans certains cas. Prenez par exemple le cas où l'appareil serait localisé dans un milieu défavorable avec une antenne trop courte ou trop masquée par les objets environnants.

Cette étape aura toujours et partout l'avantage de donner une musique plus naturelle, car elle diminuera la distortion produite par la régénération.

Il n'est guère difficile d'ajouter une étape de haute-fréquence au circuit Roberts. Il suffit pour cela de se procurer une lampe et une douille, un condensateur variable, 23 plaques, deux bobines, dont l'une sera enroulée avec 44 tours de fil No 22 et formera un secondaire et l'autre avec 26 tours doubles de No 26 et formera un bobine primaire N. P.

Sur le circuit déjà existant on remplace la bobine d'antenne par la bobine N. P., que l'on s'est procurée et que l'on connecte à la plaque d'une nouvelle lampe. La nouvelle bobine secondaire shuntée par un condensateur variable, est connectée à la grille de cette même lampe. Et la bobine d'antenne est mise en relation inductive avec cette dernière bobine secondaire. En un mot on répète une deuxième fois la première étape de haute-fréquence du Roberts. Il n'est pas nécessaire d'avoir un rhéostat spécial pour cette lampe nouvelle, il suffit de la connecter en parallèle sur une autre lampe amplificatrice. Il ne faudra pas oublier, de mettre un condensateur neutralisant spécial pour cette lampe.

Une autre amélioration que l'on peut faire au Roberts consiste à modifier ses bobines secondaires. Au lieu de les enrouler avec du fil No 22 sur des formes en toile d'araignée, on peut utiliser les bobines dites à pertes minimum et se servir d'un fil plus gros tel le No 20 ou 18.

On peut aussi augmenter l'inductance d secondaire de façon à couvrir toute l'échelle des "broadcastings" avec seulement un condensateur .00035. Il y aurait lieu d'obtenir par ce procédé un plus fort voltage dans les circuits de grille si toutefois on ne perd pas par ailleurs les avantages gagnés par un fil plus gros et une inductance plus forte. On sait en effet qu'une bobine plus forte en inductance occupe nécessairement plus d'espace et étend son champ magnétique beaucoup plus loin. Il y a donc danger de couplage électromagnétique entre les diverses bobines et par suite tendance à l'oscillation.

Toutefois en disposant convenablement les bobines, en les espaçant davantage, on peut gagner quelque chose dans l'emploi d'inductances plus élevées que celles du circuit original.

LS-M. BOLDUC, ptre.

**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du  
RADIO DE FOREST**

CATALOGUE adressé sur demande.  
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs

*Robitaille*  
Enr.

320 rue St-Joseph, Québec.

## Matériaux de Construction

*Avant de construire, consultez-nous. Notre assortiment est des plus complets et nos  
prix, à la portée de tous.*



TERRA COTTA "NATCO"  
Briques ordinaires et briques à feu de toutes sortes, briques de pavage  
Bardeaux d'"asphalte" et papiers de toutes qualités  
Stucco Bishopric, Ciment, Chaux, Plâtre Rockwall, Etc., Etc.




# WEBSTER & FILS Limitée

Harold G. BOISSEAU, Gérant

79, Rue Dalhousie  
Tél. 2-6575 — 2-6576

QUEBEC

Succursale: 218, Rue de la Couronne  
Tél. 2-7279



# FEMINA

## A l'aurore de l'année nouvelle

NOS VŒUX

**U**N usage qui nous vient de la douce France, jette dans les bras l'un de l'autre les membres d'une même famille, aux premières heures de l'année qui commence ; les protestations mutuelles d'amitié et les échanges de souhaits accompagnent ces embrassements qui symbolisent si bien l'union des cœurs.

Dans la bouche d'un simple chrétien, tout vœu si simple et si vieillot soit-il n'est jamais un vain mot.

Ici, à notre *Femina*, ils sont plus qu'un vulgaire élan du cœur, une parole aimable et de convenance, ils contiennent ce que la vraie amitié peut désirer de meilleur.

A chacune de nos lectrices et aux membres qui composent leurs familles nous désirons le plus estimable de tous les biens : une santé florissante, apte à porter allègrement le fardeau de la tâche journalière.

Les joies du cœur sont aussi l'objet de nos désirs, mais nous souhaitons surtout la rectitude d'une vie vraiment chrétienne.

“ La bonne conscience, disait saint François de Sales, est le meilleur oreiller pour s'endormir dans la paix et la tranquillité.”

Et si la douleur et l'épreuve nous visitent dans le cours de cette année, ne fuyons pas. Que la croix consiste dans la souffrance physique ou morale, changeant d'objet avec les événements quotidiens, ou qu'elle soit l'épreuve lourde dont on épuise lentement l'amertume, la croix se trouvera toujours sur notre route. Elle s'impose et nul ne passe outre.

Y a-t-il sagesse plus grande que de faire de la nécessité une vertu, de l'expiation une source

de mérite et d'honneur ? Le fardeau est inévitable, il suffit de savoir en charger nos épaules.

Comment donc faut-il porter la croix ?

Avec amour,

Voilà le grand secret, le secret

De la paix sereine, profonde,

De la confiance que rien ne trouble,

De la joie parfaite même ici-bas.

Acceptons la croix amoureusement, avec l'élan du cœur généreux auquel rien ne coûte parce qu'il aime.

Avec ces dispositions, l'année nouvelle sera l'année de prospérité, de contentement, de bénédiction.

Les souhaits formulés le premier de l'An n'obtiennent pas tous leur parfait accomplissement. Ils sont une halte dans l'âpre montée, ils font reprendre haleine, réparent les forces et donnent du courage pour la route à venir.

Témoignage d'une sympathie qui voudrait heureux ceux qui l'entourent, ils consolent et reconfortent le cœur.

Puissent-ils en faisant miroiter devant nos yeux la riante image du bonheur, stimuler les énergies et leur donner le courage de surmonter les difficultés à venir et les aider à porter joyeusement le fardeau, la croix de chaque jour.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

JEANNINE.— Je cueille pour vous une pensée à méditer, vous en ferez votre profit, ma chère amie et surtout ne dites pas que... c'est trop grand pour vous... “ La persévérance est la plus grande des épreuves, le plus pesant des fardeaux, la plus accablante des croix.” Il n'y a que les saints qui persévèrent, soyons de ceux-là.

FRANCINE. — Françoise, née Robertine Barry, fut une de nos femmes de lettres les plus estimées. Elle nous a laissé plusieurs articles réunis dans un petit volume : *Fleurs champêtres*, où nous trouvons des tableaux réels et bien dits sur nos mœurs et les coutumes des vieux. Entre autres elle a dit cette pensée vraie et délicate : “ La femme est un composé de sentiments de perception physique et morale avec des fibres toujours vibrantes. Son âme est une harpe éolienne à qui tous les bruits arrachent un son : gaieté, plainte ou sanglot.”

LORETTE. — Ne vous étonnez pas petite amie de cette emprise de la douleur et de la main-mise qu'elle semble avoir faite en vous. Dieu atteint son but en nous envoyant l'épreuve de quelque manière qu'elle se présente. L'épreuve éclaire l'âme sincère, elle lui dévoile le mal qui était caché dans les replis de son cœur, mais elle fait mieux que de le révéler, elle l'attaque et le détruit pourvu que l'on sache profiter de son action bienfaisante. La douleur nous rend meilleur en nous humiliant, elle nous fait sentir notre impuissance et notre néant et nous force à glorifier Dieu par nos vertus plus que par nos œuvres, par notre humilité et notre amour plus que par les succès extérieurs les plus brillants.

Pour gouverner, modérer la douleur et l'empêcher de devenir nuisible soumettons-nous entièrement à la volonté divine. Cet acte de soumission, de résignation prendra dans notre cœur la place du regret et de la tristesse causée par l'épreuve... c'est assez difficile me direz-vous ? Essayez et revenez me dire un mot du moyen presque infaillible que je vous donne.

Donc à bientôt !!

## PETITE POSTE

FRANCINE salue amicalement Violette de l'Immaculée et lui demande de bien vouloir correspondre avec elle, une amitié constante lui est offerte, la refusera-t-elle ?

Jeanne LE FRANC.

### SCIENCE INNÉE

Mlle Lili récite à sa mère une fable qui n'a ni queue ni tête.

— Tu dois te tromper, mon enfant.

— Mais non, maman, je t'assure.

— Prie ta maîtresse de pension de te prêter le livre, et je te le prouverai.

— Elle n'a pas de livre, elle a ça dans le corps !...”

## La cuisine

### DE L'ALIMENTATION

On appelle aliment, toute substance qui sert à compenser les pertes que nous subissons journellement.

#### RÔLE DES ALIMENTS

Les aliments servent :

1° A réparer les tissus qui s'usent continuellement par le travail et l'usage même de la vie.

2° A fournir la chaleur nécessaire à l'entretien de notre organisme.

3° A produire l'énergie nécessaire au travail musculaire.

Après l'air, rien n'exerce sur la santé une plus grande influence que les aliments et les boissons. On pourrait assez exactement nous comparer à des poêles ou encore à une machine à rendement comme la machine à vapeur, qui consomme du combustible et produit du travail.

#### COMPOSITION DES ALIMENTS

Les éléments fondamentaux de nos aliments sont les suivants :

1° L'albumine ou matière azotée : albumine animale, albumine végétale.

2° Les graisses animales, graisses végétales.

3° Les hydrates de carbone ou hydrocarbonés. Ils se subdivisent en trois classes :

a) Amidon ou matières amylacées.

b) Sucre.

c) Cellulose. Principe alimentaire accessoire.

4° Les matières minérales existent dans tous les aliments à l'état de sels minéraux.

5° L'eau entre également dans la constitution de tous les aliments.

Dr PASCAULT.

#### ÉLÉMENTS DE NOS TISSUS

Avant de rechercher les aliments nécessaires à l'homme, il est important de savoir quels sont les éléments qui entrent dans la composition du corps humain.

Notre chair, nos os, nos nerfs, sont essentiellement faits de petites cellules, dont les éléments premiers sont des corps simples : oxygène, hydrogène, azote et carbone. Ils contiennent aussi, mais en quantité moindre, des sels minéraux et de l'eau.

Or, tous ces matériaux se retrouvent dans l'air que nous respirons et dans les aliments que nous mangeons. C'est pourquoi pour vivre nous devons manger, boire et respirer un air pur.

(La cuisine à l'école primaire.)

## La clef du Paradis

Je veux vous dire, aujourd'hui, une histoire qu'on m'a racontée pendant ma petite enfance et dont j'ai gardé un bon souvenir.

“ Un jour, Jean dit tout à coup à sa mère qui lui causait tendrement : “ Maman, je voudrais bien avoir la clef du Paradis moi aussi, tout comme le grand saint Pierre. Oh cette clef, je la désire beaucoup, j'envie son heureux possesseur. Et puis, dis, petite mère, ce doit être un si beau, si beau joujou ! ”

La maman, que ce curieux désir de son fils, émotionnait vivement, prend un petit sou et dit à l'enfant tout surpris : “ Voilà la clef du Paradis ! Ce que tu vois, mon Jean, continuait-elle, c'est un sou ; c'est peu, très peu et pourtant, cet objet de valeur si faible, si minime, a une bien grande puissance : il peut ouvrir les portes du bon Dieu.

Le bon Jésus, qui sauve les pécheurs et pardonne leurs fautes, l'enseigna lui-même, autrefois, aux peuples de la Judée.

Le petit sou que l'on donne à l'enfant chétif et misérablement vêtu, le petit sou que l'on donne à la pauvre mendicante qui implore pour ses enfants sans feu ni pain, le petit sou que l'on donne au vieux chemineau qui tend sa main tremblante, le petit sou que l'on donne de bon cœur, avec plaisir, sans regret aucun, voilà mon enfant, voilà la clef du Paradis ! ”

Puissiez-vous toujours vous rappeler la leçon que donna la maman à son Jean, et profiter de votre passage sur la terre pour soulager les malheureux et acquérir au moyen du petit sou, “ la clef du Paradis ”.

Cousine ROBERTE.

## L'ACADIE

“ Poète, prends ton luth aux cordes argentines  
Pour chanter l'Acadie et ses lacs, ses collines,  
La terre basse, riche en récoltes de foin,  
L'immense mer montante et les pêcheurs au loin,  
Les havres retirés, chaque anse aux ondes pures  
Dont s'échangent ses bords comme de dentelures,  
Et ses vergers en fleurs ou de fruits alourdis  
Qui font partout d'une vallée un paradis ! ”

“ Poète, prends ton luth à la corde dorée  
Pour chanter l'Acadie : — ô presque ignorée ! —  
La croix de chaque flèche au dessus des forêts  
Et, tout silencieux, le champ des morts auprès,  
L'innocence des mœurs, les scènes pastorales,  
L'aisance sans le luxe, à l'abri des cabales,  
La race épanouie à côté des époux :  
Bucoliques à rendre un Virgile jaloux !... ”

“ Poète, prends ton luth aux cordes les plus sourdes  
Pour chanter l'Acadie et ses angoisses lourdes.  
Ne touche de tes doigts que les cordes de fer,  
Des échos de son âme et des bruits de sa mer.  
Chante une autre Rachel, en pleurs au mausolée,  
Qui ne veut pas en sa perte être consolée,  
Ce départ de sa rive et ses longs cris d'adieu,  
Ses ennuis dans l'exil qui vont au cœur de Dieu !... ”

Ah ! puisque tu le veux et puisque tu m'inspires,  
Je reprendrai mon luth où l'aile des zéphyr  
En fol entrain se joue avec mon doigt léger.  
Ah ! viennent les Esprits au feu divin forger  
Les cordes d'un métal d'où jaillit le tonnerre  
Pour rendre tes tourments, peuple que je vénère !  
L'oreille sur ton sol ainsi que sur ton cœur,  
Puissé-je entendre encor l'écho de ta douleur !... ”

M.-J. MARCILE, C.S.V.

(1) Extrait d'un poème : *Les Laurentides* que vient de publier le R. P. M.-José Marcile, S.C.V. Vol. in-12 de 312 pages. Prix : 75 sous. Chez les Clercs de Saint-Viateur, 2061, rue Saint-Dominique, Montréal.

Tél. : 2-6636

Boulangerie Modèle

# Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits “ SODA ”

364, rue St-Jean, :: QUEBEC

## LISEZ ET

## FAITE LIRE

# L'Apôtre

## HEMORROIDES SOULAGEES

Si vous souffrez d'hémorroïdes saignantes, cuisantes, internes ou saillantes, je puis vous offrir un soulagement assuré. Vous pouvez vous appliquer vous-même, chez vous, mon nouveau traitement par absorption. Envoyez-moi votre adresse et je vous ferai parvenir des témoignages recueillis dans votre propre localité ainsi qu'un

### TRAITEMENT GRATUIT

qui vous procurera un soulagement instantané. N'envoyez pas d'argent. Faites connaître à d'autres ce nouveau et merveilleux traitement. 29F

MME. M. SUMMERS  
BOITE 47 WINDSOR, ONT.

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

#### DEVINETTES

- 1° C'est l'écho.
- 2° C'est un repas qui commence par la faim (fin).

#### RÉBUS GRAPHIQUE

Aide-toi, le ciel t'aidera.

#### MNÉMOTECHNIE

Platon  
Aristote  
Socrate.

#### RÉBUS NO 69

Trois déménagements valent un incendie.

Mot à mot : Troyes — dé — maie Na — Gement — val — t'hun — nain — cent d'I.

Ont trouvé des solutions partielles : M. Évariste Breton, Séminaire de Québec.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Marie Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; Mme J.-Ernest Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mme Arthur Kéroack, East Hereford, Compton ; les RR. Frères Silvère et Pasteur, Asbestos ; l'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; Mme H.-O. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me, E.-U. ; Mlle Estelle Poisson, Couvent de St-François du Lac, Yamaska ; Mlle Geneviève Hamel, Marie Drouin et Alice Dutil, Académie des SS. de la Charité, Plessisville ; Abbé Jean-Paul Des-

chesne, ecl., Séminaire de Rimouski ; Mlle Brigitte Chapdelaine, Couvent de St-François-du-Lac, Yamaska ; M. Jean-Pierre Caron, Ferme Expérimentale, Ottawa ; M. le Dr W.-S. Chartrand, Ottawa ; M. Raymond Paré, Mlles Gilberte Lockwell, Berthe Naud et Thérèse Paré, Deschambault ; Mlle Albina Pelletier, Plantagenet, Ont. ; Mlle Evangeline Nézan, 240, Breeze Hill, Ottawa ; Sœur St-Hermas, Sudbury, Ont. ; Mlle Corinne Dubé, 205, rue Cathcart, Ottawa.

Le sort a désigné le R. Frère Pasteur et Mme Rochefort.

### JEUX D'ESPRIT No 78

#### DEVINETTES

- 1° Quelle ressemblance entre un barbier et un agent de ville ?
- 2° Connaissez-vous plus bavard qu'une femme ?

#### CHARADE

Plus que mauvais est mon premier.  
Héros troyen est mon dernier.  
Chaîne de monts est mon entier.

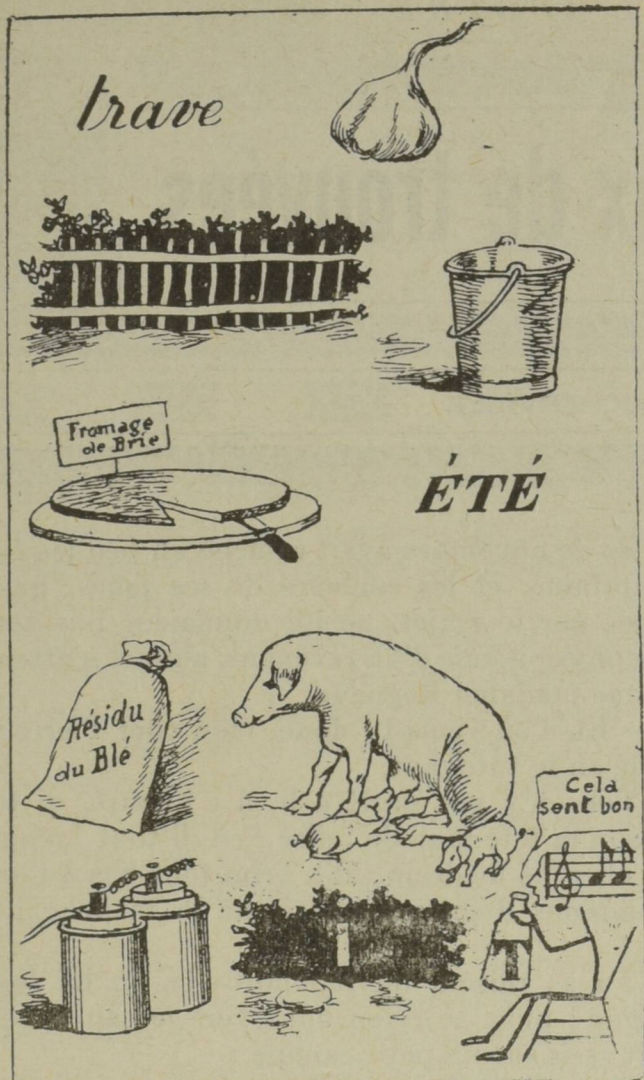
#### LOGOGRIPE

Sur huit pieds je suis un prédicateur célèbre,  
Otez mon troisième et je deviens un bonbon.

Louis XIV, en général, évitait la raillerie. Sa politesse raffinée lui faisait considérer comme une lâcheté la moquerie envers ses inférieurs, puisque ceux-ci, retenus par le respect dû au monarque, n'auraient pas pu lui répondre. Une fois cependant il sortit de cette réserve ; voici à quelle occasion. Il visitait la ménagerie du château de Versailles, accompagné du gardien en chef qui portait le titre de capitaine. Les dindons nouvellement importés en France y figuraient en troupe assez considérable. Le roi trouva que les animaux étaient mal soignés et, se tournant vers le gardien, lui dit d'un ton demi-fâché, demi-railleur :

“ Votre service est négligé. Si cela dure, je vous prévient, Monsieur le capitaine, qu'à ma première visite je vous casserai à la tête de votre compagnie ! ”

## RÉBUS No 70



pas à pas, en suivant les degrés que suit lui-même le développement de la grâce, sont aptes à conduire l'âme jusqu'aux sommets les plus élevés de la sainteté. Sans doute tout le monde n'est pas appelé à atteindre ces sommets, c'est là le secret de Dieu ; mais, chacun ignorant jusqu'où précisément il doit parvenir, chacun aussi doit connaître les étapes successives de la route. En lisant et en méditant ce petit livre il sera éclairé, et il pourra, sans crainte de s'égarer, suivre en toute confiance un guide qui, à la science, joint une exquise et délicate charité.

## ALMANACH DES JEUNES

L'Almanach des jeunes pour 1926 paraît pour la première fois, à l'Action canadienne, 99, rue Ste-Julie, les Trois-Rivières. Ce nouvel almanach ne fait double emploi avec aucun autre. Destiné aux jeunes, cet almanach aura sa place parmi ses confrères plus anciens que lui et qui s'occupent exclusivement et en général des questions religieuses et sociales, mais qui ne sont pas destinés spécialement pour les jeunes intelligences. Nous sommes donc heureux de souhaiter la plus cordiale bienvenue à l'Almanach des Jeunes.

L'Almanach des Jeunes se vend \$0.15 l'unité ; \$1.50 la douzaine, chez l'éditeur, L'Action canadienne, 99, rue Ste-Julie, les Trois-Rivières.

## INTÉRIEUR

Lorsque l'on est encor petit et que vient l'heure  
Où le jour n'est plus là sans qu'il fasse encor nuit,  
Quelle joie ! Au dehors, c'est l'hiver, le vent pleure !  
Au dedans, le feu clair danse et flambe à grand bruit.  
" N'allumez pas encor la lampe. Chut ! Silence !  
Grand'mère, contez-nous l'ogresse ou l'oiseau bleu."

Dans l'horloge de bois le tic-tac se balance,  
Le grillon fait son cri, le chat dort près du feu.  
La troupe des enfants, assise en rond, écoute.  
Ah ! que le conte est beau ! qu'il fait peur et plaisir !  
Mais la soupe est fumante. Allons, quoi qu'il en coûte,  
L'histoire s'entendra demain plus à loisir.

La lampe est arrivée en même temps. Tout brille.  
Qu'il fait bon rire autour de ces plats réchauffants,  
Dans l'ordre et dans la paix de l'honnête famille,  
A la table où vous rit une troupe d'enfants.  
A la fin du repas, la nappe blanche ôtée,  
Ils admirent d'un œil quelquefois endormi  
La boîte de couleur, le jour même achetée,  
Et le grand livre d'or, présent d'un vieil ami.

Oh ! les rires d'enfants, comme cela résonne !  
Le plus jeune, surpris dans sa chaise dormant,  
Fait le tour du salon sur les bras de sa bonne  
Et dit bonsoir, d'un ton d'ennui, mais si charmant !  
Puis, le livre est ouvert sous l'éclat de la lampe.  
Des images, mon Dieu ! Des rivières, des ponts !  
Et les enfants courbés se touchant de la tempe,  
On voit les cheveux noirs mêlés aux cheveux blonds.

Ah ! que de joie autour de ce livre d'images !  
Jeunes et vieux parents se regardent heureux,  
Et les anges gardiens des enfants qui sont sages  
Retrouvent à les voir le ciel quitté pour eux.

Jean AICARD.

## LES LIVRES

**LA FRANC-MACONNERIE, VOILA L'ENNEMI.**  
Par le R. P. EHRHARD. Un volume in-18 de 64 pages.  
Broché : 1 fr. 15. Avignon, Aubanel frères, éditeurs,  
imprimeurs de N. S. P. le Pape.

A ceux que leur foi trop faible laisserait indifférents devant la lutte que la maçonnerie livre à l'Église, ce petit écrit démontrera que son action destructive ne s'arrête pas là ; qu'autant que l'Église en sont victimes la patrie, la famille, la société tout entière, la morale des individus et la science elle-même. Ce sont là des vérités qu'il faut clamer à tous parce qu'elles sont trop ignorées et que cette ignorance est déjà elle-même un danger, car comment se prémunir contre un ennemi que l'on ignore ? Lisez cette excellente brochure, riche de faits et de documentation ; faites-la lire et répandez-la, c'est un devoir qui vous est assigné par votre qualité de fils de l'Église et de fils de la France.

**VERS PLUS D'AMOUR DE DIEU.** (A une âme fervente). Par l'abbé F. NEYEN, prêtre du Sacré-Cœur de Marseille. Un volume in-18 de VIII-107 pages. Broché : 3 fr. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Comme l'indique le titre de ce petit ouvrage, il s'agit ici pour l'âme d'un mouvement ascensionnel dans la voie du bien et dans la pratique de l'amour divin. Et ce livre doit être lu par tous. La doctrine, absolument sûre, et conforme de tous points aux enseignements des auteurs spirituels les plus réputés, est appuyée sur des conclusions morales très pratiques qui en confirment l'excellence et qui

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 5

(Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin, Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.)

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

## DAME VEUVE REGNAUD

Madame Regnaud était une de ces excellentes personnes qui se font aimer par tous ceux qui les connaissent, pour l'aménité de leur caractère et les qualités de leur cœur. Sans être ce qu'on peut appeler riche, elle jouissait d'une honnête aisance et vivait retirée, avec sa fille Mathilde, dans une de ses maisons, No 7, rue St-Charles.

Ce fut chez madame Regnaud que le capitaine Pierre de St-Luc avait témoigné le désir de se faire transporter, au sortir de l'habitation des champs.

Quand la voiture arriva à la porte de la maison. Trim pria son maître de lui permettre d'aller prévenir madame Regnaud, et, passant par la cuisine, il courut lui dire que son maître venait lui demander l'hospitalité pour quelques jours ; qu'il était d'une grande faiblesse et d'une excessive excitation nerveuse ; que la plus grande tranquillité lui était nécessaire, et surtout qu'il fallait éviter de faire la moindre allusion à ce qui avait circulé sur son compte.

Il est facile de s'imaginer l'étonnement de madame Regnaud en apprenant que Pierre de St-Luc, non seulement n'était pas noyé, mais qu'il était à sa porte lui demandant l'hospitalité. Elle avait connu Pierre tout enfant, et l'avait vu grandir sous les soins de M. Meunier. Elle se sentit toute joyeuse du choix que Pierre avait fait de sa maison, et elle se promit bien de ne rien épargner pour lui procurer tout ce qui pourrait lui être agréable, en attendant qu'elle put apprendre les particularités du mystère de sa résurrection.

— Vous prendé garde de dire à mon piti maître que mossié Meunier il a été mort ; li sé rien, rien de rien ”.

Et Trim, sans attendre la réponse de madame Regnaud, courut à la voiture pour aider son maître à descendre.

Madame Regnaud courut ouvrir elle-même la porte à Pierre de St-Luc, qui descendait de voiture soutenu par son fidèle esclave. L'air pur d'une belle

matinée de novembre avait ramené un peu les forces du capitaine, et les couleurs de ses joues, un peu excitées par le trajet, ne lui donnaient pas tout à fait la physionomie d'un revenant, auquel s'attendait la bonne madame Regnaud.

— Et d'où viens-tu donc, mon cher Pierre ? lui dit-elle en le tutoyant.

— Vous n'y pas parlé à li, à c't'heure, di tout ; li l'a son la tête malade ; disé rien di tout ! moué va couri cherché médecin ; dit Trim tout bas à l'oreille de madame Regnaud, en tirant la manche de sa robe.

— Tu as raison, lui répondit-elle, en lui faisant un signe ; puis, se retournant vers le capitaine qui s'était assis sur un petit canapé :

— Repose-toi là un instant, en attendant que Mathilde ait préparé ta chambre. Nous allons envoyer chercher le docteur ; quel docteur veux-tu avoir ” ?

Mathilde entra en ce moment dans l'appartement. C'était une belle jeune fille de dix-sept ans, nouvellement sortie du pensionnat de madame Langlade. Son maintien modeste et ses cheveux noirs, lissés en bandeaux plats sur ses tempes, lui donnaient une expression de gracieuse timidité qui contrastait avec ses grands yeux créoles noirs, vifs et brillants, qu'ombrageaient de longs cils soyeux. Elle relevait d'une maladie nerveuse, contractée au pensionnat. Sa figure était pâle, et quelque chose annonçait chez elle une souffrance de l'âme qui avait survécu aux souffrances du corps.

En apercevant le capitaine, elle fit une respectueuse révérence.

— Eh bien, Mathilde, lui dit avec bonté madame Regnaud, ne reconnais-tu pas M. de St-Luc que tu avais coutume d'appeler, quand tu étais petite, ton cousin Pierre ? Viens donner la main et embrasser ton cousin.

C'est une grande fille maintenant, et je suis bien sûre que tu ne l'aurais pas reconnue, n'est-ce pas Pierre !

— Oh ! non, certainement que je n'aurais pas reconnu mon espiègle de petite Mathilde dans cette belle et gentille demoiselle.



Mathilde baissa la vue ; et ses joues et son front se couvrirent des plus vives carnations.

— Avance donc, Mathilde, et viens embrasser ton cousin ; je suis bien certaine qu'il n'a pas oublié, lui, le temps où il te faisait sauter sur ses genoux et qu'il t'appelait sa petite grichou. Allons, viens donc, Mathilde, faut-il que j'aie te prendre par la main ?

Pierre ; qui s'aperçut de l'extrême confusion de la jeune fille qu'il voyait pour la première fois depuis quatre ans, se retourna vers madame Regnaud, et lui dit d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, mais dans laquelle se trahissait malgré lui une certaine émotion :

— Oh ! ne pressez pas mademoiselle Mathilde, nous sommes presque étrangers maintenant ; bientôt j'espère que nous renouvellerons notre connaissance et qu'elle n'aura plus peur de celui qu'elle appelait son cousin Pierre !

— Non, non, reprit madame Regnaud, je n'aime pas les cérémonies. Allons, Mathilde, Pierre ne vient pas ici pour te faire la cour ; il vient chez moi comme chez sa maman, pour se rétablir durant sa convalescence, je veux que vous soyez comme frère et sœur ; ainsi, mes enfants, embrassez-vous.

— Eh bien, oui, reprit le capitaine, soyons frère et sœur, viens m'embrasser, Mathilde, viens comme autrefois.

La jeune fille s'approcha toute confuse et se penchant vers Pierre, celui-ci déposa sur son front un baiser plein de respectueuse bienveillance pour la jeune fille de la respectable madame Regnaud.

— Je suis un peu faible, continua le capitaine, si vous me le permettez, je me coucherai un instant.

— La chambre de Pierre est-elle prête, Mathilde ?

— Oui, maman.

— C'est bien, nous allons lui donner le bras pour l'y conduire, pendant que Trim courra chercher le docteur. Et quel docteur veux-tu qu'on envoie chercher, Pierre ?

— N'importe lequel, je ne crois pas qu'il y ait rien de sérieux ; envoyez chercher le médecin de la maison.

— Nous n'en avons pas.

— Eh bien ! envoyez chercher le docteur Rivard.

En entendant prononcer le nom du docteur Rivard, Mathilde tressaillit et sa figure exprima une telle sensation de frayeur que le capitaine en fut frappé, quoiqu'il fût semblant de ne pas s'en être aperçu.

— Pas celui-là, Pierre, répondit madame Regnaud d'une voix brève ; j'ai des raisons pour que le docteur Rivard ne mette jamais les pieds dans ma maison.

L'agitation de madame Regnaud n'échappa pas à l'œil du capitaine, non plus qu'à Trim qui avait aussi remarqué le mouvement et la terreur de Mathilde. Le capitaine réfléchit quelques minutes, puis il dit à Trim d'un air indifférent d'aller chercher le premier médecin venu.

Pendant que Trim était allé chercher le médecin, madame Regnaud aida au capitaine à se transporter

dans la chambre que lui avait préparée Mathilde. Celle-ci était sortie de l'appartement pour cacher sa confusion et la vive agitation que le nom du docteur Rivard lui avait fait éprouver. La chambre dans laquelle Pierre fut conduit avait été préparée avec une véritable coquetterie. C'était une chambre assez spacieuse, dont les fenêtres donnaient sur un jardin de fleurs ; un tapis de Bruxelles recouvrait le plancher ; sur une couchette de bois d'acajou surmontée d'un moustiquaire de mousseline blanche, placé dans une alcôve, un lit de duvet recouvert de draps blancs de fine toile, attendait le capitaine. Sur un petit guéridon, placé au milieu de la chambre, il y avait un superbe bouquet de fleurs, dans un vase de cristal, dont les odorantes émanations embaumaient l'appartement. Un large fauteuil à bras était auprès du lit. Un miroir, sur une petite table à toilette, reflétait toutes les parties de la chambre.

— Pierre, tu te trouveras bien dans cette chambre, j'espère, c'est celle de Mathilde ; la meilleure et la mieux aérée de toute la maison.

— Pourquoi la priver de sa chambre, la pauvre enfant ?

— Ça ne la prive pas du tout, au contraire c'est elle-même qui l'a offerte, quand Trim nous a annoncé que tu étais en voiture à la porte.

— Elle est toujours bonne, j'allais dire ma petite Mathilde, mais c'est une grande et belle demoiselle maintenant !

— Elle n'est pas mal, n'est-ce pas ?

— Bien, très bien !

— C'est bon, j'aime que tu la trouves de ton goût. Pauvre enfant, si jeune, sans père, sans protecteur que moi sur cette terre, où il y a tant de méchantes personnes !...

Un gros soupir vint interrompre madame Regnaud, dans l'œil de laquelle le capitaine vit rouler une grosse larme.

— Ne vous affligez pas, ma bonne dame Regnaud, je lui servirai de protecteur quand je serai à la Nouvelle-Orléans, et quand je n'y serai pas, je suis bien sûr que vous n'aurez qu'à vous adresser à monsieur Meunier.

— M. Meunier ! s'écria madame Regnaud ; puis regardant Pierre, avec des yeux étonnés, elle se rappela ce que lui avait dit Trim, et s'apercevant que la conversation fatiguait le capitaine, elle lui dit affectueusement :

— Couche-toi, Pierre ; je vais t'envoyer Toinon pour te déshabiller ; un peu de sommeil te fera du bien.

— Pas besoin, je crois que je puis me déshabiller tout seul”.

A peine le capitaine eut-il le temps de se mettre au lit que Trim arriva avec le docteur Fortin. Le docteur, après avoir examiné le capitaine, déclara qu'il n'y avait rien d'alarmant, un peu de fièvre mais bien légère et beaucoup de faiblesse. Il recommanda un peu de bouillon et du repos, surtout d'éviter tout ce qui pourrait l'exciter ; après quoi il partit en promettant de revenir dans l'après-midi.

Après avoir pris un bon bouillon de volaille que Mathilde lui prépara de ses mains, le capitaine s'endormit d'un profond sommeil. Madame Regnaud et Mathilde s'assirent auprès de son lit, et Trim courut à bord du *Zéphyr* donner à M. Léonard des nouvelles de son maître. Trim fit un paquet dans lequel il mit des hardes et du linge blanc pour le capitaine, et après l'avoir porté chez madame Regnaud, il retourna auprès de M. Léonard qui avait fait choix de cinq hommes bien armés et auxquels il donna des provisions pour deux jours. Trim conduisit ces cinq hommes à l'habitation des champs où ils devaient rester en compagnie de Tom, avec ordre d'arrêter toute personne qui s'y présenterait.

En revenant de l'habitation des champs, Trim entendit les cloches qui sonnaient les glas de son maître et il se hâta de se rendre à l'église, où nous l'avons vu assister à l'enterrement.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le docteur Fortin alla voir le capitaine qui dormait d'un profond sommeil, ne s'étant pas réveillé depuis le matin.

— Comment le trouvez-vous, M. le docteur ? demanda madame Regnaud à voix basse, tandis que Mathilde cherchait à lire sur sa figure ce qu'il en pensait.

— Je le trouve assez bien. Il ne faut pas le réveiller ; laissez-le dormir tranquillement ; ça ne sera rien, je pense. Quand il se réveillera, laissez-le prendre un bouillon et manger un peu de volaille. Voici une petite fiole dont vous lui ferez prendre la moitié ce soir, s'il a la fièvre. Je reviendrai demain matin, et je verrai ce qu'il y aura à faire.

— Et que pensez-vous de sa plaie au front ?

— Ça ne sera rien ; elle commence à se cicatriser ; il serait bon de lui tenir un linge mouillé sur le front pour diminuer l'inflammation. Demain, je pense qu'il pourra se lever sans danger et manger comme d'habitude ”.

Le capitaine dormit encore plus d'une heure après le départ du docteur Fortin. En se réveillant, il aperçut Mathilde au pied du lit, la tête appuyée dans une de ses mains et pleurant ; sa couture était tombée sur le tapis. Sa mère l'avait laissée seule pour aller surveiller les préparatifs du souper, lui ordonnant de venir l'avertir aussitôt que le malade se réveillerait. Le capitaine, par délicatesse et pour ne pas causer de confusion à cette jeune fille en la surprenant au milieu des pleurs, fit semblant de continuer à dormir et se retourna dans son lit. Mathilde, tressaillit, ramassa sa couture et s'essuya les yeux, un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et alla réveiller jusqu'au fond de son cœur la sympathie de Pierre. “ Pauvre enfant, pensa-t-il, il y a quelqu'amour désappointé ou quelque grande douleur dans son cœur si candide ! hélas, si jeune ” !

Quand il crut que la jeune fille avait eu le temps de sécher ses pleurs, il fit un mouvement et se frotta les yeux. Mathilde courut aussitôt appeler sa mère, qui apporta un bouillon. Le capitaine se sentait considérablement rafraîchi par son paisible sommeil.

— Il me semble que j'ai dormi bien longtemps, dit-il, quelle heure est-il ?

— Six heures vont sonner.

— Six heures ! Ah ! mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ? J'aurais voulu aller à bord du *Zéphyr*.

— Allons, Pierre, sois raisonnable, tu ne peux pas sortir aujourd'hui, le docteur a défendu de te laisser sortir et de trop parler. C'est après demain dimanche, tu te reposeras encore toute la journée, et lundi tu pourras sortir, lui dit affectueusement madame Regnaud.

— Où est Trim ?

— Dans la cuisine.

— Faites-le venir ici, s'il vous plaît.

— Tu vas aller chercher M. Léonard, lui dit-il, quand Trim fut arrivé ; tu lui diras de venir ici.”

Le capitaine se sentit assez de force pour se lever et prendre le souper en famille que madame Regnaud fit servir dans sa chambre. Il mangea avec appétit et fit la conversation pendant près d'une heure, avec madame Regnaud et Mathilde, qui évitèrent avec soin tout ce qui aurait pu l'impressionner.

Quand Trim revint accompagné de M. Léonard, le capitaine était couché et reposait profondément. Afin de ne pas interrompre le sommeil du capitaine, dont il avait un si grand besoin, M. Léonard s'en retourna à bord promettant de revenir le lendemain matin. A neuf heures Trim recommanda au nègre Toinon d'aller veiller au pied du lit de son maître, tandis qu'il alla attendre le docteur Rivard à sa sortie de chez M. le juge de la Cour des Preuves, où il savait qu'il devait passer la soirée.

Trim n'avait que des soupçons contre le docteur, et il espérait, en l'épiant, découvrir quelque chose qui pût lui servir de preuves. La rue était parfaitement déserte quand il arriva près de la demeure du juge. Les lampes jetaient par intervalles une sombre clarté. Le temps s'était refroidi ; Trim boutonna sa blouse de gros drap de pilote, et attendit, marchant de long en large pour se réchauffer. Bientôt il vit arriver un homme qui passait ; il ne remarqua point qu'il s'arrêtait à quelque distance et se cachait dans l'ombre d'une porte de cour. Un instant après il en vit arriver un autre, qui se baissa pour regarder dans l'obscurité, et se cacha derrière une pile de briques à quelques pas au-delà de la maison. Quelques minutes après il vit venir seul un petit homme couvert d'une redingote et tenant une canne à la main. Le petit homme chantait ; il passa près de Trim, qui fit semblant de chercher quelque chose, et retourna sur ses pas en continuant à chanter :

“ Montre-moi ton petit poisson ”.

## CHAPITRE VINGTIÈME

### DIX HEURES DU SOIR

Au moment où le docteur Rivard sortait de chez le juge de la Cour des Preuves, la pendule sonnait

dix heures. Il se dirigea du côté de la pile de briques, qui se trouvait dans la direction opposée à celle où était Trim, qui s'était effacé le long du mur, en entendant ouvrir la porte lorsque le docteur sortit. Deux petits coups distincts frappés discrètement sur le rebord de la banquette, servirent de signal aux différentes personnes qui s'étaient placées en embuscade. Trim entendit parfaitement résonner les coups sur le pavé, mais il était si loin de s'imaginer qu'ils fussent à son adresse, qu'il n'y fit pas la moindre attention, croyant que c'était la ronde de quelques gens du guet du bout de la rue ; Trim laissa le docteur prendre de l'avance et se mit à le suivre de loin sans bruit et les yeux fixés sur lui, ce qui l'empêcha de remarquer une ombre qui se projetait sur le mur au moment où il arrivait à la pile de briques ; en même temps une brique lancée avec force vint le frapper à la poitrine, et deux hommes s'élançèrent sur lui, armés de bâtons. L'attaque fut si vive et si imprévue que Trim en fut d'abord tout étourdi ; il glissa sur le pavé et tomba.

Avant qu'il eut le temps de se relever, il fut saisi et ses deux mains furent fortement attachées derrière le dos avec un mouchoir.

Le docteur, voyant Trim au pouvoir de Pluchon, et de ses gens, sentit monter à ses lèvres un sourire diabolique.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, tu ne m'échapperas plus !

— Vite, vite, une voiture ! pour le porter à l'habitation des champs, s'écria Pluchon.

Une des personnes se détacha pour aller chercher une voiture et revint bientôt avec une espèce de barouche de louage. Trim fut jeté dans la voiture, dans laquelle entrèrent aussi deux hommes pour veiller le nègre. Pluchon s'assit à côté du cocher, qui partit dans la direction de l'habitation des champs.

Quand il entendit Pluchon donner l'ordre de le conduire à l'habitation des champs, il se sentit soulager d'une grande inquiétude, et il se réjouit à l'idée que ses assassins allaient être pris à leur propre piège.

Les chevaux, lancés au grand trot, ne tardèrent pas à arriver en vue de l'habitation des champs. L'étage inférieur était enveloppé dans la plus profonde obscurité ; une lumière faible jetait sa pâle lueur sur les murs gris de la chambre supérieure où la mère Coco-Létard recélait ses marchandises.

En arrivant, Pluchon fit entendre le signal accoutumé ; personne ne répondit. Il répéta le signal, et cette fois une figure se montra à la fenêtre et regarda avec précaution. Personne ne bougea dans la voiture. Pluchon répéta pour une troisième fois le signal, en l'accompagnant d'un énergique juron. Enfin la fenêtre s'ouvrit et une voix demanda :

— Qui va là ?

— Parbleu ! des amis, répondit Pluchon d'un ton vexé, venez nous ouvrir.

— Vous pouvez entrer, la porte est ouverte. A propos, que voulez-vous ?

— Nous sommes trois, et nous vous amenons un nègre marron, qui ne marronnera plus après ce qu'il s'est attiré.

Trim, en entendant la voix de Léon Létard, car c'était bien lui qui avait parlé du haut de la fenêtre, sentit un frisson lui courir par les membres ; et la réaction que lui causa ce désappointement était d'autant plus grande qu'il avait eu plus de confiance dans sa libération et plus d'espoir de se saisir de ses agresseurs, et de parvenir par là à la découverte des auteurs de l'attentat commis sur son maître.

— Eh bien ! entrez, continua Léon ; je suis seul ici, maman Coco et François sont à la ville, et moi je souffre d'une foulure au pied.

— Entrons, dit Pluchon, en sautant à terre ; puis courant à la portière : allons, vous autres, sortez-moi cette paillasse de laine noire, et faisons vite.

Trim était parvenu, durant le trajet, à élargir assez le nœud du mouchoir pour pouvoir en sortir ses mains, et il se tenait prêt à toute éventualité.

Pluchon ouvrit la porte ; la salle d'entrée était dans la plus profonde obscurité. Trim crut remarquer trois à quatre personnes droites, immobiles et adossées au mur.

— Holà ! là, une lumière, monsieur Léon.

Et, tout en disant cela, ils poussèrent Trim dans la maison et refermèrent la porte. Trim, tout doucement, dégagea ses mains de ses liens. A peine furent-ils entrés que Pluchon et ses compagnons furent saisis, chacun aux deux bras par des mains de fer.

— Trahison ! cria Pluchon.

— Silence ! ou vous êtes mort, répondit une voix sombre d'un accent si péremptoire, que Pluchon et ses deux acolytes sentirent que de la menace à son exécution la transition serait brusque, s'ils n'obéissaient pas ; ils se turent.

— Est-ce toi, Trim ?

— Oui, Tom, répondit Trim en se levant debout et se plaçant contre la porte.

En ce moment, Léon accompagné de deux matelots armés de pistolets, parut avec une lumière au haut de l'escalier. La figure cadavéusement bleue de Pluchon, reflétait toutes les terreurs de son âme. Un secret pressentiment lui disait que le jour des rétributions était arrivé, et son cœur, si froidement méchant dans l'exécution d'un crime, s'affaissait sous le poids de ses propres forfaits, plus par poltronnerie que par remords.

— Quel est celui qui conduit la voiture ? demanda Tom à Trim à demi-voix.

— Un charretier appelé au hasard.

— Allons-nous l'arrêter ou le laisser partir ?

— Laissons partir li, li n'y connaît rien à mon affaire.

Tom sortit un instant, et congédia le charretier, après lui avoir payé sa course.

Ayant fermé la porte aux verroux, il fit garrotter les trois nouveaux prisonniers que l'on conduisit dans le magasin à l'étage supérieur.

— Mais tu saignes, Trim, lui demanda Tom aussitôt qu'ils furent montés au magasin. Qu'as-tu ? Comment tout cela est-il arrivé ?

— Oh ! pas grand chose ; moué l'a eu un piti rixe avec ces trois l'homme là.

— Mais tu es blessé !

— Pas blessé, égratigné l'un peu ; mais ce qui l'éte bien pu terrible, c'est que mon la blouse, toute neuve, est déchirée.

— Ta blouse, ça n'est rien ; voyons la blessure.

Tom examina la blessure de Trim ; elle était légère et de peu de conséquence. Tom la lava avec de l'eau-de-vie, ainsi que deux ou trois coutusions qu'il avait à la tête. Après ce pansement, Tom se fit raconter tous les détails de l'aventure de la soirée.

— Maintenant, continua Trim, moué va m'en l'aller trouver mon maître ; il peut l'être inquiet si moué pas retourné. Prendé bien soin de ces prisonniers, surtout de c'ti là ; il été un fameux coquin ! faut pas li échappé di tout !

Et il désigna Pluchon qui tremblait de tous ses membres.

— Que ça ne t'inquiète pas, c'est mon affaire.

— Ah ! disé donc, comme li fait ti que c'ti là, et il montra Léon, li l'éte libre ?

— Ruse de guerre, je t'expliquerai cela plus tard.

Pluchon jeta un regard désespéré sur Léon, se sentant presque défaillir, à l'idée qu'il avait tout découvert.

— Bonsoir, Tom !

— Bonsoir, Trim !

Trim se hâta de retourner chez madame Regnaud, choisissant de préférence les rues les plus fréquentées, de crainte de faire quelque rencontre désagréable, à cette heure avancée de la nuit.

A la bourse St-Louis, où il y avait grand bal ce soir-là, Trim, en passant près d'un groupe de trois à quatre personnes, qui fumaient leurs cigares à la porte du café, s'arrêta, en entendant mentionner le nom du capitaine Pierre.

— Je crois vraiment qu'elle ne détestait pas le capitaine, disait une des personnes du groupe ; mais sans présomption, je puis avouer qu'il n'avait pas de chance ; et pourtant c'était un bel homme, et brave, ma parole, très brave !... Pauvre St-Luc !... mourir si jeune !

Trim reconnut la voix éclatante du comte d'Alcantara.

— Pourquoi n'aurait-il pas eu de chance ? demanda un des fumeurs.

— Vous êtes un farceur, répondit le comte l'Alcantara, vous voudriez que je vous confiasse mes intimités ; c'est mon secret. Tout ce que je puis vous dire, sans blesser les convenances, c'est que le capitaine était fort jaloux de moi... Pauvre capitaine, il avait bien tort, que Dieu bénisse son âme, car, foi de gentilhomme, ce n'était pas moi qui courait après la petite, c'était elle qui s'était éprise de moi et me poursuivait partout... hem ! hem !...

— Vous ne poétisez pas un peu, comte ?

— Réalité, mon cher, réalité ; et si son amie, mademoiselle Thornbull, était ce soir au bal, vous en verriez bien d'autres ! celle-là, elle était folle de moi, c'est le mot, folle ; une véritable frénésie ! et jalouse !... Aussitôt que je parlais à Miss Gosford, Miss Thornbull devenait rouge, bleue, blanche ; c'était la même chose de Miss Gosford quand je parlais à Miss Thornbull.

— Mais il me semble que la jolie Anglaise n'a pas eu ce soir l'air de vous adorer.

— Oh ! les filles ! s'écria le comte en se dressant sur ses talons et regardant les étoiles en tournant les yeux, qui peut se vanter de les comprendre ? Profondes comme l'abîme, qui peut sonder le fond de leurs cœurs ? Elles ne paraissent en public qu'avec un masque sur toutes leurs actions, une déception dans leurs regards, un mensonge sur leurs lèvres... Mais dans l'intimité... Mais dans le tête-à-tête ! Allez, je m'y connais !

Trim ne resta pas pour entendre la fin de la conversation. Il se rendit chez madame Regnaud où il arriva au moment où Toinon se disposait à fermer les portes à clef, n'espérant plus qu'il vint cette nuit coucher à la maison ou auprès de son maître, qui dormait du sommeil le plus tranquille, ne s'étant pas réveillé une seule fois de toute la soirée.

## CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

### RETOUR A LA VIE ACTIVE

La vigoureuse constitution du capitaine Pierre, jointe à deux jours de tranquillité, à une diète prudente, à deux nuits de repos et au bonheur de se sentir libre, avait triomphé de la maladie ; et le matin du troisième jour, quand le soleil éclaira sa chambre et que les chants du moqueur vinrent égayer son réveil, le capitaine se sentit tellement rafraîchi qu'à l'exception d'un peu de faiblesse, il se trouva aussi bien qu'il eut pu le désirer.

Trim, enveloppé dans une couverture, s'était jeté tout habillé et dormait comme un bienheureux, couché sur le plancher au pied du lit de son maître.

Il était encore de bien bonne heure, et Pierre, afin de ne réveiller personne dans la maison, se leva tout doucement et appela Trim, en le secouant assez vigoureusement pour le tirer de son profond sommeil.

— Trim, lui dit-il quand il l'eut réveillé, je vais à bord du *Zéphyr*, j'ai besoin de voir ce qui s'y passe ; j'irai ensuite déjeuner avec M. Meunier, s'il est de retour de la campagne où tu m'as dit qu'il était allé.

— Dans tous les cas, tu diras à madame Regnaud de n'être pas inquiète, que je me sens parfaitement bien, et de ne pas m'attendre pour déjeuner.

— Vous pas pouvez sortir à c't'heure, le docteur li l'a dit vous pas sorti di tout encore.

— Si le docteur me voyait, il me trouverait assez bien pour me laisser sortir. Et d'ailleurs il faut absolument que je voie M. Léonard et M. Meunier. Après cela je penserai à madame Coco-Létard et à ses élèves !

Trim vit avec terreur sur la physionomie de son maître sa décision de sortir, pour aller chez M. Meunier et à bord du *Zéphyr*. Quoique son maître lui parut parfaitement rétabli, il croyait que s'il apprenait subitement la mort de M. Meunier, cette nouvelle ne lui causât une réaction, aussi fit-il tout en son pouvoir pour le détourner de sa résolution.

— Moué va couri cri M. Léonard, et mané li à li tout suite ; pis moué couri l'après M. Meunier, quoique moué sé bien li pas vini, car li l'éte pas vini encore hier soir, dit Trim en élevant sa voix.

— Ne parle pas si fort, tu va réveiller les personnes qui dorment dans la chambre voisine.

C'était bien cela qu'espérait Trim, et il comptait sur l'influence de Mme Regnaud pour dissuader le capitaine de sortir, au moins avant que le docteur eut donné son opinion sur la convenance de l'informer de la mort de M. Meunier, qu'il ne failait lui apprendre qu'avec les plus grandes précautions.

— Vous l'éte encore faible ; et pis c'est pas tout, continua Trim sur le même ton, il éte bon vous pas montré li dans les rues, avant nous l'at-trapé, toux ceux qui voulé faire li mourir dans l'acachot ; moué croyé y avait grand complot et M. Léonard itou.

— C'est justement pour cela que je veux voir M. Léonard.

— Eh bien ! moué couri chercher li. Et tout en disant cela, Trim sortit de la chambre ”.

Il a peut-être raison, pensa le capitaine quand Trim fut sorti ; il doit y avoir eu quelque complot dans lequel les Coco-Létard ne jouaient qu'un rôle secondaire. En effet ce n'était pas mon argent qu'ils voulaient avoir, d'ailleurs savaient-ils si j'en avais sur moi ? Il doit y avoir quelque main puissante et secrète qui faisait mouvoir les fils de cette trame. Nous verrons.

Tout en faisant ces réflexions, le capitaine s'habilla, après quoi il passa tout doucement dans le salon, où il s'assit sur un fauteuil près de la table, sur laquelle il y avait plusieurs journaux. Il en prit un qu'il se mit à lire avec avidité. C'était le *Courrier de la Nouvelle-Orléans*. Ce que Trim avait tant redouté arriva, sans que le capitaine Pierre eut mis les pieds hors de la maison de Mme Regnaud.

Voici ce qui se trouvait sur le journal : “ A peine “ annoncions-nous l'arrivée du trois mâts le *Zéphyr*, “ venant du Brésil, et la glorieuse conduite de son “ capitaine lors de la rencontre des pirates, dont “ nous avons donné la description dans notre dernier “ numéro, que nous avons à enregistrer aujourd'hui “ sa mort prématurée et sa fin tragique. Le jeune “ Pierre de St-Luc arrivait justement à temps “ pour recueillir l'immense succession que lui avait “ léguée son bienfaiteur ; mais la providence en “ avait ordonné autrement, et à peine les cendres “ de feu M. Alphonse Meunier avaient-elles eu le “ temps de se refroidir, que celles de son héritier “ ont été déposées près des siennes. Son corps fut “ trouvé flottant au bayou bleu, noyé par accident, “ suivant le rapport du Coronaire.

“ Les funérailles du capitaine Pierre de St-Luc “ ont eu lieu à la cathédrale, à midi précis. Une foule “ immense assistait à la cérémonie ; la présence des “ matelots du *Zéphyr* et du *Sauveur*, rangés quatre de front à l'arrière du cercueil, donnait à la procession un air de solennelle grandeur ”.

Le capitaine lut à deux reprises l'article du *Courrier*, sans pouvoir y rien comprendre. Il regarda à la date de la publication ; c'était celle du 1er novembre 1836.

— Mais c'était bien avant-hier ! se dit le capitaine, en relisant l'article pour une troisième fois. Oui, c'est ça, c'est bien ça... Comment ? M. Meunier mort ! et moi mort, noyé, enterré... mes funérailles... mes matelots à mes funérailles ! — oui, c'est bien ça. Et pourtant, je ne dors pas... En vérité, je n'y comprends rien ” !

Le capitaine mit le journal sur la table, se rejeta en arrière, dans le fauteuil, et le front appuyé dans ses deux mains, les coudes aux bras du fauteuil, il se mit à réfléchir. Mais plus il réfléchit à ce que contenait le *Courrier*, plus les choses lui parurent énigmatiques, à l'exception néanmoins de la mort de M. Meunier, son bienfaiteur, son père ; plus que son père, puisque son père il ne l'avait jamais connu.

Pierre sentit son cœur oppressé d'une immense douleur ; et à mesure que surgissaient à sa mémoire les vertus, les bontés, la tendresse, les attentions et les bienfaits de M. Meunier pour lui il se sentait de plus en plus accablé sous le poids du coup dont il était frappé, dans ce qu'il avait de plus cher au monde, la personne dans laquelle il avait concentré toutes ses affections et son amour filial.

Il demeura quelque temps absorbé dans sa douleur, puis il se leva, fit trois à quatre tours dans le salon, la tête penchée ; puis il revint auprès de la table, regarda quelques instants le journal, qui lui avait appris la mort de son bienfaiteur, sans y toucher. Ses yeux semblaient se couvrir d'un voile, il regarda et tout ce qui se trouvait sur la table lui apparaissait comme une masse confuse. Il eut voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Il se frotta les yeux, prit le journal dans ses mains, et pour une quatrième fois lut le compte-rendu qu'il contenait. Il n'y avait pas à s'y méprendre : M. Meunier était bien mort ! A l'idée des vertus de son bienfaiteur, de sa générosité si bienfaisante pour les malheureux, de sa piété si sincère durant sa vie, vinrent se joindre la pensée et l'image des récompenses qui lui avaient été réservées dans l'autre monde ; insensiblement il fléchit les genoux et se prosternant devant son Dieu, il offrit une prière fervente du fond de son cœur. Cet homme qui, depuis des années, n'avait pas fait une prière, n'avait pas demandé un secours au ciel, n'avait pas offert un remerciement pour les grâces et les faveurs qu'il avait reçues, courbait en ce moment son front devant le Souverain juge du monde, devant lequel tôt ou tard doivent venir s'humilier les plus orgueilleuses têtes et les cœurs les plus endurcis. La prière du capitaine Pierre fut agréable à Dieu, parce qu'elle était sincère, parce

qu'elle partait de l'âme ; et il en fut récompensé. D'abondantes larmes coulèrent silencieusement de ses yeux, et soulagèrent sa poitrine ; il se sentit plus fort, car il avait demandé de la force au Dieu tout puissant ; il se sentit plus calme, car il avait demandé du calme au Dieu de toutes consolations.

Au moment où Pierre se relevait, la figure encore toute baignée de pleurs, Mme Regnaud entra dans le salon. Elle fut tout étonnée de voir le capitaine tout en larmes, et s'empressa de lui en demander la cause. Il lui montra du doigt le journal qui était sur la table.

— Ah ! s'écria Mme Regnaud, cette Mathilde ! je lui avais bien recommandé pourtant de cacher toutes les gazettes. Mais aussi qui aurait pu se douter que vous seriez si matinal !

— N'en voulez pas à Mademoiselle Mathilde de son oubli, répondit le capitaine avec un soupir, tôt ou tard j'aurais appris cette fâcheuse nouvelle ; peut-être valait-il mieux que ce fut de cette manière, car c'était la volonté de Dieu, et il me donne la force de la supporter.

— Oui, mon pauvre Pierre, continua Mme Regnaud qui savait qu'il n'y avait rien de si propre à calmer les grandes douleurs que d'y associer le nom de Dieu, c'était la volonté de Dieu, et tout ce qu'il fait est pour le mieux. Soumettons-nous avec résignation à ses volontés, c'est le moyen de lui être agréable et de reconnaître son infinie bonté.

— C'est ce que j'ai fait, ma bonne Mme Regnaud, et je me sens plein de force et de résignation.

— J'entends quelqu'un ouvrir la porte de la cuisine.

— Tiens ! c'est toi, Trim, s'écria Mme Regnaud.

— Oui, madame, répondit Trim en faisant un salut.

— As-tu amené M. Léonard ? demanda le capitaine.

— Oui, li l'été à la porte, où moué a dit à li d'attendre jusqu'à ce que vous diré li pour vini.

— Fais-le entrer ; madame Regnaud me permettra bien de le recevoir dans ma chambre.

— Mais certainement, mon Pierre ; dans ta chambre ou dans ce salon. Fais comme si tu étais chez toi, ne te gênes pas ”.

Quand M. Léonard fut entré dans la chambre à coucher du capitaine, celui-ci prit affectueusement son esclave par la main et se retournant vers M. Léonard, il lui dit : “ Voici mon meilleur ami, je lui dois la vie ; je vous prends à témoin que de ce jour il est libre et je veux qu'il soit traité comme tel jusqu'à ce que les formalités de la loi aient pu être remplies à cet effet. Si vous n'avez pas d'objection, nous le ferons entrer avec nous pour nous consulter ensemble, car nous avons bien des choses à faire, et j'ai besoin de son avis.” M. Léonard approuva le capitaine ; tandis que Trim, tout confus et ne trouvant pas de paroles pour exprimer ce qu'il ressentait, regardait le capitaine avec de grands yeux étonnés.

Ce qui étonnait le plus Trim, ce n'était pas l'offre que lui faisait son maître de sa liberté, il la lui avait

déjà offerte vingt fois, comme nous l'avons dit, et il l'avait toujours refusée ; ce n'était pas non plus de lui entendre dire qu'il lui devait la vie, il n'avait fait en cela que son devoir et il ne s'en attribuait aucun mérite particulier. Tom en avait fait autant, et tout autre en eut fait de même, pensait le nègre ; mais ce qui pour lui valait mieux, mille fois mieux que la liberté, c'était de s'entendre appeler le meilleur ami de son maître, de sa propre bouche, et en présence du premier lieutenant du *Zéphyr* en dépit des préjugés si enracinés des blancs contre les esclaves, espèces de choses qui ne sont ni hommes ni bêtes !

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le capitaine put obtenir de Trim qu'il entrât dans sa chambre pour prendre part aux délibérations qui allaient avoir lieu ; et quand il fut entré, il fut impossible de le décider à prendre une chaise, il voulut absolument rester debout.

Le capitaine demeura plus de deux heures enfermé avec ces deux hommes, dans sa chambre, en secrète consultation.

Quand il sortit pour aller déjeûner, sa figure était pâle, son front soucieux, son regard fixe ; il tenait à la main la petite bouteille de poison que Pierrot avait donné à Trim, lorsque celui-ci suivit le mulâtre dans le jardin et M. Meunier. Avant d'entrer dans la salle à déjeûner, où l'attendait Mme Regnaud et sa fille, le capitaine enveloppa soigneusement la petite bouteille dans un morceau de chamois et la mit dans sa poche de gilet.

Après avoir présenté ses excuses à Mme Regnaud et à sa demoiselle de les avoir fait attendre, ils s'assirent à la table, sans dire un mot. Le repas se passa dans le plus grand silence, mais non sans une grande envie de la part de Mme Regnaud d'apprendre l'histoire du capitaine. De temps en temps elle jetait un coup d'œil furtif sur ce dernier, qui, sans lever les yeux de dessus son assiette, mangeait plus de l'air d'un homme qui accomplit une œuvre de nécessité et d'habitude, que pour satisfaire un appétit qu'il ne semblait pas avoir. Avant de se lever de table cependant, il dit à Mme Regnaud :

— Vous devez avoir hâte de savoir comment il se fait que l'on m'ait cru mort, et que l'on ait enterré un étranger pour moi.

— Eh bien ! oui, Pierre ; j'avoue que j'en suis assez curieuse.

— J'ai été la victime d'un odieux mais habile complot, et c'est afin d'en découvrir les auteurs que je vous demande la permission de rester encore quelques jours avec vous. J'ai besoin de rester caché pour quelque temps aux yeux du monde, qui doit me croire mort.

— Certainement ; reste tant que tu voudras.

— J'aurai encore besoin d'abuser de votre bonté jusqu'au point de vous prier de vouloir bien me permettre de recevoir dans ma chambre quelques personnes que j'ai prié M. Léonard d'aller chercher.

— Mais sans doute. Je t'ai déjà dit que tu étais chez toi ; ne te gênes pas, sans cela tu me ferais de la peine et à Mathilde aussi.

Le capitaine jeta un coup d'œil sur la jeune fille, dont la douce figure un peu pâle s'anima sous le regard de Pierre, en s'entendant nommer par sa mère.

— J'ai encore une faveur à vous demander, c'est de me permettre de vous faire attendre encore quelques jours, avant de vous raconter mon histoire.

— Tu ne pourrais pas nous en dire un petit bout, tout petit ? demanda Mme Regnaud, dont la dé-mangeaison, à l'endroit de la curiosité, tenait de cette vertu si intactement préservée par son sexe, depuis qu'elle lui fut spécialement léguée par notre première mère.

— Excusez-moi pour le présent.

— Ah ! Pierre.

— Ah ! monsieur Pierre, ajouta timidement Mathilde.

— Il m'est pénible de vous refuser, mais c'est impossible, absolument impossible pour le présent.

— Quand donc ?

— Peut-être ce soir pourrai-je vous dire une partie.

— C'est bien, mon Pierre, répondit Mme Regnaud qui vit, à l'expression sérieuse du capitaine, qu'elle n'en obtiendrait rien pour le présent ; nous ne te pressons pas, car je sais que, si tu le pouvais, tu le ferais ”.

Le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte, mit fin à la conversation. Bientôt M. Léonard entra avec Sir Arthur Gosford, que le capitaine avait envoyé chercher. Sir Arthur, qui n'avait pas été prévenu par M. Léonard, demeura immobile d'étonnement en apercevant le capitaine. Ce dernier ne put s'empêcher de sourire de la contenance de Sir Arthur.

— Donnez-moi donc la main, Sir Arthur, n'ayez pas peur de me toucher, je ne suis pas un revenant, quoique vous ayiez assisté à mon enterrement hier.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, s'écria enfin Sir Arthur, qui avait eu peine à trouver la parole et qui n'avait osé en croire ses yeux ; mais qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Ça veut dire, Sir Arthur, qu'hier vous me croyiez mort, et qu'aujourd'hui vous avez de la peine à croire que je ne le sois pas encore, lui dit le capitaine, en le prenant par la main et le conduisant dans sa chambre. Excusez-moi si j'ai pris la liberté de vous envoyer chercher, au lieu d'être allé vous voir moi-même. Vous allez bientôt en savoir la raison. Faites-moi le plaisir d'entrer. En attendant, M. Léonard voudra bien, dit-il en se tournant vers ce dernier, aller chercher un agent de police dans l'activité, l'intelligence et la discrétion duquel on puisse placer la plus grande confiance.

— Je vais tâcher de trouver le vieux André Lauriot.

— C'est justement l'homme qu'il me faut.

Aussitôt que M. Léonard fut parti, le capitaine ferma la porte et prenant une chaise près de Sir Arthur, lui dit :

— Vous êtes surpris, Sir Arthur, et vous avez raison de l'être ; mais il y en a bien d'autres qui le seront plus que vous ! Il ne s'en est pas fallu grand-chose que je ne devinsse la victime d'un infernal complot, monté, je n'en doute pas, dans le but de me priver de la succession de mon vénéré bienfaiteur, M. Alphonse Meunier.

— Je n'ai pas besoin de vous dire mon étonnement, M. de St-Luc, vous le présumeriez assez si vous ne l'aviez pas lu sur ma figure. Mais je vous avoue, que je ne pouvais m'expliquer comment vous aviez pu vous noyer, et je n'avais aucun doute que vous n'étiez tombé victime de quelqu'assassinat. Mais comment vous êtes-vous échappé ?

— C'est Trim, mon nègre, qui m'a délivré des mains de mes bourreaux, qui à leur tour sont mes prisonniers ; les chefs du complot m'échappent encore, du moins celui qui en était le chef et la tête, mais je suis sur la piste, et avant longtemps, j'espère, ce soir peut-être, je l'aurai en ma puissance. Mais, Sir Arthur, pardonnez-moi de vous retenir si longtemps, je vous avais envoyé chercher pour vous prier de vouloir bien vous charger de quelques lettres pour le Canada. Comme vous ne deviez rester que quelques jours à la Nouvelle-Orléans, je craignais que vous ne partissiez sans que je pusse vous voir.

— Je devais partir ce matin, mais je suis forcé de rester ici encore quelques jours.

— Je suis bien content, j'aurai occasion de vous voir encore.

— Bien certainement.

— Et comment est mademoiselle Clarisse ?

— Très bien, je vous remercie.

— Et Miss Thornbull ?

Sir Arthur baissa la vue, une légère pâleur passa sur son front, et il répondit après un instant d'hésitation :

— Je ne l'ai pas vue depuis avant-hier soir, elle n'était pas trop bien. Et changeant brusquement de conversation, il continua : je n'en reviens pas vraiment, M. de St-Luc ; vous dire combien je suis heureux de vous revoir aujourd'hui hors de danger, plein de vie et de santé, quoique vous ayez l'air un peu changé, n'est pas nécessaire. Notre amitié, formée et cimentée dans des circonstances comme celles sous lesquelles elle a commencé, est trop profonde pour que nous avons besoin de protestations mutuelles, afin d'y croire. Si vous avez besoin de moi, si je puis vous être de quelque service, dites, je suis à vos ordres ; si vous avez besoin d'argent, ma bourse vous est ouverte. Vous êtes plus riche, bien plus riche que moi, je le sais ; mais je sais aussi que, pour quelques jours au moins, vous ne pourrez jouir de votre fortune.

— Merci, merci, Sir Arthur ; vous êtes mon ami, je le sais, et c'est pour cela que je ne voulais pas vous laisser partir sans vous revoir. Quant à vos offres d'argent, je vous suis bien obligé ; M. Léonard m'a apporté ce matin mille dollars, qui me suffiront de reste jusqu'à ce que je puisse en avoir davantage.

— Je ne vous presse pas, car je pense bien que vous ne voudriez pas faire de cérémonies avec moi.

— Non, Sir Arthur, je ne ferais pas de cérémonies avec vous ; mais ne parlons plus de cela. Quand partez-vous ?

— Dans quelques jours.

— Qu'est-ce qui vous fait retarder votre départ ? vous étiez si pressé de vous rendre à New-York.

— Rien... rien de particulier, répondit Sir Arthur d'un air embarrassé ; mais vous, racontez-moi donc comment vous avez failli être la victime de cette odieuse trame. Je ne puis en revenir.

— Bien volontiers, Sir Arthur, d'autant plus que je serais fort aise d'avoir votre avis, sur ce qui serait le mieux à faire dans les circonstances actuelles.

Pierre de St-Luc raconta comment, au débarquement du navire, il fut conduit par la mère Coco à l'habitation des champs ; sa chute dans le cachot, le traitement qu'on lui fit subir ; ses hardes qu'on lui enleva ; le serpent à sonnettes qu'on y jeta ; la découverte que fit Trim que le noyé n'était pas son maître ; ses soupçons, ses recherches avec Tom ; comment Trim rencontra le Dr Rivard chez le vendeur de poisons et de serpent et comment Trim, après avoir rencontré la vieille négresse, Marie, l'esclave du Dr Rivard, fit part de ses soupçons à Tom ; leurs recherches, leur visite à l'habitation des champs ; leur désappointement à la réception que leur fit les Coco-Létard ; la lutte de Trim et de Tom avec les Coco ; enfin sa délivrance.

— Eh bien ! continua le capitaine, qu'en pensez-vous, Sir Arthur ?

— Je suis confondu de l'audace et de la méchanceté de ces monstres ; et d'après ce que vous m'avez dit, je n'ai aucun doute que les Coco-Létard ne soient les instruments de ce Pluchon, qui lui-même n'était que l'agent du Dr Rivard.

— Que me conseillez-vous de faire ? Je n'ai pas de preuves positives contre le docteur.

— Voici ce que je ferais. D'abord je ferais surveiller toutes les démarches du docteur, et prendre tous les renseignements possibles à son égard. Je ferais déterrer M. Meunier, et voir si l'on découvrirait aucune trace de poison.

— J'ai justement eu la même idée, et c'est pour cela que j'ai envoyé chercher un fameux agent de police, qui doit venir d'un instant à l'autre.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce Pluchon était prisonnier avec les Coco-Létard ?

— Oui.

— Je les ferais parler ; et par peur, menaces, promesses ou autrement, je tâcherais d'en obtenir tout ce qu'ils savent du complot.

— C'est une heureuse idée, s'écria le capitaine en se levant et se frottant les mains. Je veux les voir dès aujourd'hui. Voulez-vous venir avec moi à l'habitation des champs ? Nous prendrons une voiture fermée.

— Avec le plus grand plaisir ”.

En ce moment M. Léonard arrivait, accompagné de l'agent de police, André Lauriot.

André Lauriot était un de ces vieux limiers exercé au métier par vingt ans de service ; il n'y avait pas de brigand qu'il ne connût de fait ou de réputation. Employé presque toujours dans les affaires difficiles, il savait déployer au besoin un tact et une finesse admirables, une patience inaltérable, une activité extraordinaire et un courage à toute épreuve. C'était justement l'homme qui convenait au capitaine.

— Bonjour, M. Lauriot, lui dit le capitaine en souriant à la surprise de ce dernier.

— Bonjour, capitaine, je crois, si je ne me trompe, que vous êtes le même qui étiez mort il y a trois jours, enterré avant-hier et vivant aujourd'hui ; et Lauriot fit entendre un de ces rires à demi étouffés, qui lui étaient particuliers.

— Le même, M. Lauriot, le même ; mais pour quelques jours encore, je dois être mort pour le monde, jusqu'à ce que j'aie pu mettre la main sur quelques personnes, qui ne s'attendent certainement pas à ma résurrection. En attendant, voici ce que je désire que vous fassiez pour moi. Connaissez-vous le docteur Rivard.

— Très bien.

— Un nommé Pluchon, espèce de huissier ?

— Parfaitement.

— C'est bien. Vous ferez surveiller le docteur Rivard de manière à m'informer de ses moindres démarches. Il ne faut pas qu'il soit perdu de vue, nuit et jour.

— Je comprends.

— Ainsi que ce Pluchon.

— Très bien.

— Aussitôt que vous pourrez me faire parvenir quelques renseignements, envoyez-les moi ou plutôt apportez-les moi vous-même ici. Il est maintenant neuf heures, je vous attendrai à onze. Voici une vingtaine de dollars pour commencer. A propos j'oubliais une chose importante. Vous avez connu M. Meunier ?

— Qui est mort dernièrement ?

— Oui. On soupçonne qu'il a été empoisonné. Y aurait-il moyen de s'en assurer, sans donner l'éveil au docteur Rivard ?

— Je pense.

— Eh bien ! partez ; ne parlez pas de moi, n'épargnez aucune peine, et ne craignez rien pour les dépenses.

— Je ne suis pas inquiet là-dessus ; je reviendrai à onze heures, ou si je ne peux venir, je vous écrirai un mot. Bonjour, capitaine.

Aussitôt que l'agent de police fut sorti, le capitaine chargea M. Léonard d'aller lui chercher une copie du testament de M. Meunier.

— Maintenant, Sir Arthur, continua-t-il, nous monterons dans la voiture, et nous irons à l'habitation des champs.

— Ne craignez-vous pas de vous exposer à être reconnu ?

— Oh ! non. La voiture est fermée, et d'ailleurs je me couvrirai de mon manteau, s'il est besoin.

— Comme vous voudrez ”.



Le capitaine et Sir Arthur montèrent dans le cabriolet couvert qui les attendait à la porte, et après avoir donné au nègre Toinon, qui servait de postillon, l'ordre d'aller au Couvent des Ursulines, les chevaux partirent au grand trot.

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

### UN COCHER IMPROVISÉ

Presque toute la partie inférieure de la Louisiane se trouve couverte de prairies flottantes, qui s'étendent à plus de 20 à 30 milles dans l'intérieur, en partant du golfe du Mexique. Ces prairies ont été formées par l'accumulation constante des joncs et de toutes espèces de plantes marines qui, se mêlant, s'enlaçant les unes dans les autres, et se trouvant cimentées par le dépôt limoneux des eaux du Mississipi, finirent par prendre de la consistance et de la solidité. Ces immenses gazons, poussés au gré des vagues comme des cageux de plantes aquatiques, flottèrent d'abord ça et là, quelques-uns allant se briser et se perdre dans le golfe du Mexique, quelques autres repoussés par la marée et les vents du sud finirent par s'unir à la terre ferme. Leur agglomération continuelle finit par couvrir d'immenses étendues, et ces gazons offrent maintenant le spectacle d'immenses prairies flottantes qui s'étendent à perte de vue entrecoupées d'innombrables bayous étroits, tortueux et profonds, qui tous vont se jeter dans le golfe du Mexique ou se perdre dans les lacs. Ces bayous sont de véritables dédales, se croisant les uns aux autres, tellement qu'il est extrêmement dangereux de s'y hasarder. Si des bayous on veut sauter sur les gazons, on court risque de s'y enfoncer, ou du moins de se voir arrêter dans sa marche par mille bayous, qui à chaque pas les coupent dans toutes les directions.

Durant l'hiver, ces prairies sont remplies d'innombrables quantités d'oiseaux aquatiques et de gibier de toutes espèces.

Les jeunes gens souvent partent de la Nouvelle-Orléans pour faire la chasse et la pêche dans les lacs qui foisonnent de toutes sortes de poissons. Ordinairement ils se servent de guides, qui les conduisent dans leurs pirogues, moyennant une raisonnable rétribution.

Cabrera, après s'être échappé du *Zéphyr*, se cacha dans les joncs qui bordent le Mississipi à l'endroit où il s'était sans bruit laissé glisser dans le fleuve. Il y demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue, il se rendit à la Nouvelle-Orléans, où il ne manquait pas d'amis, et où il avait déjà fait plus d'une visite. Son premier soin en arrivant, fut de chercher Édouard Phaneuf, qu'il trouva chez lui, assis devant un bon feu de cheminée et fumant silencieusement son cigare.

— Merci, Phaneuf, lui dit Cabrera qui était entré sans frapper à la porte ; tu m'as sauvé d'une fameuse équipée. Je ne l'oublierai pas de sitôt.

— N'en parlez pas, général ; c'était bien le moins  
nb e je dusse faire pour vous. Prenez un siège et

séchez vos habits devant le feu, en attendant que je vous prépare à souper ; j'ai envoyé ma femme se promener chez sa cousine, de chez laquelle elle ne reviendra que lorsque je l'irai chercher, car je vous attendais.

Phaneuf mit sur la table une volaille froide et un pot de café chaud.

— Donnez-moi un verre de rhum, lui dit Cabrera ; je me sens l'estomac à sec.

Après le souper, Cabrera se plaça debout devant la cheminée, les mains derrière le dos et le dos tourné au feu.

— Maintenant, parlons d'affaires. D'abord où sont mes compagnons ?

— Dans les cachots de la prison de l'Amirauté.

— Il faut les délivrer.

— Impossible.

— Impossible ! morbleu ! comment ça ? Rémi n'est-il plus le géolier ?

— Non. Il est mort.

— Et qui est géolier maintenant ?

— Un maudit Yankee ! farouche et incorruptible.

— C'est égal, faut essayer. Et comment s'est-on aperçu de mon évasion ?

— Ils ne s'en sont aperçus qu'à la Nouvelle-Orléans ; ils ont mis toute la cale sens dessus-dessous pour vous chercher, mais ils ne vous ont pas trouvé, comme vous savez. Toute la police est à vos trousses et à votre signalement.

— La police est à mes trousses ? Et le vieux Lauriot est-il encore dans la police ?

— Je crois que oui.

— Le vieux maudit connaît nos caches dans le lac de Barataria ! mais, c'est égal ! Donne-moi des hardes pour me changer. Tu vas me raser les cheveux et me prêter une perruque. J'ai des affaires à la Nouvelle-Orléans ; d'abord je veux délivrer mes camarades, s'il y a moyen ; ensuite il y a une certaine Miss Sara Thornbull qui m'appartient. A propos peux-tu me dire où loge ce monsieur Anglais qui était passager à bord du *Zéphyr* ?

— Je crois qu'il loge à l'hôtel St-Charles.

— C'est bon. Maintenant tes hardes et ta perruque.

Aussitôt que Cabrera eut changé ses habits et arrangé sa perruque, il sortit avec Édouard Phaneuf, armés tous les deux d'une paire de pistolets et d'un poignard. Ils dirigèrent leurs pas vers la prison, où étaient enfermés les pirates.

La nuit était alors tombée et les alentours de la prison étaient déserts. Cabrera imita les aboyements d'un chien, signal qu'il répéta à trois reprises. Son signal n'eut point de réponse. Après cinq à six minutes d'attente, il fit entendre un sifflement aigu et perçant et écouta. Point de réponse.

— Ils sont dans les cachots intérieurs, je pense, dit-il tout bas à Phaneuf.

— Je le pense aussi.

— N'y aurait-il aucun moyen de communiquer avec eux ?

— Je ne pense pas ; à moins que ce ne soit en présence de quelqu'un des gardiens, et avec l'expresse permission du géolier.

— Malédiction ! Il n'y a donc pas moyen de faciliter leur évasion ?

— Je ne crois pas.

— Aucun ?

— Aucun ; ils sont aux fers.

— Mille tonnerres ! C'est égal, je verrai ; et si je ne réussis pas, tu seras témoin que j'ai fait tout en mon pouvoir.

Cabrera encore une fois répéta son premier signal, et encore une fois il attendit en vain une réponse.

“ — Partons, dit-il, je veux aller à l'hôtel St-Charles.

— A l'hôtel St-Charles, mais vous courez risque de vous faire reconnaître !

— On peut peut-être me reconnaître, mais me prendre c'est autre chose. Il faut absolument que je voie Miss Sara Thornbull ; je la verrai !

— Écrivez-lui un mot et je lui porterai ; mais je vous en prie, ne vous exposez pas, mon général.

Cabrera marcha quelque temps sans répondre, et réfléchissant sur ce qu'il devait faire.

“ — Tu as raison, dit-il, retournons chez toi ; je lui écrirai.

Quand il fut arrivé, il prit une feuille de papier et écrivit :

“ Sara, tu dois me maudire, moi un pirate, moi un monstre ! Mais je t'aime, et je veux te voir, quand je devrais mourir après ! Exposé à être pris et pendu, traqué par toute la police de la ville, je suis décidé à tout braver pour te voir ; et je te verrai, quand je devrais aller moi-même, en plein jour, te trouver à ton hôtel, en présence de tout le monde ! tu me connais, je suis homme à le faire.

“ Ce soir à six heures je t'attendrai sur la place Lafayette. Viens-y si tu ne veux pas que je commette une folie. — Sara, je me livre à toi, et tu peux me livrer aux autorités si tu veux ; mais j'ai confiance en toi, aies confiance en moi.

“ ANTONIO.”

Il plia la lettre, la cacheta et la donna à Édouard Phaneuf, avec ordre de ne la remettre qu'à Miss Thornbull elle-même, le lendemain matin.

“ — Fumons un cigare, maintenant, et buvons un verre de bière, dit Phaneuf, vous devez en avoir besoin.

— Pas d'objection.

— Et que pensez-vous faire ?

— J'aurais voulu rester pour essayer de sauver mes camarades ; mais puisqu'il n'y a pas moyen, il n'y a plus qu'à me sauver moi-même, après avoir enlevé Miss Thornbull, si elle ne veut pas venir de bonne volonté.

— Et croyez-vous qu'elle ira ?

— Je ne sais.

— Et comment vous sauverez-vous ? je vous conduirai bien à la mer dans mon cutter, mais je crains

que tous les navires en passant ne soient soumis à une stricte recherche.

— Tu as raison, aussi ce n'est pas par le Mississipi que je pense me sauver. Ma corvette a ordre de croiser, pendant une dizaine de jours, en vue de la baie de Barataria, et c'est à la grande Isle que j'irai les joindre ou les attendre.

— Vous pourrez vous perdre dans les prairies.

— Je connais trop bien les bayous, les lacs et les îles ; j'y si passé assez souvent. Peut-être aurai-je besoin de toi pour m'accompagner.

— Bien volontiers ”.

Cabrera demeura caché dans la maison de Phaneuf, jusqu'au lendemain soir. Vers six heures il se rendit, déguisé et armé, à la place Lafayette où il attendit Miss Sara Thornbull, qui avait reçu son billet le matin. La place était déserte, quoiqu'il ne fit pas encore nuit close. Il régnait une espèce de crépuscule très favorable à Cabrera ; il ne faisait pas assez clair pour distinguer les personnes à cinq pas, et les lampes n'étaient pas encore allumées dans les rues. Il s'assit sur un banc au milieu du square dans une position d'où il pouvait facilement apercevoir toutes les personnes qui entreraient dans la place, se trouvant au centre d'où divergeaient toutes les allées. Il attendit quelque temps ; six heures sonnèrent au cadran de l'église voisine.

La demie, puis sept heures sonnèrent sans que Sara arrivât.

Cabrera inquiet et vexé en même temps, se dirigea vivement et sans bruit du côté de la rue Poidras ; écouta quelques instants, puis fit entendre un sifflement aigu et prolongé. Bientôt il entendit le roulement d'une voiture qui s'avavançait rapidement et s'arrêta devant lui. Il menta sur le siège, et s'assit près du postillon.

“ — Où allons-nous ? demanda ce dernier.

Cabrera réfléchit un instant, puis il dit :

“ — As-tu mis mes pistolets dans le siège de la voiture ?

— Oui ; j'en ai même mis deux paires.

— C'est bon ; dans ce cas il faut aller à l'hôtel St-Charles ; je veux enlever Miss Sara. Peut-on compter sur tes chevaux pour nous mener au galop jusqu'à Carolton ?

— J'en répons.

— En route pour l'hôtel St-Charles, alors ! Il fut convenu entre Cabrera et le postillon, qui n'était autre que le pilote Phaneuf, que la voiture stationnerait à la porte de l'hôtel, tandis qu'il entrerait, comptant sur quelque heureux événement pour le conduire. Il attendit néanmoins une bonne demi-heure, examinant attentivement ceux qui entraient et sortaient de l'hôtel. Il était nuit alors. Il monta le grand escalier de l'hôtel, et au moment où il mettait le pied sur la dernière marche, il aperçut Sir Arthur Gosford accompagné de sa fille et de Miss Sara qui sortaient. Il se retira vivement dans l'ombre de l'un des piliers, tirant son chapeau sur ses yeux.

— Je vais te conduire chez le Consul, disait Sir Arthur à Miss Sara, puisque tu ne veux pas venir au

bal ; nous te reprendrons en revenant, à moins...

Cabrera n'entendit pas le reste de la phrase.

— Une voiture, cria un serviteur.

— Voici, répondit Phaneuf, en ouvrant la portière. Où faut-il aller ?

— Chez le consul anglais d'abord, puis à la Bourse St-Louis.

Cabrera eut le temps de dire à l'oreille de Phaneuf : " Va d'abord à la Bourse, puis tu mèneras ensuite Sara seule chez le Consul ; tu passeras par la rue Chartres ", et il disparut sans avoir été remarqué par Sir Arthur.

Phaneuf conduisit d'abord Sir Arthur à la Bourse dont la façade, brillamment illuminée, présentait un spectacle enchanteur. D'élégants équipages arrivaient et partaient, après avoir déposé leurs essaims de gracieuses jeunes filles. Les voitures ne pouvaient avancer qu'une à une et au pas, tant l'encombrement était considérable à la porte de l'hôtel.

— Mais je vous avais dit d'aller d'abord chez M. le Consul, dit Sir Arthur au cocher qui ouvrait la portière.

— Pardon, je n'avais pas compris, répondit Phaneuf en contrefaisant sa voix ; je vais y aller, il n'y a pas loin d'ici ; dans cinq minutes nous y serons.

— Vous n'avez pas besoin de m'accompagner, dit Sara, je sais où demeure M. le Consul".

Sir Arthur et sa fille descendirent donc de voiture et entrèrent à la Bourse, pendant que Phaneuf se dirigeait vers la rue Chartres. Au coin de la rue Canal il aperçut Cabrera qui lui fit un signe, tout en marchant rapidement.

Arrivé à la place Lafayette, après s'être assuré que la place était déserte, Phaneuf mit ses chevaux au pas.

Miss Sara, qui avait remarqué un homme qui s'avancait d'un air mystérieux après avoir échangé un signe avec le cocher, eut peur. Elle poussa un cri quand elle reconnut Cabrera, et voulut se précipiter hors de la voiture, quand ce dernier ouvrit la portière pour y monter. — Mais Cabrera la saisit dans ses bras, et la plaça défaillante à ses côtés. Les chevaux furent lancés à fond de train sur la route de Carolton ; pleins d'ardeur ils brûlaient le pavé, qui étincelait sous leurs fers, excités qu'ils étaient par le fouet de Phaneuf.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

### EXALTATION, ORGIE, INQUIÉTUDES

Il était près de minuit, quand le docteur Rivard entra à son logis. Il arrivait du Bureau du Bulletin, où on lui avait promis d'insérer l'avis de la Cour des Preuves pour le lendemain matin. La figure du docteur était animée et rayonnait de joie. Après avoir fermé les portes et fait coucher ses serviteurs, dont le nombre se résumait à un : la vieille Marie, il s'enferma dans son étude. Il tira d'un tiroir le testament de feu Alphonse Meunier, et l'ouvrit sur son pupitre en souriant d'un rire de triomphante satisfaction ; ses yeux brillèrent de plaisir, et il se

mit à parcourir à grands pas son étude, en se frottant les mains de bonheur.

Vive Dieu ! murmurait-il, je n'ai plus que douze heures à attendre. Il est minuit et demain à midi je serai nommé administrateur, ou plutôt non, le petit Jérôme sera reconnu comme le fils légitime de feu M. Meunier, et moi, en ma qualité de tuteur, je deviendrai tout uniment l'administrateur naturel de ses biens ! ah ! ah ! ah ! Et cette vieille bête de juge, qui s'était imaginé que j'allais résigner mes fonctions de tuteur, et refuser l'administration ! oh ! oh ! oh ! refuser l'administration de plusieurs millions, moi, Léon Rivard ! oh ! oh ! oh ! Buons un verre de madère à la santé de la perspicacité de son honneur le juge de la Cour des Preuves !

Il tira une bouteille de l'armoire, s'en vida un plein verre, qu'il sirota avec une ineffable sensualité, en fermant à demi les yeux, et se faisant claquer les lèvres après les avoir léchées de sa langue.

Il n'est pas mauvais du tout ce madère ! continua le docteur en se parlant à lui-même ; maintenant voyons notre richesse, ou plutôt celle de notre pupille oh ! oh ! Je connais déjà le testament par cœur ; mais c'est égal, ça ne nous fera pas de mal de le relire encore une fois, une petite fois ! voyons, commençons par le commencement : " Me sentant attaqué d'une maladie incurable, etc ". Il avait deviné juste, le vieux ! " Je recommande mon âme à Dieu ". Oh ! oh ! oh ! comme s'il avait eu besoin de lettre d'introduction ! Je lui avais donné son passe-port et sa feuille de route, qu'avait-il besoin de recommandations " ? Je, etc., Je, etc. Je ne dois à personne, etc ". Tant mieux, nous aurons moins de difficulté dans notre consciencieuse administration. " Je constitue pour mon héritier et légataire universel Pierre de St-Luc, etc.". Nous connaissons tout ça ; passons aux legs. " En reconnaissance de la fidélité, etc., de Pierrot et Jacques, etc ". C'est ce maudit mulâtre de Pierrot, qui était toujours sur mes talons, quand j'entrais chez le defunt ; nous verrons s'il l'aura, sa liberté ! " Je donne, etc. Je donne et lègue, etc. Je lègue, etc. Je lègue à dame veuve Regnaud, etc." Vieille folle ! " J'en donne la nue propriété à son intéressante et aimable fille, Mathilde ". Une petite nigotte ! une petite pimbèche ! une petite stupide ! avec des yeux de feu, un cœur de glace ! avec un assez joli minois, une grosse bête ! Si elle avait voulu... je lui laisserais bien son legs ; je l'aurais doublé, triplé même ! Mais avec de pareils vertugadins, le mieux, ma foi, c'est de ne pas s'en occuper... Passons au positif ; prenons une plume et du papier, et additionnons :  
Par titres authentique hypothécaires... \$ 223,050  
Oh ! je ferai bien grâce des cinquante dollars !  
Billets promissoires hyp. et échus... 194,337  
Billets promissoires hyp. et non échus... 342,612  
Les billets échus, j'en réaliserai le montant ; ceux qui ne le sont pas, je les escompterai à perte. Ce ne sera pas mon pupille qui en souffrira.  
Propriétés foncières... 665,000

Actions. . . . . 42,000

Dépôts ! dépôts !! dépôts !!! quatre cent soixante et quinze mille dollars !!!

Buvons un verre de vin ! . . . oh ! c'est bon le vin ! buvons-en un autre à la mémoire de feu M. Meunier ! et un autre à la santé de feu M. de St-Luc ! . . . et encore un autre à la mémoire de notre pupille, le fils légitime du premier défunt ! hi ! hi ! hi ! . . . Maintenant laissons nos calculs ; j'ai la vue un peu fatiguée ! Buvons. Ce n'est pas tous les jours qu'on devient administrateur de-du-de la-d'une si grande fortune ! ce sont de bien mauvaises chandelles, que j'ai là ! Elles n'éclairent pas ; et je veux bien que le d . . . m'emporte, si j'y vois clair. Allons encore un coup ! . . . et encore un autre petit . . . Mais oui ; c'est bien ça ; c'est un fait ; il n'y en a plus dans la bouteille ! Si je faisais sauter le bouchon d'une bouteille de Sillery mousseux ? et pourquoi pas ! Ça oui ; c'est du vin ! il n'est pas si fort que ce coquin de madère qui vous monte à la tête ! voyez donc cette belle couleur, cette moussante écume ! allons à votre santé . . . Il est bon, fameux, capital ! Il faut que j'en boive un autre verre à la santé de . . . de qui donc ? de cet autre défunt, auquel j'ai ce soir délivré un passeport pour sa majesté l'empereur des enfers ! hi ! hi ! hi !

Ah, si cet animal de Pluchon était ici, je boirais à sa santé, et je lui ferais chanter sa chanson : "*Montre-moi ton petit poisson*". En voilà une chanson, par exemple ! *ton petit poisson ! oh ! oh ! oh !* Il devait être un pêcheur, celui-là qui l'a composée ; je voudrais bien savoir s'il était pêcheur au dard ou à la raie ? dans tous les cas, un verre de champagne à l'immortel auteur de l'immortelle chanson ! au roi . . . des chansonniers ! . . . Je commence à voir double ; est-ce que, par hasard, le champagne affecte la vue ? Ma langue s'épaissit ; ah ! comme les chandelles tournent et dansent ! dansons ; non, je tombe . . . rais. Allons nous cou . . . cou . . . cou . . . cher, ça vau . . . dra . . . a mieux, car je crois vrrr . . . ai . . . ment que je suis . . . i . . . i . . . ivre !

Nous laisserons le docteur Rivard regagner, du mieux qu'il pourra, sa chambre à coucher, où nous irons le trouver à son réveil. Le docteur était généralement sobre, et l'excès qu'il venait de commettre devait être attribué à l'exaltation fiévreuse que les événements de la journée lui avaient fait éprouver, plutôt qu'à sa disposition à se livrer à l'intempérance.

Le lendemain, le docteur Rivard se leva de bonne heure, et sans autre souvenir de la veille, qu'un léger mal de tête, qui se dissipa à la première tasse de café, que la vieille Marie lui apporta à son lit.

Après avoir pris son déjeuner, il entra dans son étude et s'assit dans son fauteuil, Il demeura quelque temps la tête penchée et les bras croisés sur la poitrine. Les plis nombrux de son front annonçaient des soucis et de l'inquiétude chez cet homme si hardi, si endurci, si énergique. Cette journée allait être décisive pour lui ; dans quelques heures son sort allait être décidé. Qu'y avait-il qui put l'inquiéter ? Pierre de St-Luc n'était-il pas mort, ou

du moins, si, par un impossible hasard, il n'était pas encore mort, n'était-il pas bien gardé au fond d'un cachot ? L'enfant légitime, reconnu et découvert par le juge même de la Cour des Preuves, n'était-il pas son pupille, légalement sous sa tutelle ? n'était-ce pas ce même juge de la Cour des Preuves qui allait prononcer sur la légitimité de son pupille ? et aussitôt que l'héritier aura été reconnu, le tuteur ne pourra-t-il pas aller de suite mettre la main sur les dépôts faits aux banques ? Quatre cent soixante et quinze mille dollars, en or ou en billets de banques ! Qu'y avait-il donc pour donner du souci et de l'inquiétude à cet homme ! Qu'y avait-il donc pour lui faire froncer les sourcils et blanchir les lèvres, qui frémissaient malgré qu'il les comprimât fortement ? ce qu'il y avait ? il y avait au fond du cœur de cet homme ce que Dieu a mis au cœur de tous les méchants, la crainte d'être découvert et puni ! Un instant, il hésita ; il eut envie de tout abandonner et de s'enfuir ; mais l'énergie de son caractère et son audace l'emportèrent sur la crainte.

Non, s'écria-t-il, en se levant debout et frappant du poing sur son bureau, non ! Il ne sera pas dit que j'aurai reculé ; et quand il y aurait un abîme sans fond, béant devant moi, j'y sauterais plutôt que de faire un pas en arrière. A dix heures, j'irai au greffe signer cette requête, en ma qualité de tuteur, et à midi je serai à mon poste. Mais avant, il faut que consulte un avocat ; j'en aurai un, il m'en faut un.

Le docteur se rassit plus tranquille ; écrivit quelques notes, qu'il mit dans son portefeuille, après quoi il alla prendre l'air et se promener dans son jardin. En passant par la cuisine, il recommanda à la vieille Marie de l'avertir si M. Pluchon venait au bureau.

A neuf heures, il rentra dans son étude, vivement contrarié de ne pas voir arriver Pluchon. Il avait hâte d'avoir des nouvelles du capitaine et de Trim ; de savoir si le capitaine vivait encore, ou s'il était mort, et dans ce cas, si on l'avait enterré. Une certaine vague appréhension flottait devant ses yeux, à l'endroit du capitaine ; un indistinct pressentiment lui faisait craindre quelque chose, sans pouvoir exactement préciser ce que c'était, il se sentait effrayé comme s'il eut instinctivement senti un avant-coureur de quelque épouvantable catastrophe. Une sueur froide mouillait son front plat et écrasé.

A neuf heures et demie, il prit son chapeau et sa canne, et se rendit chez M. Duperreau, avocat, avec lequel il eut une conversation de quelques minutes, et tous les deux se rendirent au greffe de la Cour des Preuves. M. Duperreau examina la requête, qu'il remit ensuite au docteur Rivard qui la signa. Le docteur prit un billet de cinquante piastres et le donna à l'avocat, en le priant de vouloir bien voir à ce que tout fut en forme pour midi précis.

Un homme avait suivi le docteur Rivard du moment qu'il était sorti de chez lui, et ne l'avait pas perdu de vue ; cet homme l'avait vu signer ; et pendant que le docteur parlait à son avocat, cet homme en profita pour parcourir la requête à la hâte, écrivit quelques mots sur un morceau de papier,

qu'il cacheta, puis dit un mot à l'oreille d'une personne qui l'accompagnait, en lui remettant la note et sortit pour suivre le docteur Rivard.

En sortant du greffe, le docteur Rivard, dont l'inquiétude augmentait de plus en plus, se rendit à la demeure de Pluchon. On lui répondit que Pluchon n'était pas revenu depuis la veille. Il alla de là au marché aux légumes, dans l'intention de voir la mère Coco, espérant en apprendre ce qu'il avait tant envie de savoir, sans toutefois se compromettre. Il ne savait pas où était la stalle de la mère Coco, et se la fit désigner. La mère Coco n'y était pas ; le lecteur sait pourquoi ; Clémence occupait sa place. Le docteur, en apercevant la petite vendeuse, fut frappé de son extrême ressemblance avec Jérôme, son pupille. Il l'examina avec une grande attention, et plus il l'examina, plus la ressemblance lui parut frappante.

— Auriez-vous la bonté de me dire si madame Coco-Letard doit venir bientôt ? je présume que vous vendez pour elle.

— C'est ma mère, monsieur, répondit Clémence ; je ne sais pas où elle est, elle n'est pas revenue à la maison depuis hier matin.

— Vous ne savez pas où elle peut être allée ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit la petite en rougissant, car elle soupçonnait que sa mère pouvait avoir quelque raison de rester à l'habitation des champs.

— Connaissez-vous un nommé Pluchon ?

— Non, monsieur ”.

Le docteur Rivard, désappointé dans ses recherches, éprouvait de violentes inquiétudes et ne savait trop qu'en penser. Il chercha à s'étourdir, et alla prendre un verre de vin au cabaret voisin ; il fallait qu'il fut dans des circonstances bien extraordinaires, pour entrer dans un café, chose qui ne lui arrivait jamais. Il prit ensuite une chaise et se mit à lire les journaux. A midi moins un quart, il se rendit à la Cour des Preuves, où une assez grande foule se trouvait réunie dans l'attente de ce qui allait avoir lieu ainsi que l'avait annoncé le *Bulletin*. Le docteur se sentit un frisson lui passer sur le corps à la vue de tout ce monde, lui qui avait espéré n'y voir qu'une douzaine de personnes. Il parcourut d'un œil inquiet toutes ces figures étrangères pour lui, et n'apercevant rien qui dut l'effrayer, il se dirigea vers son avocat M. Duperreau, qui parlait avec animation à M. Charon, le chef de l'Hospice des Aliénés, qui avait été sommé de comparaître, pour donner son témoignage et constater l'identité du petit Jérôme avec les entrées des registres.

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

### LES PRISONNIERS

Du moment que la mère Coco avait été jetée dans le cachot, avec ses deux fils Léon et François, elle n'avait pas dit un seul mot ; les traits contractés par une rage concentrée, les deux poings fermés et appuyés sur les hanches, le front sourcilleux et la

menace sur les lèvres, elle parcourait à pas lents, de long en large, l'étroit réduit où elle se trouvait enfermée, comme une hyène dans sa cage. Elle avait obstinément refusé de prendre aucune nourriture, et de répondre aux questions que Tom lui avait adressées.

François paraissait complètement indifférent sur son sort ; après avoir poussé sous le lit les restes encore grouillants du serpent à sonnettes, il s'était assis sur un morceau de bois, s'amusant à siffler. Il en était tout autrement de Léon ; d'abord il se laissa aller à un désespoir morne et silencieux, puis il se mit à pleurer, et bientôt il éclata en gémissements et en sanglots. La mère Coco, en l'entendant, s'arrêta en face de lui, le toisa des pieds à la tête avec des yeux gris qui semblaient flamber dans la demie obscurité du cachot ; puis haussant les épaules par un mouvement de souverain mépris, elle fit entendre cette seule exclamation “ lâche ” ! et se remit à parcourir sa prison, sans plus s'occuper de lui que s'il n'y était pas.

Tom qui, du haut de la trappe, prêtait l'oreille, entendit les lamentations de Léon. Il crut qu'il pourrait en obtenir quelques révélations importantes, et le fit monter. Tom n'eut pas de peine à en obtenir tout ce qu'il savait, concernant l'arrestation de Pierre de St-Luc. Léon lui dit qu'ils avaient agi d'après les ordres d'un nommé Pluchon, qui lui-même paraissait être l'agent de quelque autre personne riche et puissante, dont il ignorait le nom et la condition. Tom promit à Léon de parler en sa faveur, s'il voulait l'aider à attirer dans la maison ceux qui pourraient y venir, ce à quoi ce dernier consentit volontiers. Nous avons vu comment il contribua à faire tomber Pluchon dans le piège, quand ce dernier amena Trim à l'habitation des champs.

Tom essaya de faire parler Pluchon et d'en apprendre ce qu'il connaissait du complot ; mais ce dernier avait une trop grande peur du docteur Rivard pour le dénoncer. De plus Pluchon espérait que, si le docteur n'était pas compromis, il userait de son influence pour obtenir sa libération ou du moins la commutation de sa sentence ; car il n'avait pas de doute que les preuves ne seraient convaincantes contre lui. Et d'ailleurs, Pluchon était trop fin et trop expérimenté pour ne pas savoir que la parole d'un subalterne, comme Tom, ne serait pas d'un grand poids pour lui sauver la vie, tandis que sa déposition ne ferait qu'aggraver sa situation en lui ôtant le support du docteur Rivard, sans améliorer son sort. Il refusa donc obstinément de rien découvrir à Tom, qui le fit descendre avec ses compagnons dans le cachot.

La mère Coco, en voyant arriver Pluchon, la cause de toute son infortune, donna un libre cours à sa fureur, qui déborda comme un torrent, et s'exhala dans les plus violentes invectives et les plus horribles malédictions.

— La vieille va le manger, dit Léon à Tom avec un cynisme révoltant.

— Tant mieux puisqu'il ne veut rien déclarer.

— Laissez-le faire quelque temps, la vieille va le confesser, et vous n'aurez plus qu'à lui donner l'absolution, pour l'aveu qu'il vous fera de ses fautes.

— Je verrai ça.

Pluchon était loin de se trouver à l'aise dans ce cachot obscur ; et la réception de la mère Coco ne contribua pas le moins du monde à lui faire trouver sa situation plus commode. La mère Coco, qui s'animait de plus en plus au son de ses paroles, et exaspérée par le silence absolu de Pluchon qui s'était acculé dans un des coins du cachot, lui cria :

“ — Parleras-tu, infâme, pendard ?

Et s'approchant de lui, elle le saisit par le bras et le secoua avec violence.

“ — Parles donc, monstre infernal. Tu nous a mis dans une belle affaire, et tu as peur maintenant cornichon ?

Pluchon, de plus en plus effrayé, se mit à appeler :  
au secours !

“ — Ah ! tu appelles au secours, je vais t'en donner du secours, moi ! Tiens, attrape ! En veux-tu, encore ? Tiens, en voilà !

La mère Coco, furieuse, avait saisi Pluchon aux cheveux et le frappait vigoureusement. Pluchon faible et débile, à moitié mort de frayeur, n'était pas de taille à se mesurer avec la mère Coco, qui, accoutumée au rude métier de revendeuse et endurcie aux travaux et à la fatigue, était d'une force et d'une activité peu communes. Pluchon, tout en parant du mieux qu'il pouvait les coups que lui portait la mère Coco, continuait à crier au secours.

“ — Je vous disais bien que la vieille allait le manger, dit Léon ; la vieille a un rude poignet. Si vous l'eussiez vue quand elle faisait danser Clémence ? et nous autres donc ? on filait doux, allez, quand la vieille se fâchait.

— Écoutez donc.

— Entendez-vous ? elle est après le pocher.

Tom, qui s'amusait infiniment à la scène qui se passait dans le cachot, se mit à rire de bon cœur ; et entr'ouvrant la trappe :

“ — C'est bien, la mère Coco, lui cria-t-il, c'est bien ; rosser-moi le d'importance, vous avez pleine liberté, Là où vous êtes, c'est la république ; justice égale, droits égaux.

— Ah ! monsieur, je vous en prie, faites-moi sortir d'ici, cria Pluchon d'une voix suppliante.

— Me direz-vous ce que je vous demande ?

— Pour l'amour de Dieu, faites-moi sortir ; cette furie va me dévisager, elle m'a tout déchiré avec ses ongles.

— Consentez-vous à tout me déclarer ?

— Je n'ai rien à déclarer, vous savez tout.

— Vous ne voulez pas ; eh bien ! défendez-vous comme vous pourrez.

Tom referma la trappe.

“ — Oui, oui, cria Pluchon aussitôt qu'il se vit dans l'obscurité ”.

Mais ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à Tom qui était retourné dans le magasin, où, après après fermé la porte à clef, et avoir placé deux des matelots

en sentinelles, avec une lumière en dehors, il se coucha.

La mère Coco, qui s'était soulagée sur la tête et la figure de l'infortuné Pluchon, de l'excès de rage et de bile qu'elle avait au cœur, et dégoutée de la poltronnerie de cet homme, lui cracha à la figure avec le plus souverain mépris, et alla se jeter sur le lit.

Tout le reste de la nuit, Pluchon eut le temps de faire les plus sérieuses réflexions. Il ne lui resta pas le moindre doute qu'il serait convaincu de tentative préméditée d'assassinat. L'espoir qu'il s'était fait d'abord, que l'influence du docteur Rivard pourrait lui obtenir une commutation de peine, s'effaça bientôt de son esprit, quand il songea à l'influence bien plus grande de Pierre de St-Luc, devenu le plus riche citoyen de la Nouvelle-Orléans, dont la vengeance serait aussi implacable qu'elle était juste. Il ne savait à quelle idée s'arrêter. Quelquefois il pensait qu'en découvrant tout au capitaine, il pourrait obtenir son intercession pour prix de sa déposition ; tantôt il songeait que peut-être le capitaine ne voudrait pas se ralentir dans sa vengeance, même au prix de ses délations ; un instant après il s'effrayait à l'idée que, s'il dénonçait le docteur Rivard, celui-ci pourrait bien de son côté faire certaines déclarations fort graves contre lui. Flottant entre la crainte et l'espoir, irrésolu sur ce à quoi il devait se décider, il se trouvait dans une grande perplexité, quand Tom, le lendemain matin vint lui donner ordre de comparaître devant le capitaine, qui le faisait demander à l'étage supérieur.

Le capitaine, qui avait été prévenu par Tom, en arrivant, qu'il n'avait rien pu obtenir de Pluchon, se décida sur le champ à effectuer d'abord de croire qu'il ignorait que le docteur Rivard eût quelque chose à faire dans le complot ; et si ce moyen ne réussissait pas, alors de dire qu'il savait tout à l'égard du docteur. Son front était sombre et son attitude sévère, quand Pluchon parut devant lui, conduit par Tom. Sir Arthur regarda avec un mélange de mépris et d'horreur cet homme, qui s'était rendu coupable du plus affreux attentat et dont la figure et la contenance dénotaient en ce moment la plus abjecte frayeur et l'affaissement le plus complet.

“ — C'est vous qu'on appelle M. Pluchon, lui dit le capitaine d'une voix solennelle, après avoir fait retirer tout le monde, à l'exception de Sir Arthur.

— Oui, monsieur, balbutia Pluchon.

— Et pourquoi vouliez-vous attenter à ma vie, malheureux ? Est-ce que je vous avais jamais fait de mal ? Qu'aviez-vous donc contre moi ? Quelles raisons ? Ne savez-vous que votre punition c'est la corde ?

Pluchon trembla de tous ses membres ; le capitaine s'en aperçut et continua :

“ — Oui, malheureux ! la loi vous condamne à être pendu ! et vous n'avez rien pour que la loi ne s'appesantisse point sur vous dans toute sa rigueur. Point de raison, point d'excuse, pas même un semblant d'excuse. Vous avez vous-même préparé et conduit

tout ce complot, par un pur sentiment de malice, par l'inférial désir de commettre un crime ! Non seulement vous avez voulu commettre un crime dont l'horreur étonne ; mais encore vous avez voulu rendre d'autres vos complices ! Pour eux, peut-être plus à plaindre qu'autrement, ils ont au moins l'excuse d'avoir obéi aux ordres d'un maître. Mais vous, vous n'aviez d'autre maître que votre cœur méchant et corrompu ; vous n'agissiez que d'après votre volonté, ou plutôt d'après l'instigation du diable qui vous poussait.

Pluchon baissa la tête et tressaillit.

“ Quand on agit, comme vous, sans autre motif que celui de commettre un assassinat, continua le capitaine, pour le simple plaisir de le commettre ; quand on n'a pas même l'excuse d'avoir été la dupe d'un plus habile et plus méchant que soi, de n'avoir été que l'agent secondaire dans la commission d'un forfait qu'un autre aurait mûri dans son esprit, préparé dans sa tête et combiné dans tous ses détails, oh ! alors, que celui-là soit maudit et qu'il meure !

Le capitaine s'était levé en prononçant ces dernières paroles

“ — Pardon ! pardon ! cria Pluchon, d'une voix étranglée et se jetant à genoux aux pieds du capitaine.

Celui-ci lança un regard si plein de dédaigneuse ironie, que l'âme de Pluchon sembla s'éteindre dans sa poitrine, tant il devint pâle.

“ — Vous demandez pardon, vous ! et qu'avez-vous qu'on puisse offrir en votre faveur ?

— Je vous découvrirai tout, si vous voulez m'entendre.

— Eh bien ! parlez, malheureux ! lui dit le capitaine en se rasseyant.

— Je ne demande qu'une grâce.

— Laquelle ?

— Que vous intercédiez pour moi.

— Pour vous ? et pourquoi ?

— Si je vous déclare le nom de celui qui a ourdi cette trame et dirigé ce complot ; je n'étais qu'une dupe, une pauvre misérable dupe d'un plus méchant que moi.

— Je ne vous crois pas ; c'est un subterfuge de votre part.

— Je suis prêt à l'affirmer sous serment.

— Voyons cela ; qu'est-ce que c'est ?

Pluchon raconta de point en point tout ce qui s'était passé entre lui et le docteur Rivard.

“ — Et vous m'assurez que ce n'est point une histoire inventée à plaisir ?

— Je le jure.

— Et vous êtes prêt à l'affirmer sous serment ?

— Oui.

— C'est bien, si ce que vous me dites est vrai, je tâcherai d'obtenir que vous ne soyez pas pendu ; vous en serez quitte pour le Pénitenciaire.

— Mieux vaut le Pénitenciaire que la corde ! répondit Pluchon en reprenant un peu d'assurance.

Le capitaine fit entrer Tom, auquel il donna ordre d'aller chercher un juge de paix.

“ — Je n'ai pas d'objection à faire ma déclaration devant un juge de paix, mais je vous demanderais une grâce ; de ne pas laisser savoir au docteur Rivard, avant le procès, que c'est sur ma déposition qu'il a été arrêté.

— Si ça peut se faire, je vous le promets, lui répondit le capitaine.

— C'est bien, je suis prêt ”.

Quand le juge de paix fut arrivé, il prit par écrit la déposition de Pluchon qui la signa et l'assermenta. Après quoi le juge de paix dressa un mandat d'arrêt contre le docteur Léon Rivard, qu'il mit entre les mains du capitaine.

Le juge de paix, après avoir pris les dépositions nécessaires contre la mère Coco et ses garçons, dressa l'ordre de les mettre en prison, en attendant leur procès, et le remit aussi au capitaine.

Celui-ci, après avoir payé le juge de paix pour ses services, alla le reconduire jusqu'à sa voiture, en lui recommandant de garder sous silence tout ce qui venait de se passer, jusqu'après l'arrestation du docteur Rivard. Le capitaine était fort satisfait d'avoir réussi au-delà de ses espérances.

Aussitôt que Tom eut reconduit le juge de paix, il revint prendre le capitaine et Sir Arthur, pour les reconduire chez Mme Regnaud. En passant par la rue Royale, Sir Arthur pria le capitaine de le laisser descendre chez M. le Consul, où Miss Thornbull avait dit la veille qu'elle irait passer la soirée, et d'où elle n'était pas revenue depuis. Sir Arthur avait de vagues craintes, et il entra chez le Consul avec le cœur serré.

M. Léonard arrivait chez Mme Regnaud, avec la copie du testament de feu M. Meunier, au moment où le capitaine descendait de voiture. André Lauriot attendait dans le salon.

“ — Eh bien ! M. Lauriot quelles nouvelles ?

— Rien de bien particulier, de plus que ma note ; mais comme vous ne l'avez pas reçue, je vais vous dire ce que j'ai appris. D'abord lisez ceci.

Il donna au capitaine un numéro du *Bulletin* du matin.

“ — Ah ! ah ! dit le capitaine, au comble de l'étonnement : “ La survivance d'un héritier légitime de feu M. Meunier, et l'annulation du testament ” ! Mais c'est étonnant ! Et ceci doit avoir lieu ?

— A midi. Dans une heure !

— Et qui est encore au fond de tout ceci ?

— Le docteur Rivard.

— Le docteur Rivard ! Mais c'est donc un homme bien dangereux ! Faites-moi le plaisir d'aller de suite me chercher un avocat ; la voiture est à la porte, ne perdez pas de temps.

— Et, M. Lauriot, savez-vous quel est cet héritier, que le docteur Rivard veut pousser dans la succession de M. Meunier ?

— Je ne sais trop ; j'ai entendu murmurer que c'était un fils de M. Meunier, âgé d'une douzaine d'années, et qu'on avait cru mort.

Le capitaine se mit à réfléchir ; puis, après quelques instants, il reprit :

— Encore un nouveau crime du docteur Rivard ! Il veut faire passer quelqu'enfant trouvé, pour le petit Alphonse Pierre, qui est mort à Natchitoches. J'étais, ainsi que M. Meunier, à son enterrement. M. Meunier avait son extrait de sépulture ; il en avait même deux ! Ah ! oui, je me rappelle, il en déposa une copie chez sieur Legros, notaire public, No 4, rue St-Charles. Oui, c'est ça ! Il n'y a qu'à la lui envoyer demander.— Voulez-vous y aller, M. Lauriot ? ou plutôt non, attendez, mon avocat ira. Et où avez-vous laissé le docteur Rivard ?

— Je l'ai suivi au sortir de sa maison. Il était pâle et agité ; il entra chez un avocat, avec lequel il se rendit au greffe de la Cour des Preuves où il signa la pétition qui demandait l'annulation du testament de M. Meunier pour cause de survenance d'héritier : de là, il est allé chez M. Pluchon et de là, sur le marché aux légumes, où il s'informa à une petite fille de la mère Coco ; de là, il entra dans un café, où il prit un verre de vin, et se mit à lire les journaux, probablement et attendant le moment de se rendre à la cour. J'ai laissé quelqu'un à ma place pour le veiller.

— Vous avez bien exécuté votre commission. Je suis content de vous, M. Lauriot ; ne parlons pas de ce que je vous ai donné, ce matin, et acceptez ceci en attendant ; ce sera toujours une vingtaine de piastres en à compte.

— Vous êtes trop généreux, M. de St-Luc.

— Prenez toujours ; c'est comme ça que je récompense ceux qui me rendent service. Maintenant vous pouvez aller à la Cour des Preuves surveiller ce qui s'y passera ”.

Aussitôt que maître Lauriot fut parti, le capitaine se mit à lire le testament. Il ne put retenir ses larmes,

à la lecture de ce dernier document de M. Meunier, où il parlait de son fils adoptif en termes si nobles et si affectueux ; et par un retour tout naturel, il frissonna d'indignation à l'idée que le docteur Rivard avait été sur le point de toucher, de ses mains homicides, le dépôt sacré que son père lui avait légué.

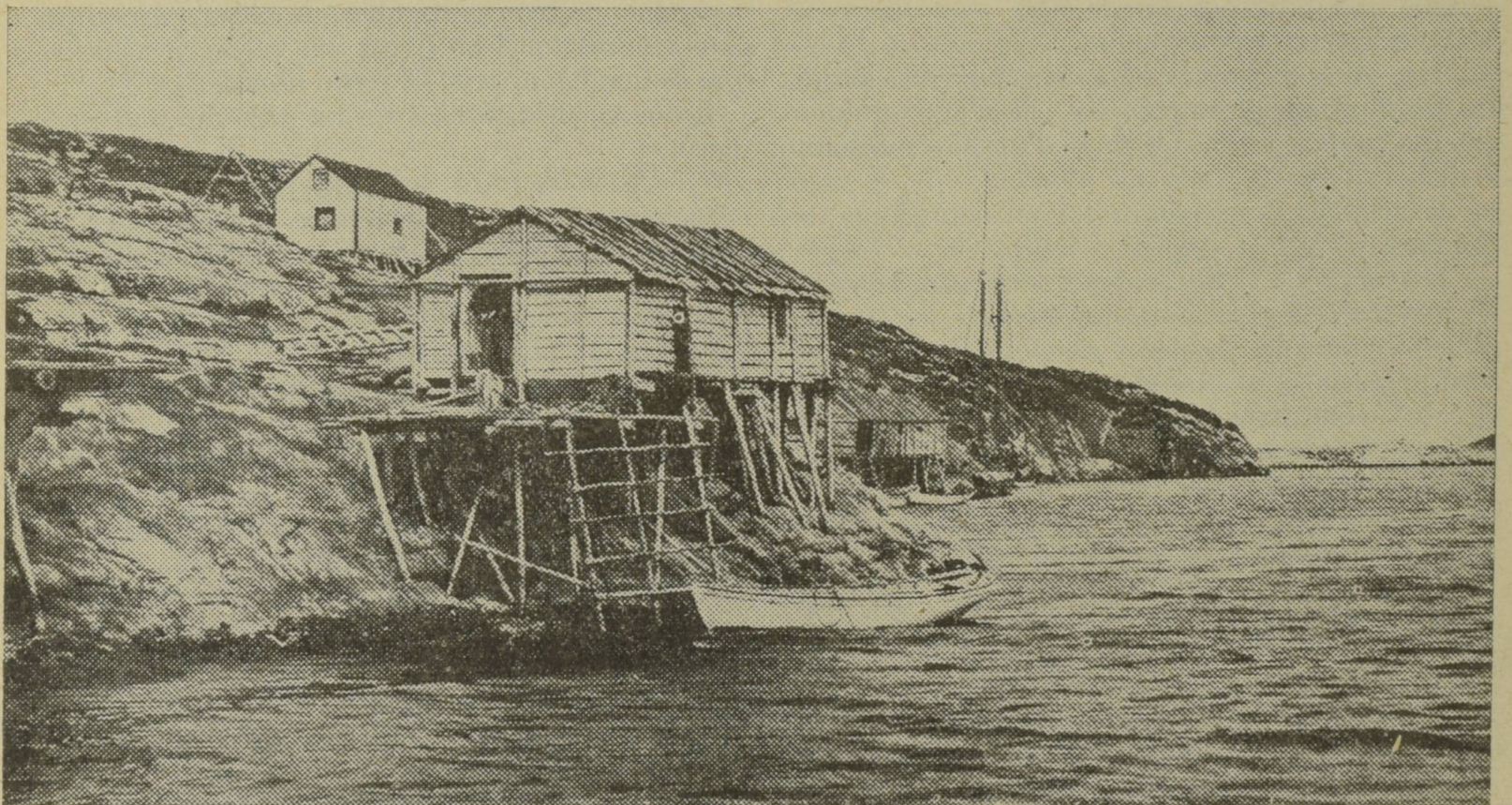
Le capitaine avait à peine eu le temps de sécher ses larmes et il avait encore les yeux tout rouges, quand M. Léonard arriva accompagné de l'avocat qu'il avait été chercher. C'était M. Préau, jeune avocat encore à son début, mais qui annonçait un de ces talents distingués, qui devait plus tard briller au barreau comme un météore, et dont déjà le public Louisianais commençait à pressentir l'apparition. D'une figure intelligente, d'un maintien modeste et sans prétention, il ne frappait pas par son apparence ; d'un jugement sain et d'un esprit solide et vif, il saisissait d'un coup d'œil les difficultés d'une affaire, et en approfondissait les mérites et les difficultés.

Le capitaine lui expliqua en peu de mots, la situation des affaires ; et après avoir arrangé entre eux la conduite qu'ils devaient tenir respectivement, le capitaine lui remit le mandat d'arrêt que le juge de paix avait lancé contre le docteur Rivard.

M. Préau avant de se rendre à la Cour des Preuves, passa à l'étude de sieur Legros, qui lui donna l'extrait de sépulture du fils de M. Meunier.

Comme midi sonnait, une voiture, stores baissés, contenant deux hommes et une femme, arrivait à la Place d'Armes, en face du Palais de Justice, où se tenait la Cour des Preuves. Le cocher demeura sur son siège, et personne ne sortit de la voiture.

(A suivre)



BATTLE HARBOUR, SUR LES CÔTES DU LABRADOR